



Émile Zola

**La confession de Claude**

**BeQ**

**Émile Zola**

1840-1902

**La confession de Claude**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *À tous les vents*

Volume 101 : version 2.01

Cinq titres précèdent le cycle des Rougon-Macquart : *La Confession de Claude* (1865), *Le Vœu d'une morte* (1866), *Les Mystères de Marseille* (1867), *Thérèse Raquin* (1867) et *Madeleine Férat* (1868).

## Émile Zola (1840-1902).

Émile Zola est né à Paris. Sa mère, Émilie, appartient à une famille beauceronne ; son père, François, originaire de Venise, est ingénieur. L'enfance de Zola se passe à Aix-en-Provence, où son père dirige la construction d'un barrage et d'un canal d'alimentation en eau qui portera son nom. En 1847, François Zola meurt, laissant une femme bien démunie, victime des malhonnêtetés de la société du canal Zola. La disparition du père est un élément fondateur du parcours de Zola : il aura toujours à cœur de se battre, de construire lui aussi de grandes œuvres, d'être, à sa manière, un bâtisseur. Le jeune Émile fréquente le collège d'Aix, où Paul Cézanne est son ami. Admirateur de Hugo, de Musset, comme les jeunes gens de sa génération, Zola s'essaie à l'écriture poétique. C'est aussi la période heureuse des parties de campagne entre amis, dont *Les Contes à Ninon* et *L'Œuvre* conservent quelques échos. Cependant

Zola rejoint sa mère récemment emménagée à Paris. Il y fréquente le lycée Saint-Louis, mais l'adaptation n'est pas aisée, et le déracinement génère beaucoup de souffrances. Il échoue finalement au baccalauréat. Il connaît alors quelques années de misère et une vie de bohème, au Quartier latin. Il occupe divers emplois, de 1860 à 1862. C'est aussi l'époque où il lit Michelet, George Sand, Shakespeare, Montaigne, où il découvre la marginalité et rencontre le monde du Paris populaire et miséreux ; l'écriture poétique lui évite un anéantissement progressif.

Fort heureusement, il trouve un emploi à la maison d'édition Hachette, où il devient très vite responsable du service de la publicité, c'est-à-dire attaché de presse. Zola apprend beaucoup durant les quatre années passées dans ce haut lieu d'opposition républicaine à Napoléon III. En contact avec le monde de la presse, il en découvre les rouages, et les personnalités. Chez Hachette, foyer de la pensée positiviste et libérale, le jeune Zola fait des rencontres déterminantes pour ses conceptions futures de la littérature et du travail de l'écrivain. Il y côtoie Paul Féval, Jules Verne,

mais aussi Littré, dont le *Dictionnaire* est une des gloires de la maison. Ce fervent positiviste, premier vulgarisateur de la philosophie d'Auguste Comte, impressionne par sa force de travail ; il y a là, à n'en pas douter, un modèle d'acharnement à la tâche pour le jeune Zola – *nulla dies sine linea* sera sa devise. Il rencontre aussi Taine, dont il admire les recherches et leur apport à la critique littéraire. Il incarne à ses yeux l'esprit moderne fait de science, d'analyse, de méthode. C'est aussi le moment où il découvre véritablement Stendhal et Flaubert. L'heure n'est plus à la poésie romantique. Il change de cap et écrit les *Contes à Ninon* (1864) puis un roman, *La Confession de Claude* (1865), encore teintée de romantisme. En contact avec la presse, Zola commence aussi une carrière parallèle de journaliste. Il collabore notamment au *Salut public* de Lyon, dans lequel il publie une étude élogieuse de *Germinie Lacerteux* des Goncourt, dont il méditera l'enseignement pour *Thérèse Raquin*.

Fin janvier 1866, il quitte la maison Hachette pour vivre (parfois difficilement) de sa plume.

Dans *L'Événement*, dirigé par Villemessant, le fondateur du *Figaro*, Zola assure une chronique régulière, « Les livres d'aujourd'hui et de demain », et donne un compte rendu du Salon de peinture. Il prend la défense de Manet, de Courbet, pour une nouvelle conception de la peinture, éloignée de l'idéalisme et des bienséances de l'académisme. Parfum de scandale, déjà : les lecteurs commencent à se désabonner... Zola ne désarme pas ; il publie en recueil ses articles de critique d'art, *Mon Salon*, et ses articles de critique littéraire, *Mes Haines*. Son second roman, *Le Vœu d'une morte*, ne connaît aucun succès. Mais il vit mieux, rencontre Alexandrine Meley, qui devient sa compagne et qu'il épousera en 1870. Ses amis sont essentiellement des peintres, Cézanne, Pissaro, Manet, qu'il rencontre au café Guerbois.

Sa véritable entrée dans l'écriture romanesque se fait avec *Thérèse Raquin*, en 1867, roman noir, drame, étude physiologique d'une névrose. À la manière des Goncourt, Zola étudie un cas médical, transposant dans le domaine littéraire l'observation et l'analyse des réactions du corps

humain et du déterminisme qui les régit. On ne pouvait rêver entrée plus fracassante dans « la République des Lettres ». La réception de *Thérèse Raquin* et de cette « littérature putride », selon l'expression d'Ulbach dans *Le Figaro*, oblige Zola à s'expliquer dans une préface à la seconde édition du roman, en 1868. Il publie également un roman feuilleton, *Les Mystères de Marseille*, dont le titre même dit sa parenté avec Eugène Sue, et enfin *Madeleine Férat* qui clôt en quelque sorte le premier cycle de romans, consacré à la femme et au couple.

Zola songe déjà à une grande fresque, dans la veine de *La Comédie humaine*. Il accumule les notes, les lectures scientifiques, et pense à élaborer « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire », celle des *Rougon-Macquart*. Après l'étude des tempéraments dans *Thérèse Raquin*, celle du sang ouvre les portes d'une autre forme de déterminisme, l'hérédité, que Zola conjugue à celle du milieu.

À trente ans, après avoir déployé une grande



énergie pour se faire connaître, Zola devient un homme de lettres avec qui il faut compter. Romancier, critique d'art, critique littéraire, il a développé une stratégie offensive pour signifier les aspirations et les attentes d'une jeunesse étouffée par un ordre impérial désuet. Républicain depuis son passage chez Hachette, il combat toute forme d'imposition, d'injustice, et manifeste un attachement particulier à l'idée de liberté, qu'il s'agisse de celle de l'artiste ou de tout individu. *La Fortune des Rougon*, premier roman du cycle projeté, paraît en 1870, et témoigne de l'opposition de Zola au Second Empire.

Durant la guerre franco-prussienne, Zola, accompagné de sa femme et de sa mère, séjourne à l'Estaque, puis se rend à Bordeaux, envisageant alors une carrière politique. Après une expérience passagère de secrétaire d'un des membres du Gouvernement, il s'aperçoit vite que sa voie n'est pas là et reprend sa plume de journaliste, notamment pour *La Cloche*. Il rend compte des travaux de l'Assemblée nationale, (élue le 9 février 1871 et qui siège à Versailles dès le mois

de mars). Durant la Commune, Zola est à Paris, mais sera absent au moment de la semaine sanglante, s'étant alors réfugié dans les environs, à Bennecourt. Si intellectuellement il peut comprendre cette révolte, il n'y est pas vraiment favorable, la jugeant pleine d'illusions. Mais il sera tout aussi opposé à la répression qui y met fin. Il publie cette même année *La Curée*. La fréquentation des milieux politiques, les événements que le pays a connus lui laissent une amertume durable à l'égard du personnel politique et de ses usages. Décidément, sa voie est de vivre de sa plume, non comme journaliste parlementaire (il a écrit environ 900 articles jusqu'en mai 1872) mais pour se consacrer au monde des lettres et des arts. Et il signe avec l'éditeur Charpentier un contrat qui lui permet désormais de ne plus connaître l'insécurité matérielle.

Ce boulimique de la production se consacre essentiellement à sa grande fresque romanesque. En 1873, il publie *Le Ventre de Paris*, et adapte pour le théâtre *Thérèse Raquin* ; puis ce seront, en 1874, *La Conquête de Plassans* et les

*Nouveaux Contes à Ninon, La Faute de l'abbé Mouret* (1875) et *Son Excellence Eugène Rougon* (1876). À partir de 1875, il collabore mensuellement à une revue russe, *Le Messager de l'Europe*, gérant ainsi sa carrière au-delà des frontières. Ces premiers romans du cycle sont audacieux, ils fustigent le clergé, ses compromissions avec le pouvoir, mais aussi la bourgeoisie. Il y révèle sa maîtrise de la composition, son inventivité dans la peinture de l'être humain, de ses désirs, de ses pulsions, de ses fêlures, un art particulier de la dramatisation et du traitement de l'espace.

En 1877, c'est *L'Assommoir*, roman du peuple, de ses plaisirs, de ses désirs, de ses outrances, de ses malheurs, de ses habitus, qui assure, encore dans un parfum de scandale, le succès et la notoriété de Zola, devenu l'auteur qu'on lit le plus et dont on parle le plus à Paris. Il peut alors, grâce à ses gains, acheter la maison de Médan, non loin de Paris, sur les bords de la Seine, où il séjournera régulièrement et qui deviendra son refuge. C'est aussi le temps de l'écriture d'articles théoriques dans *Le Bien*

*Public*, puis dans *Le Voltaire* et au *Figaro*, où il traite à la fois du champ littéraire de l'époque (« les romanciers contemporains ») et de sa conception du roman et de l'écrivain. Ces écrits polémiques, *Le Roman expérimental*, *Les Romanciers naturalistes*, *Le Naturalisme au théâtre*, *Une campagne*, etc. paraîtront en recueil en 1880. Il se bat pour un roman et un théâtre aux prises avec l'observation et l'analyse, et apparaît comme le théoricien et le chef incontesté d'un mouvement, le naturalisme. Un recueil collectif de nouvelles sur la guerre de 1870, regroupant les textes des habitués du Jeudi de Zola (Céard, Alexis, Hennique, Huysmans et Maupassant), naît de cet éphémère mouvement, *Les Soirées de Médan*. C'est une période heureuse, dans l'amitié de Flaubert, de Goncourt, de Mirbeau.

Affecté par la mort de Flaubert, puis par celle de sa mère, Zola s'enferme à Médan, écrit *Nana*, un gros succès (1880), mais voit le « groupe de Médan » se désagréger, et se distendre les liens avec Daudet ou Goncourt. Le travail le sauvera des tentations du pessimisme profond qui gagne ses contemporains, adeptes de Schopenhauer.

Avec *Pot-Bouille* (1882), il continue à dénoncer l'hypocrisie bourgeoise. *Au Bonheur des dames* (1883) marque une pause dans le pessimisme, et Zola écrit avec délectation, « le poème de l'activité moderne » ; *La Joie de vivre* (1884) traite et met à distance la mort et le deuil.

Zola mène une vie réglée entre le travail, dans un intérieur bourgeois, et la fréquentation d'amis fidèles. Il poursuit son cycle romanesque avec *Germinal*, récit de la révolte des mineurs, où il annonce les désordres à venir. On est loin de la stricte observation et de l'analyse : le lyrisme dans la peinture des foules, le mythe du monstre et des ténèbres, l'antagonisme de la vie et de la mort font de cette œuvre une création phare du roman français au XIX<sup>e</sup> siècle. En 1866 paraît *L'Œuvre*, qui évoque le monde des peintres et la lutte des impressionnistes, tel Cézanne à qui le héros, Claude, emprunte quelques traits qui fâcheront le peintre. Puis Zola se consacre à un roman des paysans, *La Terre*, écriture d'un paroxysme de violence pulsionnelle. En dépit de la réputation sulfureuse qui l'accompagne encore, Zola s'impose au-delà des frontières : le

naturalisme triomphe en Europe à partir de 1884.

En 1888, la vie de Zola va se transformer durablement : Jeanne Rozerot, jeune lingère employée à Médan, devient sa maîtresse. Il en aura deux enfants. Zola partage désormais sa vie entre ses deux foyers. Cette même année 1888, il publie *Le Rêve*, roman mystique aux apparences convenables, qui vient à point nommé après l'atteinte aux bonnes mœurs que constituait *La Terre*. *La Bête humaine* (1890), roman du chemin de fer, renoue avec les pulsions charnelles et meurtrières de l'être humain, tandis que *L'Argent* (1891), roman de la Bourse, *La Débâcle* (1892), roman de la défaite de Sedan et de la Commune, et *Le Docteur Pascal* (1893), viennent clore un cycle que Zola vit alors comme un carcan, celui du Second Empire. Il l'achève sur une écriture messianique qui annonce les deux cycles futurs consacrés à une écriture du présent et des temps à venir. *Le Docteur Pascal* affirme la foi en l'avenir, en la science, précisément quand Brunetière et d'autres se déchaînent contre le positivisme. Le dernier roman du cycle avoue, dans une confession voilée, le sentiment du

bonheur retrouvé dans l'amour et la paternité.

Un banquet littéraire célèbre la fin des *Rougon-Macquart*. Comblé, Zola, à qui l'Académie française se refuse, reçoit cependant la Légion d'honneur (qu'il perdra au moment de l'Affaire Dreyfus). Il est président de la Société des Gens de Lettres depuis 1891.

Infatigablement, il poursuit sa tâche d'écriture. Un nouveau cycle, celui des *Trois Villes* (*Lourdes, Rome, Paris*) paraît entre 1894 et 1897. Un jeune prêtre, Pierre Froment, y perd la foi et se convertit peu à peu aux valeurs de la Science et de la Vie, nouveau crédo d'une religiosité destinée à supplanter le christianisme.

Ce cycle à peine achevé, Zola découvre grâce à Scheurer Kestner l'iniquité dont est victime le capitaine Dreyfus, d'origine juive, accusé injustement de complicité avec l'ennemi allemand. Convaincu de l'innocence du capitaine, Zola se jette dans la bataille, écrit une série d'articles, dont, le 13 janvier 1898, dans *L'Aurore*, « J'accuse ». Condamné à un an de prison pour diffamation, Zola s'exile en

Angleterre sur les conseils de son avocat Labori et de Clemenceau, alors directeur de *L'Aurore*. Cependant sa plume, redevenue arme de combat, a su retourner l'opinion, et modifier le cours des choses, affirmant le prestige de l'Homme de Lettres et assurant la sauvegarde de l'individu face à l'appareil d'État.

C'est durant l'exil anglais que Zola commence à élaborer *Fécondité* (1899), roman de la Famille, premier du cycle *Les Quatre Évangiles* ; viendront ensuite *Travail*, roman de la Cité heureuse et de l'utopie, puis *Vérité*, roman de la lutte scolaire anticléricale. *Justice* restera à l'état de notes. Dans ces deux cycles, Zola, dont la matière romanesque s'est quelque peu modifiée, fait preuve d'un grand lyrisme et d'un art consommé de la régie des grandes unités. Zola meurt à son domicile parisien le 29 septembre 1902, victime d'une asphyxie durant son sommeil.

Zola n'assista pas à la réhabilitation de Dreyfus (1906). En 1908, ses cendres furent transférées au Panthéon, à côté de celles de celui,



suprême ironie, qui fut un modèle et un repoussoir, Victor Hugo.

*Patrimoine littéraire européen 12*, Mondialisation de l'Europe 1885-1922, Anthologie en langue française sous la direction de Jean-Claude Polet, De Boeck Université.

# **La confession de Claude**

Édition de référence :

Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1880.

À mes amis P. Cézanne et J.-B. Baille.

Vous avez connu, mes amis, le misérable enfant dont je publie aujourd'hui les lettres. Cet enfant n'est plus. Il a voulu grandir dans la mort et l'oubli de sa jeunesse.

J'ai hésité longtemps avant de donner au public les pages qui suivent. Je doutais du droit que je pouvais avoir de montrer un corps et un cœur dans leur nudité ; je m'interrogeais, me demandant s'il m'était permis de divulguer le secret d'une confession. Puis, lorsque je relisais ces lettres haletantes et fiévreuses, vides de faits, se liant à peine les unes aux autres, je me décourageais, je me disais que les lecteurs accueilleraient sans doute fort mal une pareille publication, toute diffuse, toute folle et emportée. La douleur n'a qu'un cri ; l'œuvre est une plainte sans cesse répétée. J'hésitais comme homme et comme écrivain.

Un jour, j'ai songé enfin que notre âge a besoin de leçons et que j'avais peut-être entre les mains la guérison de quelques cœurs endoloris. On veut que nous moralisions, nous les poètes et les romanciers. Je ne sais point monter en chaire, mais je possédais l'œuvre de sang et de larmes d'une pauvre âme, je pouvais à mon tour instruire et consoler. Les aveux de Claude avaient le suprême enseignement des sanglots, la morale haute et pure de la chute et de la rédemption.

Et j'ai vu alors que ces lettres étaient telles qu'elles devaient être. J'ignore encore aujourd'hui comment le public les acceptera, mais j'ai foi dans leur franchise, même dans leur emportement. Elles sont humaines.

Je me suis donc décidé, mes amis, à éditer ce livre. Je m'y suis décidé au nom de la vérité et du bien de tous. Puis, en dehors de la foule, je songeais à vous, il me plaisait de vous conter de nouveau la terrible histoire qui vous a déjà fait pleurer.

Cette histoire est nue et vraie jusqu'à la crudité. Les délicats se révolteront. Je n'ai pas

pensé devoir retrancher une ligne, certain que ces pages sont l'expression complète d'un cœur dans lequel il y a plus de lumière que d'ombre. Elles ont été écrites par un enfant nerveux et aimant qui s'est donné entier, avec les frissons de sa chair et les élans de son âme. Elles sont la manifestation malade d'un tempérament particulier qui a l'âpre besoin du réel et les espérances menteuses et douces du rêve. Tout le livre est là, dans la lutte entre le songe et la réalité. Si les amours honteuses de Claude le font juger sévèrement, qu'on lui pardonne au dénouement, lorsqu'il se relève plus jeune et plus fort, voyant jusqu'à Dieu.

Il y a du prêtre dans cet enfant. Il s'agenouillera peut-être un jour. Il cherche avec un désespoir immense une vérité qui le soutienne. Aujourd'hui, il nous conte sa jeunesse désolée, il nous montre ses plaies, il crie ce qu'il a souffert, afin d'éviter à ses frères de pareilles souffrances. Les temps sont mauvais pour les cœurs qui ressemblent au sien.

Je puis d'un mot caractériser son œuvre, lui

accorder le plus grand éloge que je désire comme  
artiste, et répondre en même temps à toutes les  
objections qui seront faites :

Claude a vécu tout haut.

ÉMILE ZOLA.

15 octobre 1865.

# I

Voici l'hiver : l'air, au matin, devient plus frais, et Paris met son manteau de brouillard. Voici la saison des soirées intimes. Les lèvres frileuses cherchent les baisers ; les amants, chassés des campagnes, se réfugient dans les mansardes, et, se pressant devant le foyer, jouissent, au bruit de la pluie, de leur printemps éternel.

Moi, frères, je vis tristement : j'ai l'hiver sans printemps, sans amoureuse. Mon grenier, tout au haut d'un escalier humide, est grand et irrégulier ; les angles se perdent dans l'ombre, les murs, nus et obliques, font de la chambre une sorte de corridor qui s'allonge en forme de bière. De pauvres meubles, minces planches mal ajustées et peintes d'une horrible couleur rouge, craquent funèbrement dès qu'on les touche. Des lambeaux de damas déteint pendent au-dessus du lit, et la

fenêtre, privée de rideaux, s'ouvre sur une grande muraille noire, éternellement debout et sévère.

Le soir, quand le vent ébranle la porte et que les murs vacillent avec la flamme de ma lampe, je sens peser sur moi un ennui morne et glacé. Je m'arrête au foyer mourant, aux laides rosaces brunes du papier peint, aux vases de faïence où se sont fanées les dernières fleurs, et je crois entendre chaque chose se plaindre de solitude et de pauvreté. Cette plainte est navrante. La mansarde entière me réclame les rires, les richesses de ses sœurs. Le foyer demande de grands feux joyeux ; les vases, oubliant la neige, veulent des roses fraîches ; la couche soupire, me parlant de cheveux blonds et de blanches épaules.

J'écoute, je ne puis que me désoler. Je n'ai pas de lustre à suspendre au plafond, pas de tapis pour cacher les dalles inégales et brisées. Et, lorsque ma chambre ne veut pour sourire que de belle toile blanche, des meubles simples et luisants, je me désole encore davantage de ne pouvoir la contenter. Alors elle me paraît plus déserte et plus misérable : le vent y pénètre plus



froid, l'ombre y flotte plus épaisse ; la poussière s'amasse sur les planches, la tapisserie se déchire montrant le plâtre. Tout se tait : j'entends, dans le silence, les sanglots de mon cœur.

Frères, vous souvenez-vous des jours où la vie était en songe pour nous ? Nous avions l'amitié, nous rêvions l'amour et la gloire. Vous souvenez-vous de ces tièdes soirées de Provence, lorsque, au lever des étoiles, nous allions nous asseoir dans le sillon fumant encore des ardeurs du soleil ? Le grillon chantait ; le souffle harmonieux des nuits d'été berçait notre causerie. Tous trois nous laissions nos lèvres dire ce que pensaient nos cœurs, et, naïvement, nous aimions des reines, nous nous couronnions de lauriers. Vous me contiez vos songes, je vous contais les miens. Puis, nous daignions redescendre sur terre. Je vous confiais ma règle de vie, toute consacrée au travail et à la lutte ; je vous disais mon grand courage. Me sentant la richesse de l'âme, je me plaisais à l'idée de pauvreté. Vous montiez, comme moi, l'escalier des mansardes, vous espériez vous nourrir de grandes pensées ; grâce à votre ignorance du réel, vous sembliez croire que

l'artiste, dans l'insomnie de sa veille, gagne le pain du lendemain.

D'autres fois, quand les fleurs étaient plus douces, les étoiles plus radieuses, nous caressions d'amoureuses visions. Chacun de nous avait sa bien-aimée. Les vôtres, vous souvenez-vous ? brunes et rieuses filles, étaient reines des moissons et des vendanges ; elles se jouaient, parées d'épis et de grappes, et couraient par les sentiers, emportées dans le vol de leur turbulente jeunesse. La mienne, pâle et blonde, avait la royauté des lacs et des nuées ; elle marchait languissamment, couronnée de verveines, semblant à chaque pas prête à quitter la terre.

Vous souvenez-vous, frères ? Le mois dernier, nous allions ainsi rêver au milieu des campagnes, et puiser le courage de l'homme dans le saint espoir de l'enfant. Je me suis fatigué du songe, j'ai cru me sentir la force de la réalité. Voici cinq semaines que j'ai quitté nos larges horizons que féconde le souffle embrasé de midi. J'ai serré vos mains, j'ai dit adieu à notre champ préféré, et, le premier, j'ai voulu chercher la couronne et

L'amante que Dieu garde à nos vingt ans.

– Claude, m'avez-vous dit au départ, te voici dans la lutte. Demain, nous ne serons plus là comme hier, te donnant espérance et courage. Tu vas te trouver seul et pauvre n'ayant que des souvenirs pour peupler et dorer ta solitude. La tâche est rude, dit-on. Pars cependant, puisque tu as soif de la vie. Souviens-toi de tes projets : sois ferme et loyal dans l'action, comme tu l'étais dans le rêve ; vis dans les greniers, mange ton pain dur, souris à la misère. Que l'homme ne raille pas en toi l'ignorance de l'enfant, qu'il accepte l'âpre labeur du bien et du beau. La souffrance grandit l'homme, les pleurs sont séchés un jour, lorsqu'on a beaucoup aimé. Bon courage, et attends-nous. Nous te consolerons, nous te gronderons de loin. Nous ne pouvons te suivre aujourd'hui, car nous ne nous sentons pas ta force ; notre rêve est encore trop séduisant pour que nous l'échangions contre la réalité.

Grondez-moi, frères, consolez-moi. Je ne fais que commencer à vivre, et je suis déjà bien triste. Ah ! que la mansarde de nos songes était

blanche ! comme la fenêtre s'égayait au soleil, comme la pauvreté et la solitude y rendaient la vie studieuse et paisible ! La misère avait pour nous le luxe de la lumière et du sourire. Mais savez-vous combien est laide une vraie mansarde ? Savez-vous comme on a froid lorsqu'on est seul, sans fleurs, sans blancs rideaux où reposer les yeux ? Le jour et la gaieté passent sans entrer, n'osant s'aventurer dans cette ombre et dans ce silence.

Où sont mes prairies et mes ruisseaux ? où mes soleils couchants qui doraienent les cimes des peupliers et changeaient les rochers de l'horizon en palais étincelants ? Me suis-je trompé, frères ? Ne suis-je qu'un enfant qui veut être homme avant l'âge ? Ai-je eu trop de confiance en ma force, ma place serait-elle de rêver encore à vos côtés ?

Voici le jour qui naît. J'ai passé la nuit devant mon foyer éteint, regardant mes pauvres murs, vous contant mes premières souffrances. Une lueur blafarde éclaire les toits, quelques flocons de neige tombent lentement du ciel pâle et triste.

Le réveil des grandes villes est inquiet. J'entends monter jusqu'à moi ces murmures des rues qui ressemblent à des sanglots.

Non, cette fenêtre me refuse le soleil, ce plancher est humide, cette mansarde est déserte. Je ne puis aimer, je ne puis travailler ici.

## II

Vous vous irritez de mon peu de courage, vous m'accusez d'envier le velours et le bronze, de ne pas accepter la sainte pauvreté du poète. Hélas ! j'aime les grands rideaux, les candélabres, les marbres que le ciseau a puissamment caressés. J'aime tout ce qui brille, tout ce qui a beauté, grâce et richesse. Il me faut les demeures princières. Ou plutôt encore, les champs avec leurs tapis de mousse, frais et parfumés, leurs draperies de feuilles, leurs larges horizons de lumière. Je préfère le luxe de Dieu au luxe des hommes.

Pardonnez, frères, la soie est si douce, la dentelle si légère ; le soleil rit si gaiement dans l'or et dans le cristal !

Laissez-moi rêver, ne craignez pas pour ma fierté. Je veux écouter vos fortes et belles paroles, embellir ma mansarde de gaieté, l'éclairer de

grandes pensées. Si je me sens trop seul, je me créerai une compagne qui, fidèle à ma voix, viendra me baiser au front, après la tâche accomplie. Si les dalles sont froides, si le pain manque, j'oublierai l'hiver et la faim en me sentant le cœur chaud. À vingt ans, il est aisé d'être artisan de sa joie.

L'autre nuit, la voix des vents était mélancolique, ma lampe se mourait, mon feu s'était éteint ; l'insomnie avait troublé ma raison, de pâles fantômes erraient dans mon ombre. J'ai eu peur, frères, je me suis senti faible, je vous ai dit mes larmes. Le premier rayon a chassé le cauchemar de ma veille. Aujourd'hui l'obstacle n'est plus en moi. J'accepte la lutte.

Je veux vivre au désert, n'écoutant que mon cœur, ne voyant que mon rêve. Je veux oublier les hommes, m'interroger et me répondre. Pareil à la jeune épouse dont le sein a frémi du tressaillement des mères, le poète, quand il croit sentir tressaillir la pensée en lui, doit avoir une heure d'extase et de recueillement. Il court s'enfermer avec son cher fardeau, n'ose croire à

son bonheur, interroge son flanc, espère et doute encore. Puis, lorsqu'une douleur plus vive lui dit bien que Dieu l'a fécondé, alors pendant de longs mois il fuit la foule, tout à l'amour de l'être que le ciel lui confie.

Qu'on le laisse se cacher et jouir en avare des angoisses de l'enfantement ; demain, dans son orgueil, il viendra demander des caresses pour le fruit de ses entrailles.

Je suis pauvre, je dois vivre seul. Ma fierté souffrirait de banales consolations, ma main ne veut presser que les mains ses égales. J'ignore le monde, mais je sens que la misère est si froide qu'elle doit glacer les cœurs autour d'elle, et qu'étant sœur du vice, elle est timide et honteuse, lorsqu'elle est noble. J'ai le front haut, j'entends ne point le baisser.

Pauvreté, solitude, soyez donc mes hôtesse. Soyez mes anges gardiens, mes muses, mes compagnes à la voix rude et encourageante. Faites-moi fort, donnez-moi la science de la vie, dites-moi combien coûte le pain de chaque jour. Que vos mâles caresses, si âpres qu'elles



semblent des blessures, m'endurcissent dans le bien et le juste. J'allumerai ma lampe, pendant ces nuits d'hiver, et je vous sentirai toutes deux à mes côtés, glacées et silencieuses, vous courbant sur ma table, me dictant l'austère vérité. Lorsque, las d'ombre et de silence, je poserai la plume et que je vous maudirai, votre sourire mélancolique me fera peut-être douter de mes rêves. Alors votre paix sereine et triste vous rendra si belles que je vous prendrai pour amantes. Nos amours seront sévères et profondes comme vous ; les amoureux de seize ans envieront l'âcre volupté de nos baisers féconds.

Et cependant, frères, il me serait doux de me sentir la pourpre aux épaules, non pour m'en draper devant la foule, mais pour vivre plus largement sous le riche et superbe tissu. Il me serait doux d'être roi d'Asie, de rêver nuit et jour sur un lit de roses, dans une de ces féeriques demeures, harems de fleurs et de sultanes. Les bains de marbre aux fontaines parfumées, les galeries de chèvrefeuilles soutenus sur des treillages d'argent, les immenses salles aux plafonds semés d'étoiles, n'est-ce pas là le palais

que les anges devraient bâtir pour chaque homme de vingt ans ? La jeunesse veut à son festin tout ce qui chante, tout ce qui rayonne. Lors du premier baiser, il faut que l'amante soit toute de dentelle et de bijoux, que la couche, portée par quatre fées d'or et de marbre, ait un ciel de pierreries et des toiles de satin.

Frères, frères, ne me grondez pas, je vais être sage. Je vais aimer mon grenier et ne plus songer à mes palais. Oh ! que la vie y serait jeune et passionnée !

### III

Je travaille, j'espère. Je passe les journées devant ma petite table, quittant la plume pendant de longues heures pour caresser quelque blonde tête que l'encre souillerait. Puis, je reprends l'œuvre commencée, parant mes héroïnes des rayons de mes rêves. J'oublie la neige et l'armoire vide. Je vis je ne sais où, peut-être dans un nuage, peut-être dans le duvet d'un nid abandonné. Quand j'écris une phrase leste et coquettement drapée, je crois voir des anges et des aubépines en fleur.

J'ai la sainte gaieté du travail. Ah ! que j'étais fou d'être triste et que je me trompais en me croyant pauvre et seul ! Je ne sais plus ce qui me désolait. Hier, je crois, ma chambre était laide ; elle me sourit aujourd'hui. Je sens autour de moi des amis que je ne vois pas, mais qui sont en grand nombre et qui tous me tendent la main.

Leur foule me cache les murs de mon réduit.

Va, pauvre petite table, lorsque la désespérance me touchera de son aile, je viendrai toujours m'asseoir devant toi et m'accouder sur la feuille blanche où mon rêve ne se fixe qu'après m'avoir rendu le sourire.

Hélas ! il me faut cependant une ombre de réalité. Je me surprends parfois inquiet, souhaitant une joie dont je n'ai pas conscience. Alors, j'entends comme une vague plainte de mon cœur : il me dit qu'il a toujours froid, toujours faim, et qu'une folle rêverie ne peut le réchauffer ni le rassasier. Je veux le contenter. Je sortirai demain, non plus m'isolant en moi-même, mais regardant aux fenêtres, lui disant de choisir parmi les belles dames. Puis, de temps en temps, je le ramènerai sous le balcon préféré. Il en emportera un regard comme pâture, et, huit jours durant, ne sentira plus l'hiver. Lorsqu'il criera famine, un nouveau sourire l'apaisera.

Frères, n'avez-vous jamais rêvé qu'un soir d'automne vous rencontriez dans les blés une brune fille de seize ans ? Elle vous souriait au

passage, puis se perdait au milieu des épis. La nuit, vous la revoyiez en rêve, et, le lendemain, vous preniez à la même heure le sentier de la veille. La chère vision passait, souriait encore, vous laissant un nouveau songe pour votre prochain sommeil. Les mois, les années s'écoulaient. Chaque jour, votre cœur affamé venait se rassasier d'un sourire, et jamais il ne désirait davantage. La vie entière ne suffisait pas à vous faire épuiser le regard de la jeune moissonneuse.

## IV

Hier, j'avais grande flamme au foyer. J'étais riche de deux bougies, je les avais allumées toutes deux, sans songer au lendemain.

Je me surprénais à chanter, tout en me préparant pour une nuit de travail. La mansarde riait d'être chaude et lumineuse.

Comme je m'asseyais, j'ai entendu dans l'escalier un bruit de voix et de pas précipités. Des portes s'ouvraient et se fermaient. Puis, dans le silence, des cris étouffés montaient jusqu'à moi. Je m'étais dressé, vaguement inquiet et prêtant l'oreille. Les bruits cessaient par instants ; j'allais reprendre ma chaise, lorsque quelqu'un a monté et m'a crié qu'une femme, ma voisine, subissait une crise de nerfs. On me demandait secours. La porte ouverte, je n'ai vu que l'escalier noir et silencieux.

Je me suis couvert d'un vêtement plus chaud

et je suis descendu, oubliant même de prendre une de mes bougies. À l'étage inférieur, je me suis arrêté, ne sachant où entrer. Je n'entendais plus aucune plainte, j'étais entouré d'épaisses ténèbres. Enfin, j'ai aperçu par la fente d'une porte entrebâillée un mince filet de lumière. J'ai poussé cette porte.

La chambre était sœur de la mienne : grande, irrégulière, délabrée. Seulement, comme je quittais ma mansarde dans un jour de flamme et de clarté, l'ombre et le froid de celle-ci m'ont serré le cœur de pitié et de tristesse. Un air humide m'a frappé au visage ; une maigre chandelle, brûlant sur un des coins de la cheminée, s'est effarée au vent de l'escalier, sans me permettre d'abord de voir les objets.

Je m'étais arrêté sur le seuil. Enfin, j'ai distingué le lit : les draps rejetés et tordus avaient glissé à terre, des vêtements épars traînaient sur la couverture.

Au milieu de ces lambeaux s'allongeait une forme blanche, indécise. J'aurais cru avoir un cadavre devant moi, si la chandelle ne m'avait

montré par moments une main pendant hors de la couche et agitée par de rapides convulsions.

Au chevet, se dressait une vieille femme. Ses cheveux gris dénoués retombaient en mèches raides sur son front, sa robe mise à la hâte montrait ses bras jaunes et décharnés. Elle me tournait le dos, soutenant la tête et me cachant le visage de la femme couchée.

Ce corps frissonnant veillé par cette horrible vieille m'a causé une rapide impression de dégoût et d'effroi. L'immobilité des figures leur donnait une grandeur fantastique, leur silence faisait presque douter de leur vie. J'ai cru un instant assister à une de ces scènes effrayantes du sabbat, lorsque les sorcières sucent le sang des jeunes filles, et, les jetant blêmes et ridées dans les bras de la mort, leur volent leur jeunesse et leur fraîcheur.

Au bruit de la porte, la vieille a tourné la tête. Elle a laissé retomber lourdement le corps qu'elle soutenait, puis s'est avancée vers moi.

– Ah ! monsieur, m'a-t-elle dit, je vous remercie d'être venu. Les vieilles gens craignent



les nuits d'hiver ; cette chambre est si froide que je n'en serais peut-être pas sortie demain. Je veille tard, voyez-vous, et, quand on mange peu, on a besoin d'un plus long sommeil. D'ailleurs, la crise est terminée. Vous n'aurez qu'à attendre le réveil de cette dame. Bonne nuit, monsieur.

La vieille s'est retirée, je suis demeuré seul. J'ai fermé la porte, et, prenant la chandelle, je me suis approché du lit. La femme qui s'y trouvait étendue pouvait avoir environ vingt-quatre ans. Elle était plongée dans cet accablement profond qui succède aux convulsions des attaques de nerfs. Ses pieds se trouvaient repliés sous elle, ses bras, raides encore et grands ouverts, étaient rejetés aux bords de la couche. Je n'ai pu d'abord juger de sa beauté : sa tête, penchée en arrière, se perdait dans le flot de ses cheveux.

Je l'ai prise dans mes bras, j'ai détendu ses membres, je l'ai couchée sur le dos. Puis j'ai écarté les boucles de son front. Elle était laide : ses yeux fermés manquaient de cils, ses tempes étaient basses et fuyantes, sa bouche grande et affaissée. Je ne sais quelle vieillesse précoce avait

effacé les contours de ses traits et mis sur sa face entière une empreinte de lassitude et d'avidité.

Elle dormait. J'ai entassé sur ses pieds tous les chiffons qui me sont tombés sous la main, j'ai haussé sa tête sous un autre paquet de vêtements. Ma science se bornant à ces soins, je me suis décidé à attendre son réveil. Je craignais qu'elle ne subît une seconde crise et qu'elle ne se blessât en tombant.

Je me suis mis à visiter le grenier. J'avais, en entrant, senti s'en échapper un violent parfum de musc, qui, se mêlant à l'odeur âcre de l'humidité, saisissait étrangement l'odorat. Sur la cheminée se rangeait une file de bouteilles et de petits pots gras encore d'huiles aromatiques. Au-dessus pendait une glace étoilée dont le tain manquait par larges plaques. D'ailleurs, les murs étaient nus ; tout traînait à terre : souliers de satin éculés, linges sales, rubans fanés, lambeaux de dentelle. Comme j'allais, rejetant du pied les guenilles pour me faire passage, j'ai rencontré une belle robe neuve, toute de soie bleue, et ornée de nœuds en velours. Elle était jetée dans un coin,

parmi les autres chiffons, roulée en paquet, fripée, tachée encore de la boue de la veille. Je l'ai relevée et l'ai pendue à un clou.

Las, ne trouvant pas de siège, je suis venu m'asseoir au pied du lit. Je commençais à comprendre où je me trouvais. La fille dormait toujours ; elle était maintenant en pleine lumière. J'ai cru m'être trompé en la déclarant laide, et je me suis pris à la contempler. Un sommeil plus doux avait mis à ses lèvres un vague sourire ; ses traits s'étaient détendus, la souffrance passée donnait à sa laideur une sorte de beauté douce et amère. Elle reposait, triste et résignée. Son âme semblait profiter du repos de son corps pour monter à sa face.

C'était donc là cette misère immonde, étrange assemblage de soie bleue et de fange. Ce grenier était le bouge infâme de la luxure affamée marchandant sa satiété ; cette fille était une de ces vieilles de vingt ans, n'ayant plus de la femme que la marque fatale du sexe, trafiquant de ce corps que le ciel leur laisse en leur retirant l'âme. Quoi ! tant de limon en un seul être, tant de

souillures en un seul cœur ! Dieu frappe rudement sa créature lorsqu'il lui laisse déchirer sa robe d'innocence et mettre la ceinture lâche et flottante qui se dénoue sous la main de chaque passant. Dans nos rêves d'amour, nous ne rêvions jamais qu'un soir nous trouverions un grabat dans l'ombre d'un grenier, et, sur ce grabat, une fille du ruisseau endormie et demi-nue.

La malheureuse inclinait la tête sous l'aile caressante d'un songe ; un souffle doux et régulier s'échappait de ses lèvres ; sur ses paupières languissamment fermées, courait par instants un faible frisson. Je m'étais accoudé au bois du lit, mon regard ne pouvait se détacher de ce front pâle et beau d'une étrange beauté. Je ne sais quelle fascination avaient sur moi ce sommeil paisible du vice, ces traits flétris empreints dans leur repos d'une douceur angélique. Je me disais que cette fille dormait, visitée par sa seizième année, et que j'avais ainsi une vierge devant moi. Cette pensée emplissait mon esprit ; si quelque autre s'y mêlait, je n'en avais pas conscience. Je ne sentais plus le froid, et je tremblais. Mes veines battaient d'une fièvre

inconnue. Ma rêverie s'égarait, plus inquiète et plus triste.

La fille eut un soupir, se retourna sur la couche. Elle rejeta la couverture, découvrant sa poitrine.

Mes songes m'avaient seuls montré jusque-là de chastes nudités, toujours voilées de rayons. Je n'avais jamais entrevu que les bras des lavandières battant gaiement le linge. Parfois peut-être encore mon regard s'était-il égaré sur le cou blanc et délicat d'une danseuse, lorsque, l'emportant sur mon cœur, je sentais ma pensée se troubler au vent de ses tresses blondes.

Cette poitrine brutalement découverte m'a fait rougir et m'a mis au cœur une telle angoisse que j'ai cru en pleurer. J'ai eu honte pour la jeune femme, j'ai senti ma virginité s'en aller dans mon regard. Cependant, je ne pouvais détourner les yeux ; je suivais les douces ondulations du sein, je m'éblouissais de sa blancheur. Les sens se taisaient encore, mon esprit seul était ivre. Mes impressions avaient un charme si étrange que je ne puis aujourd'hui les comparer qu'à la sainte

horreur qui m'a secoué le jour où j'ai vu un cadavre pour la première fois. Mon imagination m'avait aussi représenté la mort. Mais lorsque j'ai vu cette face bleuie, cette bouche noire et ouverte, lorsque le néant s'est montré dans son énergique grandeur, je n'ai pu détacher mes regards du cadavre, frémissant d'une volupté douloureuse, attiré par je ne sais quel rayonnement de la réalité.

Ainsi, la première gorge nue me retenait palpitant d'une émotion que je ne saurais définir.

Et c'était une poitrine meurtrie des caresses de tous où se posaient mes yeux ! Ah ! lorsque aujourd'hui je songe à cette nuit fatale, à cette extase effrayée qui retenait mon souffle, lorsque je me revois penché sur cette infâme couche, inquiet et rougissant, je me demande avec angoisse qui me rendra ce premier regard pour aller rougir et me pencher sur la couche d'une vierge ! Je me demande qui me rendra l'instant où le voile tombe des épaules de l'amante, où l'amant comprend d'un regard et s'incline, ébloui de connaître ! J'ai bu l'ivresse dans une coupe

souillée ; je ne saurai jamais quelle splendeur a le sein d'une vierge pour des yeux ignorants encore.

La fille s'est éveillée et m'a souri sans paraître étonnée de me trouver auprès d'elle. Ce sourire était vague, comme adressé à toute une foule, comme las d'être sur ses lèvres. Elle n'a pas parlé, et m'a tendu les bras.

Ce matin, lorsque je suis rentré chez moi, j'ai trouvé mes bougies entièrement brûlées, mon foyer mort depuis longtemps. La chambre était froide et sombre : je n'avais plus ni flamme ni clarté.

## V

Frères, où était donc l'amante, reine des lacs et des nuées ? où la brune moissonneuse dont le regard est si profond qu'il suffit à une vie d'amour ?

Ainsi, c'en est donc fait : j'ai menti à ma jeunesse, je suis le fiancé du vice. Le souvenir de ma première heure d'amour est étroitement lié à celui d'un bouge infâme, d'une couche chaude encore des baisers de chacun. Lorsque, dans les nuits de mai, j'évoquerai la fiancée, je verrai se lever une fille nue et cynique, s'éveillant et me tendant les bras. Ce spectre pâle et flétri sera de tous mes amours. Il se dressera entre ma bouche et celle de la vierge, réclamant pour ses lèvres mes lèvres souillées. Il se glissera dans mon lit, profitant de mon sommeil pour m'étreindre en un songe horrible. Quand l'amante balbutiera à mon oreille une parole frissonnante de volupté, il sera



là pour me dire que le premier il m'a parlé ce langage. Quand j'appuierai ma tête à l'épaule de l'épouse, il me présentera la sienne où j'ai dormi ma nuit de noces. Ainsi, jamais mon cœur ne pourra battre sans qu'il ne vienne le glacer par le souvenir maudit de nos fiançailles.

Oui, cette nuit a suffi pour me priver de la paix suprême. Mon premier baiser n'a pas éveillé une âme. Je n'ai point senti la sainte ignorance des étreintes, mes lèvres timides n'ont point trouvé des lèvres timides comme elles. Je ne connaîtrai jamais ce naïf tâtonnement des caresses, cette innocence du couple qui ne sait comment déchirer le voile. Ils frémissent, se pressent étroitement et pleurent de ne pouvoir se confondre. Et comme ils sont là, hésitant, cherchant une issue pour leur âme, voilà que leurs lèvres se rencontrent et qu'à tous deux ils ne font plus qu'un seul être.

Puis, lorsque la science est venue, lorsque l'amante et l'amant ont ensemble, dans un baiser, pénétré la loi de Dieu, quelle doit être leur félicité de se devoir les mêmes clartés, le même infini !

Ils n'ont fait qu'échanger leur virginité : ils se sont pris l'un à l'autre leur robe blanche, et, maintenant, tous deux ont encore le vêtement des chérubins. Mêlant leur souffle, souriant du même sourire, ils se reposent dans leur union. Heure sainte où les cœurs battent plus librement, trouvant un ciel où monter ! Heure unique où l'amour ignorant mesure tout à coup sa puissance, se croit maître de l'étendue et s'enivre de son premier coup d'ailes ! Frères, que Dieu vous garde cette heure dont le souvenir parfume toute une vie. Elle ne sera jamais pour moi.

Telle est la fatalité. Il est rare que deux cœurs vierges se rencontrent ; toujours l'un d'eux n'a plus à donner son extase en sa fleur. Aujourd'hui, chacun de nous, jeunes gens de vingt ans qui sommes avides d'aimer, ne pouvant briser les grilles des maisons honnêtes, trouve plus simple de s'adresser à la porte grande ouverte des boudoirs de bas étage. Lorsque nous demandons à quelle épaule appuyer nos fronts, les pères cachent leurs filles et nous poussent dans l'ombre des ruelles. Ils nous crient de respecter leurs enfants, qui doivent un jour être nos femmes, ils

préfèrent pour elles à nos caresses premières les caresses apprises dans les mauvais lieux.

Aussi combien peu se gardent pour l'épouse, combien peu, dans le désert de leur jeunesse, refusent les seules et impures compagnes que leur laisse la singulière prévoyance des hommes ! Les uns, sots et méchants garçons, se font une gloire de leur souillure ; ils se parent des filles perdues. Les autres, dans le réveil de l'âme, au premier appel de l'amante, ont grande tristesse d'interroger en vain l'horizon et de ne savoir où se trouve celle que réclame leur cœur. Ils vont devant eux, regardant aux balcons, se penchant vers chaque jeune visage : les balcons sont déserts, les jeunes visages restent voilés. Un soir, un bras se glisse sous le leur, une voix les fait tressaillir. Déjà las et désespérés, ne pouvant rencontrer l'ange de l'amour, ils en suivent le spectre.

Frères, je ne veux point excuser une nuit d'égarement, mais laissez-moi dire qu'il est étrange de cloîtrer la chasteté et de permettre à la débauche de vivre au soleil, le front haut.

Laissez-moi déplorer cette méfiance de l'amour qui crée une solitude autour de l'amant, et cette sauvegarde de la vertu par le vice, qui fait rencontrer dix femmes perdues sur la route avant d'arriver à la porte d'une vierge. Celui qui s'oublie à leurs ignobles caresses, peut dire, en arrivant aux pieds de l'épouse : « Je ne suis plus digne de toi, mais que n'es-tu venue à ma rencontre ? Que ne m'attendais-tu là-bas, dans les blés fleuris, avant tous ces carrefours où chaque borne a sa prêtresse ? Que n'as-tu voulu être la première à mon regard, et t'épargner en m'épargnant moi-même ? »

En rentrant ce soir, j'ai trouvé dans l'escalier la vieille femme de l'autre nuit. Elle montait péniblement devant moi, s'aidant de la corde et posant les deux pieds sur chaque marche. Elle s'est retournée.

— Eh bien ! monsieur, m'a-t-elle demandé, votre malade se porte-t-elle mieux ? Le frisson l'a quittée, je pense, et vous-même ne paraissez pas avoir souffert du froid. Allez, je savais bien que pour une belle fille, un beau garçon est meilleur

médecin qu'une vieille femme.

Elle riait, montrant sa bouche vide. Cette complaisance de la vieillesse aux amours honteuses m'a fait rougir.

– Ne rougissez pas ! a-t-elle ajouté, j'en ai vu de tout aussi fiers que vous entrer sans honte et sortir en chantant. La jeunesse aime à rire, les filles qui jouent la sagesse sont des sottes. Ah ! si j'avais encore quinze ans !

J'étais arrivé devant ma porte. Elle m'a retenu par le bras, comme j'allais rentrer, et a continué :

– J'avais de blonds cheveux alors, mes joues étaient si pures que mes amants me surnommaient Pâquerette. Si vous m'aviez vue, vous seriez entré. J'habitais, au rez-de-chaussée, un nid de soie et d'or. Chaque cinq ans, j'ai monté d'un étage. Aujourd'hui, je loge sous les toits. Je n'ai plus qu'à descendre pour aller au cimetière. Ah ! que votre amie Laurence est heureuse : elle ne loge encore qu'au troisième.

Ainsi, cette fille se nomme Laurence. J'ignorais son nom.

## VI

Je me suis remis au travail, mais avec répugnance et las dès la première heure. Maintenant que j'ai soulevé un coin du voile, je n'ai ni le courage de le laisser retomber, ni celui de l'écarter tout à fait. Lorsque je m'assieds devant ma table, je m'accoude tristement, laissant glisser la plume de mes doigts, me disant : « À quoi bon ? » Mon intelligence me semble épuisée, je n'ose relire les quelques phrases que j'écris, je ne me sens plus cette joie du poète, qu'une rime heureuse fait rire sans raison comme un enfant. Grondez-moi, frères, les vers faux ne me donnent plus l'insomnie.

Mes faibles ressources s'épuisent. Je puis calculer, à un jour près, le soir où je manquerai de tout. J'achève mon pain, ayant presque hâte de le finir, pour ne plus le voir diminuer à chaque repas. Je me livre lâchement à la misère ; la lutte

m'effraie.

Ah ! combien ils mentent, ceux qui prétendent que la pauvreté est mère du talent ! Qu'ils comptent ceux que le désespoir a faits illustres et ceux qu'il a lentement avilis. Quand les larmes naissent d'une blessure reçue au cœur, les rides qu'elles creusent sont belles et nobles ; mais quand c'est la faim du corps qui les fait couler, lorsque chaque soir une bassesse ou un labeur de brute les essuient, elles sillonnent la face affreusement sans lui donner la douloureuse sérénité de la vieillesse.

Non, puisque je suis si pauvre qu'il me faudra peut-être mourir demain, je ne puis travailler. Lorsque l'armoire était pleine, j'avais grand courage, je me sentais la force de gagner mon pain. Aujourd'hui, elle est vide, et tout m'est lassitude. Il me sera plus facile de souffrir la faim que de faire le moindre effort.

Allez, je sais bien que je suis lâche et parjure à nos serments, je sais que je n'ai pas le droit de me réfugier déjà dans la défaite. J'ai vingt ans : je ne puis être las d'un monde que j'ignore. Hier, je le

rêvais doux et bon. Est-ce un nouveau rêve que de le juger mauvais aujourd'hui ?

Que voulez-vous, frères, mon premier pas a été malheureux : je n'ose avancer. Je vais épuiser ma souffrance, verser toutes mes larmes, et le sourire me reviendra. Je travaillerai plus gaiement demain.



## VII

Hier soir, je me suis couché à cinq heures, en plein jour, oubliant la clef sur la porte.

Vers minuit, comme je voyais en rêve une enfant blonde me tendre les bras, un bruit que j'ai entendu dans mon sommeil m'a fait soudain ouvrir les yeux. Ma lampe était allumée. Une femme, debout au pied du lit, me regardait dormir. Elle tournait le dos à la lumière, et j'ai cru, dans le vague du réveil, que Dieu prenait pitié de moi en réalisant un de mes songes.

La femme s'est approchée. J'ai reconnu Laurence, Laurence tête nue, ayant sa belle robe de soie bleue. Cette robe de bal montrait ses épaules nues et violettes de froid. Laurence est venue m'embrasser.

— Mon ami, m'a-t-elle dit, je dois quarante francs au propriétaire. Il vient de me refuser la clef de ma porte, disant que je n'aurais pas de

peine à trouver un lit. Il était trop tard pour chercher ailleurs. J'ai songé à toi.

Elle s'est assise pour délayer ses bottines. Je ne comprenais pas, je ne voulais pas comprendre. Il me semblait que cette fille s'était introduite chez moi dans une mauvaise intention. Cette lampe allumée je ne savais comment, cette femme presque nue au milieu de cette chambre glacée, m'effrayaient. J'étais tenté de crier au secours.

– Nous vivrons comme tu voudras, a continué Laurence. Va, je ne suis pas embarrassante.

Je me suis dressé pour m'éveiller complètement. Je commençais à comprendre, et ce que je comprenais était horrible. J'ai retenu une parole grossière qui me montait aux lèvres : l'injure me répugne, et je souffre la honte de ceux que j'insulte.

– Madame, ai-je dit simplement, je suis pauvre.

Laurence a éclaté de rire.

– Tu m'appelles madame, a-t-elle repris. Es-tu

fâché ? que t'ai-je fait ? Pauvre : je l'avais deviné, tu me respectais trop pour être riche. Eh bien ! nous serons pauvres.

– Je ne pourrai vous donner ni chiffons ni fins repas.

– Crois-tu qu'on m'en ait souvent donné ? Les hommes ne sont pas si bons pour les pauvres filles ! Nous ne roulons en équipage que dans les romans. Pour une qui trouve une robe, dix meurent de faim.

– Je faisais deux petits repas, nous ne pourrons plus en faire qu'un : du pain séché pour en manger moins, et de l'eau claire.

– Tu veux m'effrayer. N'as-tu pas quelque père, ici ou ailleurs, qui t'envoie des livres et des vêtements que tu vends ensuite ? Nous mangerons ton pain dur et nous irons au bal boire du champagne.

– Non, je suis seul, je travaille pour vivre. Je ne saurais vous associer à ma misère.

Laurence, les jambes croisées, ne délaçait plus ses bottines. Elle songeait.

– Écoute, a-t-elle ajouté brusquement, je suis sans pain et sans asile. Tu es jeune, tu ne peux comprendre quelle est notre éternelle détresse, même dans le luxe et la gaieté. La rue est notre seul domicile ; ailleurs, nous ne sommes pas chez nous. On nous montre la porte, et nous sortons. Veux-tu que je sorte ? tu as le droit de me chasser, et moi la ressource d'aller coucher sous les ponts.

– Je ne veux pas vous chasser. Je vous dis seulement que vous avez mal choisi votre gîte. Vous ne pourrez vous accommoder de ma tristesse ni de mon désert.

– Choisir ! ah ! tu crois qu'il nous est permis de choisir ! Tiens, fâche-toi, mais je suis entrée ici parce que je ne savais où aller. J'étais montée furtivement pour passer la nuit sur une marche. Je me suis appuyée à ta porte, et c'est alors que j'ai songé à toi. Tu n'as pas de pain ; moi, je n'ai pas mangé depuis hier, et mon sourire est si pâle qu'il ne me fera pas manger demain. Tu vois que je puis rester. J'aime autant mourir ici que dans la rue : il y fait moins froid.

– Non, cherchez encore, vous trouverez plus riche et plus gai que moi. Plus tard vous me remercirez de ne vous avoir pas reçue.

Laurence s'est levée. Son visage avait pris une indicible expression d'amertume et d'ironie. Son regard ne suppliait pas : il était insolent et cynique. Elle a croisé les bras, m'a regardé en face.

– Allons, m'a-t-elle dit, sois franc : tu ne veux pas de moi. Je suis trop laide, trop misérable, que sais-je ? je te déplaît et tu me chasses. Tu ne peux payer la beauté et tu veux que ta maîtresse soit belle. J'étais sotte de ne pas songer à cela. J'aurais dû me dire que je ne valais pas même la misère, et qu'il me fallait descendre un échelon. J'ai soif, les ruisseaux sont faits pour boire ; j'ai faim, le vol peut me nourrir. Tiens, je te remercie de tes conseils.

Elle a renoué sa robe et s'est avancée vers la porte.

– Sais-tu bien, a-t-elle continué, que nous, les infâmes, nous valons encore mieux que vous, les gens honnêtes ?

Et elle a parlé longtemps d'une voix âpre. Je ne puis rendre la force brutale de son langage. Elle disait qu'elle se prêtait à nos caprices, qu'elle riait, lorsque nous lui disions de rire, et que nous tournions la tête, plus tard, lorsque nous la rencontrions. Qui nous forçait à ses baisers, qui nous poussait le soir dans ses bras, pour que nous lui rendions tant de mépris au grand jour ? Moi, qui avais bien voulu d'elle, pourquoi n'en voulais-je plus maintenant ? Je n'avais donc pas songé qu'il est un monde où la femme qui s'oublie aux bras d'un homme devient épouse ? Parce qu'elle était souillée, j'avais pu la souiller encore impunément. Je n'avais pas même craint qu'elle vînt un soir me rappeler notre union. Elle n'existait plus pour moi, et peut-être l'avais-je rendue mère. Ainsi, nous avons pu nous lier sans garder rien de commun.

Elle est restée un instant silencieuse. Puis elle a repris avec plus d'énergie :

– Eh bien ! moi, je dis que tu mens, je dis que nous sommes époux et que j'ai tous les droits de l'épouse. Tu ne peux faire que ce qui est ne soit

pas. Tu as voulu cette union, et tu es un lâche de ne plus la vouloir. Tu es mien, je suis tienne.

Laurence avait ouvert la porte. Elle m'insultait, debout sur le seuil, pâle et sans colère dans la voix. J'ai sauté du lit, et je suis allé lui prendre le bras.

– Allons, reste, je le veux, lui ai-je dit. Tu es glacée : couche-toi.

Vous le dirai-je, frères, je pleurais. Ce n'était pas pitié. Les larmes coulaient d'elles-mêmes sur mes joues, sans que je sentisse autre chose qu'une immense et vague tristesse.

Les paroles de cette fille venaient de me frapper vivement. Son raisonnement, dont la force lui échappait sans doute, me paraissait juste et vrai. Je comprenais si profondément qu'elle avait droit à ma couche, que je ne l'en aurais pas chassée sans croire blesser toute justice. Elle était femme encore, quoique souillée, et je ne pouvais en user comme d'un objet sans vie que le mépris et l'abandon n'atteignaient pas. En dehors de tout, je devais être pour elle ce que j'aurais été pour l'amante de mon rêve. La vierge et la fille

perdue peuvent également venir un soir d'hiver nous dire qu'elles ont froid, qu'elles ont faim, qu'elles ont besoin de nous. Nous accueillons l'une, nous chassons l'autre.

C'est que nous avons la lâcheté de nos vices. C'est que nous serions effrayés d'avoir près de nous le souvenir et le remords vivants de notre souillure. Il nous plaît de vivre honorés, et, lorsque nous rougissons à l'appel d'une maîtresse avilie, nous la renions pour expliquer notre rougeur par son impudence. Et nous faisons cela sans nous penser coupables, sans nous demander quelle justice demande cette fille. L'habitude a fait d'elle notre jouet, nous nous étonnons que ce jouet parle et qu'il se dise femme.

Moi, j'ai frémi devant la vérité. J'ai compris et j'ai pleuré. La question m'a paru simple, claire, évidente. Les paroles de Laurence m'effrayaient sans me révolter. Je n'avais jamais songé qu'elle pouvait venir ; mais elle venait, et je la recevais. Je ne saurais, frères, vous expliquer quels étaient mes sentiments. Mon esprit de vingt ans acceptait dans leur sens absolu ces mots qui n'admettaient



aucune hésitation : « Tu es mien, je suis tienne. »

Ce matin, lorsque je me suis éveillé et que j'ai trouvé Laurence à mon côté, j'ai senti mon cœur se serrer d'angoisse. La scène de la nuit s'était effacée. Je n'entendais plus ces vraies et rudes paroles qui m'avaient fait recevoir cette fille. Le fait brutal seul demeurait.

Je l'ai regardée dormir. Je la voyais pour la première fois au jour, sans que son visage eût l'étrange beauté de la souffrance ou du désespoir. Quand elle m'est apparue ainsi, laide et vieillie, affaissée dans un lourd sommeil de brute, j'ai frémi devant cette face commune et fanée que je ne connaissais pas. Je n'ai pu comprendre comment il se faisait que je m'éveillais ayant une telle compagne. Je sortais comme d'un rêve, et la réalité se montrait si horrible que j'oubliais ce qui me l'avait fait accepter.

Qu'importe, d'ailleurs ? Que ce soit pitié, justice ou débauche, cette fille est ma maîtresse. Ah ! frères, aurais-je assez de larmes, et vous, aurez-vous assez de courage pour les sécher !

## VIII

Oui, je pense comme vous, je veux encore espérer, je veux faire de cette union fatale une source de nobles aspirations.

Autrefois, lorsque notre pensée s'arrêtait sur ces malheureuses filles, ce n'était qu'avec miséricorde et pitié. Nous rêvions la sainte tâche de la rédemption. Nous demandions à Dieu de nous envoyer une âme morte pour la lui rendre jeune et blanche de notre amour.

La foi de nos seize ans devait faire croire et s'incliner les pécheresses.

Alors nous étions Didier pardonnant à la Marion et l'avouant pour épouse au pied de l'échafaud. Nous grandissions la courtisane de la hauteur de nos tendresses.

Eh bien ! aujourd'hui, je puis être Didier. Marion est là, tout aussi impure que le jour où il

lui pardonna ; sa robe dénouée de nouveau demande une main qui la referme ; son front pâli réclame un souffle pur qui lui rende la rougeur de sa jeunesse. Ce que nous souhaitions dans notre sainte folie, je l'ai trouvé sans le chercher.

Puisque Laurence est venue à moi, je veux, au lieu de me souiller à la flétrissure de son cœur, lui donner la virginité du mien. Je serai prêtre, je relèverai la femme tombée et je pardonnerai.

Qui sait, frères, c'est peut-être une suprême épreuve que Dieu m'envoie. Peut-être veut-il, en me chargeant d'une âme, connaître toute la puissance de la mienne. Il me réserve la tâche des forts et ne craint pas de m'unir au vice. Je vais être digne de son choix.

## IX

Je désire faire oublier à Laurence ce qu'elle est, la tromper sur elle-même par l'amitié sérieuse que je lui témoigne. Je ne lui parle qu'avec douceur, mes paroles sont toujours graves et décentes.

Lorsque quelques gros mots lui échappent, je feins de ne pas les entendre. Si son fichu s'écarte, je n'en vois rien, et la traite plutôt en sœur qu'en amante. J'oppose à sa vie bruyante d'hier une vie calme et réfléchie. Je semble ignorer que cette existence n'est pas la sienne, je mets tant de naturel à la lui imposer qu'elle finira par douter du passé.

Hier, dans la rue, un homme l'a insultée. Elle allait répondre quelque injure. Je ne lui en ai pas laissé le temps. Je me suis approché de l'homme qui était ivre, et je l'ai pris au poignet, lui commandant de respecter ma femme.

– Votre femme, m’a-t-il dit en raillant, on les connaît, ces femmes-là !

Alors, je l’ai secoué violemment, répétant mon ordre avec plus de hauteur. Il a balbutié et s’en est allé demandant excuse. Laurence a repris mon bras, silencieuse et comme confuse du titre d’épouse que je réclamaï pour elle.

Je sens bien que trop d’austérité nuirait. Je n’ai pas l’espoir d’un brusque retour au bien, je voudrais ménager une habile gradation qui empêchât ces pauvres yeux malades d’être blessés par la lumière. Là est toute la difficulté de la tâche.

J’ai remarqué que ces filles, femmes avant l’âge, gardent longtemps l’insouciance et la puérilité de l’enfant. Elles sont blasées, et joueraient volontiers encore à la poupée. Un rien les amuse, les fait rire aux éclats ; elles retrouvent, sans y songer, l’étonnement et le caressant babil des petites filles de cinq ans. Je me sers de cette observation. Je donne des chiffons à Laurence, ce qui nous rend grands amis pendant une heure.

Vous ne sauriez croire l'émotion profonde que fait naître en moi cette éducation. Lorsque je crois avoir fait battre ce cœur mort, je suis tenté de m'agenouiller et de remercier Dieu. Sans doute, je m'exagère la sainteté de ma mission. Je me dis que l'amour d'une vierge me sanctifierait moins que l'amour dont cette fille m'aimera peut-être un jour.

Ce jour est loin encore. Ma compagne est embarrassée de mon respect. Elle que l'insulte trouve sans honte, rougit lorsque je lui adresse une bonne parole. Parfois je la vois hésiter à me répondre, cherchant si c'est bien à elle que je parle. Elle s'étonne de n'être pas injuriée, et semble mal à l'aise de mes délicates attentions. Ce masque d'honnête fille que je la force à prendre la gêne : elle ne sait comment porter l'estime. Souvent je surprends un sourire sur ses lèvres ; elle doit croire que je me moque d'elle, et me demande, par ce sourire, de vouloir bien cesser cette plaisanterie.

Le soir, au coucher, elle éteint la bougie avant de se délayer ; elle attire à elle les coins des

couvertures, et profite de mon sommeil pour sauter du lit le matin. Lorsqu'elle cause, elle cherche les mots ; à mon exemple, elle évite parfois de me tutoyer.

Je ne sais pourquoi ces précautions m'inquiètent : je vois là plus de contrainte que de vraie chasteté. Je sens qu'elle agit ainsi par crainte de me déplaire, mais que pour elle il lui serait indifférent de se mettre nue et de parler la langue des halles. Elle ne peut avoir eu aussi vite conscience de la pudeur. Vous le dirai-je, frères ? Laurence a peur de moi : tel est le résultat d'une semaine de respect.

À peine levée, elle fait grande toilette ; elle court au miroir et s'y oublie pendant une heure. Elle a hâte de réparer le désordre de la nuit. Ses cheveux, plus rares, retombent, montrant des places nues ; ses joues, dont le fard s'est effacé, sont pâles et flétries. Elle sent qu'elle n'a plus sa jeunesse d'emprunt, et s'inquiète de mes regards. La pauvre fille, qui a vécu de sa fraîcheur, craint que je ne la chasse le jour où je verrai qu'elle ne l'a plus. Elle se peigne laborieusement, gonflant

ses boucles et dissimulant avec habileté celles qui manquent ; elle se noircit les cils, blanchit ses épaules, rougit ses lèvres. Moi, pendant ce temps, je tourne le dos, feignant de ne rien voir. Puis, lorsqu'elle s'est peinte la face et qu'elle se juge jeune et belle, elle vient à moi, souriante. Elle est plus calme ; la pensée qu'elle gagne justement son pain lui rend sa liberté d'allures. Elle s'offre complaisamment ; elle oublie que je ne puis m'abuser sur ces belles couleurs, et paraît croire qu'il doit me suffire de les lui voir pendant une matinée.

Je lui ai fait entendre que je préférerais de l'eau claire aux pommades et aux cosmétiques. J'ai même ajouté que j'aimais mieux ses rides précoces que ce visage gras et luisant dont elle se masque chaque jour. Elle n'a pas compris. Elle a rougi, croyant que je lui reprochais sa laideur, et depuis lors elle s'efforce davantage de n'être pas elle.

Ainsi peignée et fardée, serrée dans sa robe de soie bleue, elle se traîne de siège en siège, nonchalante et ennuyée. N'osant remuer, par



crainte de déranger un pli de sa jupe, elle demeure assise le restant du jour. Elle croise les mains et s'endort les yeux ouverts, dans une sorte de somnolence. Parfois, elle se lève, s'approche de la fenêtre ; là, elle appuie le front aux vitres glacées, et se reprend à sommeiller.

Je l'ai vue active avant qu'elle ne fût ma compagne ; la vie agitée qu'elle menait alors lui donnait une ardeur fébrile ; sa paresse était bruyante et acceptait avec joie la rude tâche du vice. Aujourd'hui, vivant de mon existence calme et studieuse, elle a toute l'oisiveté de la paix sans en avoir le travail doux et régulier.

Je devrais, avant tout, la guérir de sa nonchalance et de son ennui. Je vois bien qu'elle regrette les émotions poignantes de la borne, mais elle est d'une nature si peu énergique qu'elle n'ose les regretter tout haut. Je vous l'ai dit, frères, elle a peur de moi, non pas peur de ma colère, mais peur de l'être inconnu qu'elle ne peut comprendre. Elle saisit vaguement mes désirs, et s'y plie, ignorante de leur véritable sens. C'est ainsi qu'elle se couvre sans être

chaste, qu'elle demeure sérieuse et tranquille sans cesser d'être oisive et paresseuse. C'est ainsi encore qu'elle pense ne pouvoir refuser mon estime, s'étonnant parfois, mais ne cherchant jamais à en être digne.

## X

Je souffrais de voir Laurence affaissée et languissante. J'ai pensé que le travail était le grand rédempteur, et que la joie calme de la tâche accomplie lui ferait oublier le passé. Tandis que l'aiguille court lestement, le cœur s'éveille, l'activité des doigts donne à la rêverie une vivacité plus gaie et plus pure. La femme, penchée sur un métier, a je ne sais quel parfum de pudeur. Elle est là, tranquille et se hâtant. Hier, peut-être fille perdue dans une heure de paresse, l'ouvrière d'aujourd'hui a retrouvé l'active sérénité de la vierge. Parlez à son cœur, il vous répondra.

Laurence m'a dit être lingère. J'ai désiré qu'elle restât auprès de moi, loin des ateliers ; il m'a semblé que ces heures paisibles passées ensemble, moi me contant quelque histoire, elle mêlant son rêve au fil de la broderie, nous

uniraient d'une amitié plus douce et plus profonde. Elle a accepté cette idée de travail, comme elle accepte chacun de mes désirs, avec une obéissance passive, singulier mélange d'indifférence et de résignation.

Après quelques recherches, j'ai découvert une vieille dame qui a bien voulu lui confier un peu d'ouvrage pour juger de son habileté. Elle a veillé jusqu'à minuit, car je devais reporter cet ouvrage le lendemain matin. Je me suis couché avant elle, et je l'ai regardée. Elle paraissait dormir ; son morne accablement ne l'avait pas quittée. L'aiguille, courant froide et régulière, me disait que le corps seul travaillait.

La vieille dame a trouvé la mousseline mal brodée ; elle m'a déclaré que c'était là le travail d'une mauvaise ouvrière, et que je ne trouverais personne qui se contentât de ces grands points et de ce peu de grâce. J'avais craint ce qui arrivait : la pauvre fille, ayant eu des bijoux à quinze ans, ne pouvait en savoir long. Heureusement, quant à moi, je cherchais dans son travail la lente guérison de son cœur, et non l'habileté de ses

doigts, ni le gain de ses veilles. Pour ne pas la rendre à l'oisiveté en lui imposant moi-même une tâche, j'ai résolu de lui cacher le refus décourageant de la vieille dame.

J'ai acheté une bande de broderie, et je suis rentré, lui disant que son ouvrage était accepté et qu'on lui en confiait d'autre. Puis je lui ai remis les quelques sous qui me restaient, comme salaire de sa première veille. Je savais que le lendemain peut-être je ne pourrais agir ainsi, et je le regrettais. J'aurais désiré lui faire aimer la saveur du pain gagné honnêtement.

Laurence a pris l'argent, sans s'inquiéter du repas du soir. Elle a couru faire emplette d'une rangée de boutons en velours pour sa robe bleue, qui se déchire et se tache déjà. Jamais je ne l'avais vue aussi active ; un quart d'heure lui a suffi pour coudre ces boutons. Elle a fait grande toilette, puis s'est admirée. La nuit est venue, et elle allait et venait encore par la chambre, regardant sa nouvelle parure. Comme j'allumais la lampe, je lui ai dit doucement de se mettre au travail. Elle a semblé ne pas m'entendre. Je lui ai

répété mes paroles, et alors elle s'est assise brusquement, saisissant la broderie avec colère. Mon cœur s'est brisé.

– Laurence, lui ai-je dit, je ne veux pas que tu travailles par contrainte. Laisse là l'aiguille, s'il te plaît de ne rien faire. Je ne me sens pas le droit de t'imposer une tâche : tu es libre d'être bonne ou mauvaise.

– Non, non, m'a-t-elle répondu, tu désires que je travaille beaucoup. Je comprends qu'il me faut te payer ma nourriture et ma part de loyer. Je pourrai même payer pour toi, en veillant plus tard.

– Laurence ! ai-je crié douloureusement. Va, pauvre fille, sois heureuse : tu ne toucheras plus une aiguille. Donne-moi cette broderie.

Et j'ai jeté la mousseline au feu. Je l'ai regardée brûler, regrettant ma vivacité. Je n'avais pas été maître de mon angoisse, et je me désolais de sentir Laurence m'échapper de nouveau. Je venais de la rendre à la paresse. Je frémissais à cette pensée outrageante de gain, je comprenais qu'il ne m'était plus possible de lui conseiller le

travail. Ainsi, c'en était fait : une parole avait suffi pour que je lui défendisse moi-même la rédemption.

Laurence n'a pas semblé surprise de mon brusque mouvement. Je vous l'ai dit, elle accepte plus aisément la colère que l'affection. Elle a même souri de vaincre ce qu'elle appelle mon ennui. Puis elle a croisé les mains, heureuse de son oisiveté.

Triste, remuant les cendres chaudes, j'ai songé par quelle parole, par quel sentiment éveiller cette âme. Je me suis effrayé de n'avoir pu lui rendre encore la fraîcheur de sa jeunesse. Je l'aurais voulue ignorante, avide de connaître. Je désespérais de cette indifférence morne, de cette nuit contente de son ombre, et si épaisse qu'elle se refusait au jour. Vainement je frappais au cœur de Laurence : rien ne répondait. C'était à croire que la mort avait passé là et qu'elle avait desséché chaque fibre. Un seul frémissement, je l'aurais crue sauvée.

Mais que faire de ce néant, de cette créature désolée, marbre insensible que l'affection ne

pouvait animer. Les statues m'épouvantent : elles me regardent sans me voir, m'écoutent sans m'entendre.

Puis, je me suis dit que la faute était peut-être à moi, si je ne pouvais me faire comprendre. Didier aimait la Marion ; il ne cherchait point à sauver une âme, il aimait simplement, et il fit ce miracle que ma raison et ma bonté cherchaient en vain à accomplir. Un cœur ne s'éveille qu'à la voix d'un cœur. L'amour est le saint baptême qui, de lui-même, sans la foi, sans la science du bien, remet tous les péchés.

Moi, je n'aime pas Laurence. Cette fille, froide et ennuyée, ne me cause que dégoût.

Sa voix, son geste, me semblent des insultes ; sa personne entière me blesse. Privée de toute délicatesse d'esprit, elle rend odieuse la meilleure parole et met un outrage dans chacun de ses sourires. En elle tout devient mauvais.

J'ai voulu feindre la tendresse, et je me suis approché. Elle est restée immobile, penchée vers le foyer, m'abandonnant ses mains froides et inertes. Alors, je l'ai attirée près de moi. Elle a



levé la tête, me questionnant du regard. Sous ce regard, j'ai reculé, en la repoussant.

– Que veux-tu donc ? m'a-t-elle dit.

Ce que je voulais ! Mes lèvres se sont ouvertes pour lui crier : – Je veux que tu laisses là ce corsage de soie qui s'ouvre au premier désir qui l'effleure. Je veux que tu aimes, que tu sentes dans le baiser d'un amant la caresse d'un frère. Je veux que notre union ne soit pas un marché, que tu ne me vendes pas ton corps pour acheter l'abri de mon toit. Comprends-moi, par pitié, ne m'insulte pas !

Frères, j'ai gardé le silence. Si je l'avais aimée, j'aurais sans doute parlé, peut-être m'aurait-elle compris.

## XI

J'ai cru manquer d'habileté et de prudence. Je me suis hâté, j'ai passé outre, sans demander à Laurence si elle me comprenait. Moi, qui ignore la vie, comment puis-je en enseigner la science ? Que saurais-je mettre en œuvre, si ce n'est des systèmes, des règles de conduite rêvées à seize ans, belles en théorie, absurdes en pratique ? Me suffit-il d'aimer le bien, de tendre vers un idéal de vertu, vagues aspirations dont le but lui-même est indéterminé ? Lorsque la réalité est là, je sais combien ces désirs se formulent peu, combien je suis impuissant dans la lutte qu'elle m'offre. Je ne saurai l'étreindre ni la vaincre, ignorant de quelle façon la saisir et ne pouvant même m'avouer quelle victoire je demande. Une voix crie en moi que je ne veux pas de la vérité ; je ne désire point la changer, la rendre bonne de mauvaise qu'elle me paraît. Que le monde qui existe, demeure ; j'ose vouloir créer une nouvelle

terre sans me servir des débris de l'ancienne. Alors, n'ayant plus de base, l'échafaudage de mes songes croule au moindre heurt. Je ne suis plus qu'un inutile penseur, amant platonique du bien que bercent de vaines rêveries et dont la puissance s'évanouit dès qu'il touche la terre.

Frères, il me serait plus facile de donner des ailes à Laurence que de lui donner un cœur de femme.

Nous sommes de grands enfants. Nous ne savons que faire de cette sublime réalité qui nous vient de Dieu et que nous gâtons à plaisir par nos rêves. Nous sommes si maladroits à vivre que la vie en devient mauvaise. Sachons vivre, le mal disparaîtra. Si je possédais le grand art du réel, si j'avais conscience d'un paradis humain, si je pouvais distinguer la chimère du possible, je parlerais, Laurence m'entendrait. Je saurais que reprendre en elle et que lui proposer en exemple. Science délicate qui me ferait pénétrer les causes de sa chute et trouver un remède à chaque plaie de son cœur. Mais que faire, lorsque mon ignorance dresse une barrière entre elle et moi ?

Je suis le rêve, elle est la réalité. Nous marcherons côte à côte sans jamais nous rencontrer, et, notre course finie, elle ne m'aura pas entendu, je ne l'aurai pas comprise.

J'ai pensé devoir revenir sur mes pas pour prendre Laurence telle qu'elle est et lui faire parcourir la route que ses pieds humains lui permettent. J'ai voulu étudier la vie avec elle, descendre pour tâcher de remonter ensemble. Puisqu'il me fallait tâtonner dans ce rude labeur, c'est du dernier degré que j'ai désiré partir.

Ne serait-ce pas une assez grande récompense si je l'amenaiss à me donner tout l'amour dont elle est capable ? Frères, je crains bien que nos rêves ne soient pas seulement des mensonges ; je les sens petits et puérils en face d'une réalité dont j'ai vaguement conscience. Il est des jours où plus loin que les rayons et les parfums, plus loin que ces visions indécises que je ne puis posséder, j'entrevois les contours hardis de ce qui est. Et je comprends que là est la vie, l'action, la vérité, tandis que, dans le milieu que je me crée, s'agite un peuple étranger à l'homme, ombres vaines

dont les yeux ne me voient pas, dont les lèvres ne sauraient me parler. L'enfant peut se plaire à ces amis froids et muets ; ayant peur de la vie, il se réfugie dans ce qui ne vit pas. Mais nous, hommes, nous ne devons point nous contenter de cet éternel néant. Nos bras sont faits pour êtreindre.

Hier, comme j'étais sorti avec Laurence, nous avons rencontré une troupe de gens masqués, entassés dans une voiture et se rendant au bal, ivres, échevelés, à grand tapage. Voici janvier, le mois terrible. La pauvre fille s'est émue aux cris de ses frères. Elle leur a souri et s'est tournée pour les voir plus longtemps. C'était sa gaieté de la veille qui passait, ses insouciances, sa vie folle et si âcre qu'on ne peut en oublier les cuisantes joies. Elle est rentrée plus triste et s'est couchée, malade de silence et de solitude.

Ce matin, j'ai vendu quelques hardes, je suis allé louer un costume pour Laurence, je lui ai annoncé que nous irions au bal le soir même. Elle m'a sauté au cou, puis elle s'est emparée du costume et m'a oublié. Elle a contemplé chaque

ruban, chaque paillette ; impatiente de se parer, elle a jeté sur ses épaules ces lambeaux de satin, s'enivrant du frémissement de l'étoffe. Parfois elle se tournait, me remerciant d'un sourire. J'ai compris qu'elle ne m'avait jamais tant aimé, et j'ai failli lui arracher des mains ces chiffons qui me valaient l'estime que toute ma bonté n'avait pu m'attirer.

Enfin, je me faisais entendre. Je cessais d'être pour elle un être inconnu, effrayant d'austérité et d'ennui. J'allais au bal comme les autres amants ; comme eux, je louais des costumes, j'égayais mes maîtresses. J'étais un charmant garçon, aimant ainsi que tout le monde les épaules nues, les cris et les jurons. Ah ! quelle joie ! ma sagesse mentait.

Laurence s'est sentie en pays de connaissance ; elle n'a plus eu peur, elle a repris sa liberté d'allures, éclaté de rire à pleine bouche. Ses paroles grossières, ses gestes libres la pénétraient de bien-être. Elle était à l'aise dans sa nudité.

Je l'avais voulu, mais j'avais espéré qu'un

mois de tranquillité, sans faire d'elle une honnête fille, l'aurait amenée à oublier un peu la fille d'hier. J'avais cru que, lorsque tomberait le masque, la face qui se montrerait alors aurait moins d'affaissement dans les lèvres et plus de rougeur au front. Non, j'avais devant moi les mêmes traits flétris, le même rire épais et bruyant. Telle cette femme était entrée dans ma mansarde, vendant son corps pour un abri, telle je la retrouvais, après avoir pendant un mois protesté chaque jour contre l'infamie de ce marché. Elle n'avait rien appris, rien oublié ; et, si ses regards brillaient d'une expression nouvelle, c'était de la misérable joie de voir que je semblais enfin accepter son corps en paiement. Devant cet étrange résultat, je me suis demandé si ce n'était pas raillerie que de tenter de nouveau. J'avais voulu une Laurence réelle, et cette Laurence, où courait un souffle de vie, m'effrayait davantage peut-être que la morne créature de la veille. Mais la lutte promettait d'être si âpre que j'entendais, tout au fond de moi, mon audace de vingt ans se révolter de ma répugnance et de mon effroi.

Comme sonnaient six heures, bien que le bal ne s'ouvrît qu'à minuit, Laurence s'est mise à sa toilette. La chambre n'a bientôt plus été que désordre ; l'eau, rejaillissant de la cuvette et s'égouttant des linges mouillés, inondait le carreau ; la mousse du savon, tombée des mains, s'élargissait sur le sol en plaques blanchâtres ; le peigne était à terre, près de la brosse, et les vêtements, oubliés sur les chaises, sur la cheminée, dans les coins, trempaient au milieu des flaques. Laurence, pour être plus à l'aise, s'était accroupie. Elle s'est lavée énergiquement, se jetant à pleines mains l'eau à la face et aux épaules. Le savon, souillé de poussière, lui laissait, malgré ce déluge, de larges taches sur la peau. Alors elle s'est désespérée et m'a appelé à son secours. Son dos était tout noir, disait-elle ; elle ne pouvait y atteindre.

Puis, elle s'est levée, grelottante, les épaules rouges, et m'a donné la serviette.

La clef était restée sur la porte. Comme je posais le linge glacé sur la nuque de Laurence, Pâquerette est entrée. Cette vieille femme vient



ainsi parfois, en quête de quelques tisons, et la pitié m'empêche de la chasser de dégoût.

– Ah ! ma bonne, lui a crié ma compagne, viens donc m'aider un peu. Claude a peur de me faire mal.

Pâquerette a pris le linge, et s'est mise à frotter de toute la force de ses bras maigres. Elle ne paraissait pas étonnée de ce désordre ni de cette femme nue. Elle promenait complaisamment ses mains roidies sur ces épaules fraîches encore, enviant leur blancheur, songeant aux plaisirs d'autrefois. Laurence, la tête tournée à demi, lui souriait et frémissait par secousses, haletante, au contact subit d'une eau plus froide.

– Où vas-tu donc, ma fille ? a demandé l'horrible petite vieille.

– Claude me conduit au bal.

– Ah ! c'est bien, cela, monsieur, a repris Pâquerette, s'arrêtant et se retournant vers moi.

Puis, prenant un linge sec, elle a continué, tout en essuyant Laurence avec amour :

– Je songeais ce matin que vous deviez mourir

de tristesse à rester ainsi toujours enfermés dans cette chambre. C'est une bonne enfant que vous avez là, monsieur. J'en sais plus d'une qui vous aurait quitté vingt fois. Là, ma fille, te voilà belle ; tu auras bien des galants, cette nuit. Êtes-vous jaloux ?

Je n'ai pu répondre. Je souriais machinalement, suivant du regard cette scène étrange. Une même pensée qui revenait sans cesse à mon esprit, m'empêchait d'entendre. C'était celle d'une vieille gravure que j'avais vue je ne savais où, représentant Vénus à sa toilette, baignée par des nymphes, caressée par de petits Amours. La déesse s'abandonne aux bras de ses femmes, jeunes et belles comme elle : l'écume des vagues voile seule leur voluptueuse nudité ; et, sur la rive, un vieux faune, devant tant de jeunesse et de fraîcheur, oublie ses désirs dans une muette admiration.

– Il est jaloux, il est jaloux, a répété Pâquerette avec un rire aigu, coupé de hoquets. Tant mieux pour toi, ma fille, il te fera plus de cadeaux, et tu le tromperas plus aisément. J'ai eu jadis un amant

qui vous ressemblait fort, monsieur : un peu plus petit, je crois, mais les mêmes yeux, la même bouche, jusqu'aux cheveux qu'il portait, ainsi que vous, rejetés en arrière. Il m'adorait, m'accablait de caresses, me suivait partout, ce qui fit que je le quittai au bout de huit jours.

Tandis qu'elle bavardait, Laurence s'était couverte. Elle s'est peignée, debout devant la glace, sérieuse et recueillie. La vieille, droite auprès d'elle, a cessé de parler, contemplant avec dévotion les paquets de fard et les fioles d'huile aromatique, parfumerie grossière achetée à bas prix aux étalages en plein vent. Ces femmes m'oubliant, je me suis assis dans un coin.

La glace me renvoyait leurs images ; ces deux faces, malgré les rides de l'une et la fraîcheur relative de l'autre, me semblaient sœurs, dans leur commune expression d'avilissement. Mêmes regards troublés par les nuits ardentes, mêmes lèvres déformées sous de brutales caresses. À peine lisait-on sur leurs joues flétries le nombre d'année qui séparaient leur âge. Toutes deux étaient également vieilles de débauche. Un

instant, je me suis cru l'amant de Pâquerette, et j'ai fermé les yeux.

Elles m'oubliaient. Par moments, elles échangeaient une parole à demi-voix. Laurence jurait, frappant du pied, lorsque quelques cheveux rebelles refusaient de se boucler. Alors la petite vieille parlait de ses blondes tresses d'autrefois ; elle décrivait la coiffure des filles de son temps, et, pour se mieux faire entendre, disposait à son tour ses cheveux gris devant le miroir. Puis, c'étaient de longues louanges sur la jeunesse de ma compagne, des doléances sans fin sur les ennuis du vieil âge. Les rides étaient venues avant la lassitude du corps ; de là, le grand regret de n'avoir pas épuisé la vie à vingt ans. Aujourd'hui, il fallait vivre sans se hâter, dans le silence et l'ombre, ayant au cœur une admiration jalouse pour celles qui pouvaient encore vieillir.

Laurence écoutait, répondant par des questions, demandant si telle boucle lui seyait, quêtant de nouveaux éloges. Puis, lorsque les cheveux, longtemps travaillés, se sont trouvés épaissis à souhait, il s'est agi de peindre la face.

Alors Pâquerette a voulu mettre la main au chef-d'œuvre Elle a pris du rouge et du bleu sur de petits tampons de ouate et les a légèrement promenés le long des joues, autour des yeux de la jeune femme. Elle a agrandi les paupières, purifié le front, donné la santé aux lèvres. Et, comme nous, pauvres rêveurs qui plâtrons la réalité de couleurs discordantes et qui crions ensuite à la création, elle s'est émerveillée de son ouvrage, sans voir que, par instants, sa main tremblante brouillait les traits, exagérait la pourpre de la bouche et la grandeur des paupières. Sous ses doigts, ce visage a changé horriblement pour moi. Il a pris, par endroits, des teintes mates et terreuses, tandis que d'autres parties luisaient, frottées d'onguent mis pour fixer le fard. La peau tendue et irritée grimaçait ; la face entière, à la fois vermeille et flétrie, avait le sourire niais des poupées de carton. Les tons en étaient si criards et si faux qu'ils blessaient la vue.

Laurence, droite et immobile, le regard demitourné vers le miroir, s'est laissé complaisamment rajeunir. Elle effaçait de l'ongle les traits trop accusés. Sérieuse, se penchant, elle

étudiait quelques secondes chacune des beautés que Pâquerette lui donnait.

L'œuvre terminée, celle-ci s'est reculée de quelques pas pour mieux juger. Puis, satisfaite, elle s'est écriée :

– Ah ! ma fille, tu n'as plus que quinze ans.

Laurence lui a souri. Toutes deux étaient de bonne foi ; elles admiraient franchement, ne doutant point du miracle opéré. Alors elles se sont souvenues de moi. La jeune femme, fière de ses quinze ans, est venue m'embrasser, voulant me donner la virginité de sa jeunesse d'une nuit. Ses épaules découvertes avaient cette odeur fraîche et fade d'une personne qui sort du bain. Au contact de ses lèvres, froides, humides de fard, j'ai frissonné de dégoût.

– Songe à moi, ma fille, a dit Pâquerette en se retirant. Les vieilles femmes aiment les sucreries.

Restés seuls, nous avons dû attendre deux grandes heures. Je n'ai pas souvenance d'un ennui aussi profond. Cette attente d'un plaisir qui me répugnait avait je ne sais quoi de douloureux,

et les impatiences de Laurence retardaient encore pour moi la marche lente des minutes.

Elle s'était assise sur le lit, dans son costume de satin rose pailleté d'or ; ce clinquant jurait le plus étrangement du monde, se détachant sur le papier enfumé de la chambre. La lampe se mourait, le silence n'était interrompu que par le bruit de la pluie frappant les vitres. Frères, j'ignore si j'ai tout au fond de moi quelque sentiment honteux. Je veux le dire à vous qui devez connaître mon être entier : en face de cette femme, abandonné de mes chères pensées de chaque jour, je me suis pris à souhaiter Laurence jeune et belle ; j'ai désiré pouvoir changer cette mansarde en mystérieuse retraite, disposée pour ce que la volupté a de plus âpre. Et alors, j'aurais contenté les rêves de mes mauvaises heures. Ce qui me répugnait, ce n'était plus le vice, mais la laideur et la misère.

Enfin, je suis allé chercher une voiture et nous sommes partis. Malgré l'heure avancée, les rues étaient encore pleines de bruits et de lumières. Il y avait des éclats de rire au coin de chaque borne,

des groupes d'ivrognes et de filles dans chaque cabaret. Rien n'était plus odieux à voir que ce peuple courant dans la boue, se coudoyant aux refrains de chansons obscènes. Laurence, penchée à la portière, riait en bonne fille de cette joie grossière ; elle interpellait les passants, cherchant l'injure, heureuse de pouvoir engager cette guerre de gros mots que se font les masques entre eux. Comme je restais muet :

– Eh bien ! que fais-tu là ? m'a-t-elle dit. Est-ce pour dormir que tu me conduis au bal ?

Je me suis penché à mon tour, j'ai cherché quelqu'un à insulter. J'aurais volontiers levé le poing sur une de ces brutes qu'amusait un pareil spectacle. En face de moi, sur le trottoir, se tenait un grand jeune homme débraillé ; un cercle de rieurs l'entourait, applaudissant à chacun de ses jurons. J'étais exaspéré. Je l'ai menacé du geste, je lui ai jeté au passage ce que j'ai pu trouver de plus offensant.

– Et ta femme ! a-t-il crié, mets-la donc un peu par terre, qu'on puisse y toucher !

La tranquille grossièreté de cet homme a



changé ma colère en une inexprimable tristesse. J'ai haussé la glace et j'ai appuyé mon front contre cette vitre humide, laissant Laurence à son triste plaisir. J'étais comme bercé par les cris de la foule et par le roulement sourd de la voiture ; je voyais, de cette vue indécise du rêve, les passants fuir derrière moi, ombres bizarres qui grandissaient et s'évanouissaient sans présenter aucun sens à mon esprit. Et, dans ce bruit, dans cette brusque succession d'ombres et de clartés, je me souviens d'avoir tout oublié, un instant, à regarder, entre les pavés, les flaques d'eau et de boue, où les lampes des boutiques jetaient de rapides reflets.

C'est ainsi que nous sommes arrivés à la salle de bal.

À demain, frères. Je ne puis tout dire en un jour.

## XII

Ô mes souvenirs, compagnons fidèles, je ne puis faire un pas en ce monde sans que vous vous dressiez devant moi ! Lorsque, Laurence au bras, du haut d'une galerie, j'ai jeté un regard rapide autour de la salle pleine de bruits et de lumière, j'ai revu, dans une vision soudaine et douloureuse, l'aire pavée de cailloux où les filles de Provence dansent, le soir, au son du fifre et du tambourin. Comme nous nous moquions alors ! Les paysannes, non pas celles de nos songes, celles qui avaient des visages et des cœurs de reines, mais les pauvres créatures que la terre ardente flétrit avant le temps, nous paraissaient sauter avec lourdeur, nous jetant un rire niais au passage. Nos yeux se fermaient à toute réalité. Nous apercevions, au-delà des horizons, d'immenses palais, des salles au pavé de marbre, aux voûtes hautes et dorées, emplies de tout un peuple de jeunes femmes qui s'agitaient avec une

large harmonie, dans un nuage de dentelle étoilé de diamants. Vraiment, nous étions de grands enfants. Aujourd'hui, frères, les paysannes sont vengées de nos dédains.

Je voyais, de la galerie où je me trouvais, une sorte de salle oblongue, assez vaste, ornée de peintures et de dorures déteintes. Une fine poussière, que soulevaient les pieds des danseurs, montait lentement du plancher, comme un brouillard, et emplissait la voûte. Les flammes claires du gaz rougissaient dans cette nuée ; toutes choses prenaient une apparence vague, une étrange couleur de vieux cuivre. Puis, au fond, galopait une ronde effrayante de créatures qu'on ne pouvait distinguer ; la furie de leurs gestes semblait se communiquer à l'air épais et nauséabond ; dans cet oscillement, je croyais voir les murailles s'agiter, tourner avec la foule. Une clameur perçante accompagnée d'une sorte de roulement continu, dominait l'orchestre.

Je ne saurais vous dire mon impression première en ce lieu, où chaque chose vivait pour moi d'une vie particulière et inconnue. Les bruits

qui glapissaient, rires sonores éclatant en sanglots, les lumières aux lueurs rouges, les mouvements effrayants de folie, les senteurs âcres et étouffantes, tout m'arrivait en une sensation aiguë qui emplissait mon être d'un vague effroi, auquel se mêlait une volupté douloureuse. Je ne pouvais rire, car je sentais ma gorge se serrer, et cependant je ne pouvais détourner la tête, jouissant d'une joie cuisante dans ma souffrance. Je comprends aujourd'hui l'attrait de ces soirées brûlantes. Au premier jour, on frémit, on se refuse à la terrible gaieté ; puis l'ivresse vient, et, la tête perdue, on s'abandonne au gouffre. Les âmes communes sont vite acquises. Celles qui ont la force de leurs rêves – oserai-je, frères, me compter parmi ces dernières ? – se révoltent, et, dans leur franchise, regrettent les aires de Provence où les lourdes paysannes dansent au milieu de la nuit fraîche et transparente.

De la galerie où nous étions, nous ne pouvions voir que l'ensemble de la scène. Nous sommes descendus, gagnant le bas par des escaliers et des couloirs étroits et obscurs. Arrivés dans la salle,

nous avons dû suivre un mince sentier ménagé entre les murs et les quadrilles. Tout désir s'en est allé, je n'ai plus eu que du dégoût. Les femmes étaient vêtues de loques, de soie en lambeaux, pailletée de cuivre noirci, leurs épaules nues ruisselaient ; le fard, par larges mares, par longues traînées, rougissait, bleuissait leur peau. Une d'elles, le visage enflammé, la voix enrouée, s'est tournée vers moi, gesticulant et criant. L'étrange, la laide figure ! Je la reverrai dans mes mauvais songes.

Je ne me souviens point d'avoir aperçu les hommes. Ils étaient, ce me semble, droits et immobiles pour la plupart, regardant avec un grand calme les sauts désordonnés des femmes. Je ne saurais dire quelles gens ce pouvait être, ni s'ils paraissaient comprendre toute leur sottise.

Las déjà, sentant ma tête se fendre, j'ai gagné une table, traînant toujours Laurence à ma suite. Nous nous sommes assis, et j'ai bu ce qu'on nous a servi, étudiant ma compagne.

Laurence, à son entrée, avait souri, frémissant d'aise, aspirant largement cet air vicié, si doux à

ses lèvres. Le sourire s'était bientôt évanoui, elle avait repris son visage morne. Parfois, elle allongeait le bras et touchait la main à une femme, à un homme qui passaient. Alors, le sourire se montrait quelques secondes, puis il disparaissait de nouveau. Renversée à demi sur sa chaise, les pieds appuyés sur un petit banc, elle se balançait avec lenteur, regardant dans la salle d'un air attentif et ennuyé à la fois. Elle promenait ses regards de groupe en groupe, silencieuse, tournant la tête à chaque nouveau bruit, semblant vouloir ne rien laisser échapper. Mais il y avait tant de fatigue dans son attention, que je me demandais, à voir sa face pâle et désolée, quel singulier plaisir elle pouvait ressentir pour en témoigner si peu.

À deux reprises, croyant que ma présence la gênait, je lui ai dit de me quitter, si bon lui semblait, d'aller voir ses amies, de danser en toute liberté.

— Eh ! pourquoi me lèverais-je ? m'a-t-elle répondu tranquillement. Je suis bien, je suis contente. Es-tu las de m'avoir près de toi ?

C'est ainsi que nous avons passé cinq heures face à face, dans un coin de la salle, moi dessinant sans le savoir des bonshommes sur le marbre de la table avec les quelques gouttes de liqueur tombées d'un carafon, elle gardant une gravité et un silence désespérants, les mains croisées sur sa jupe que tendaient ses genoux écartés. J'avais fini par ne plus avoir conscience de ce qui se passait autour de moi. Le bal tirant vers sa fin, j'étouffais davantage. C'est la seule et dernière sensation dont je me souviens. Lorsque le galop final m'a tiré de cette sorte de stupeur profonde, j'ai vu Laurence se lever ; elle a juré et a donné un coup de pied au petit banc qui s'était embarrassé dans ses jupons ; puis, elle a pris mon bras, nous avons fait un dernier tour dans la salle avant de sortir. Sur le seuil, Laurence s'est tournée en bâillant, jetant un dernier regard à la ronde échevelée des danseurs qui vociféraient au milieu d'un vacarme épouvantable.

En mettant le pied dans la rue, un vent glacial, qui m'a frappé au visage, m'a causé une sensation délicieuse. Je me suis senti renaître au bien, à la vie libre et énergique ; l'ivresse s'est

dissipée, et, sous la pluie fine de décembre, j'ai eu un instant d'ineffable volupté, jetant là tous les dégoûts de cette nuit brûlante. J'ai eu conscience de ces misères que je quittais, j'aurais voulu m'en aller par les rues, laissant l'eau glacée me pénétrer et renouveler mon être.

Laurence tremblait à mon côté. Elle avait noué son mouchoir sur ses épaules nues ; n'osant s'aventurer, elle regardait d'une façon désespérée le ciel sombre et les ruisseaux qui inondaient les trottoirs. La pauvre fille n'avait à attendre de ce ciel d'hiver que quelque fluxion de poitrine.

Il me restait deux francs. J'ai couru arrêter un fiacre, j'y ai fait monter Laurence. Elle s'est blottie dans un des coins, et là, s'est tenue silencieuse, sans cesser de trembler. Je la distinguais, à ma gauche, comme une blancheur effacée. Parfois, une goutte de pluie, restée sur ses vêtements, roulait jusqu'à ma main.

Au bout d'un instant, une sorte d'accablement m'a pris, le sommeil a fermé mes yeux. Dans cette somnolence, il me semblait entendre la clameur du bal ; les cahots de la voiture



m'enlevaient comme dans une danse furieuse, et les essieux, aux cris aigres, jouaient ces airs qui, toute la nuit, m'avaient empli les oreilles. Lorsque, fiévreux et obsédé, j'ouvrais les paupières, je regardais stupidement les murs de cette étroite caisse qui me paraissait pleine de fanfares et de tumulte. Puis je sentais un grand froid ; je me souvenais, retrouvant sous ma main la main glacée de Laurence. Au-dehors la pluie tombait, les lumières vacillantes fuyaient rapidement.

La fatigue l'emportait, et de nouveau j'étais entraîné au milieu de rondes gigantesques, sans cesse renaissantes. Il me semble aujourd'hui me souvenir vaguement d'avoir ainsi dansé pendant de longues heures. Je me trouvais cloué sur une banquette, au côté d'une femme qui frissonnait, et, je ne sais comment, je tournais dans une sorte de boîte qui roulait avec fracas au fond d'un gouffre glacial.

Remonté dans ma chambre, tandis que Laurence ôtait son costume, j'ai jeté dans la cheminée tout le bois qui me restait. Puis je me

suis hâté de me mettre au lit, heureux comme un enfant de me retrouver dans ma misère, regardant avec amour les grandes clartés et les grandes ombres que les flammes du foyer faisaient monter le long de mes pauvres murs. Le calme s'était fait en moi, dès le seuil de cette chambre retirée ; la tête sur l'oreiller, paisible, presque souriant, je regardais ma compagne qui, pensive devant le feu, quittait un à un ses vêtements.

Elle est bientôt venue s'asseoir à mes pieds, sur le bord du lit. Rompant enfin le silence qu'elle avait gardé jusque-là, elle s'est mise à parler avec volubilité.

Enveloppée dans sa chemise, les pieds repliés sous elle et les mains jointes ramenant les genoux, elle riait aux éclats, penchant la tête en arrière. Elle semblait avoir hâte de rendre toutes les paroles, toutes les gaietés amassées.

Pendant près d'une heure, elle m'a entretenu des mille incidents du bal. Elle avait tout vu, tout entendu. C'étaient des exclamations sans fin, des joies soudaines, des souvenirs pressés et tumultueux. Un monsieur avait glissé de telle

façon, une dame avait juré de telle autre ; Jeanne portait un costume de laitière qui lui seyait à merveille ; Louise était laide en Écossaise ; quant à Édouard, il avait certainement engagé sa montre le matin même. Et elle ne tarissait pas, trouvant toujours quelque nouveau détail, répétant dix fois le même fait plutôt que de se taire. Puis, comme le froid la prenait, elle s'est enfin couchée. Elle m'a affirmé ne s'être jamais tant amusée au bal et m'a fait jurer de l'y conduire de nouveau dès que je le pourrai. Elle s'est endormie ainsi, me parlant encore, riant dans son sommeil.

Ce brusque réveil, cette fièvre de paroles m'ont étrangement étonné. Je n'ai pu et je ne puis m'expliquer encore la froideur, l'indolence de cette fille, au milieu du tumulte de la nuit, et ses éclats de gaieté, ses bavardages du matin, dans notre chambre triste et muette. Pourquoi m'arracher la promesse de la mener le plus souvent possible à ces bals où elle riait, où elle dansait si peu ? Puis, si elle était de bonne foi, quelle était donc cette joie singulière qui se manifestait par le silence et la méchante humeur, qui éclatait plus tard en rires épais et voluptueux.

Monde inconnu de la chair et des passions infâmes où je trouve des étonnements à chaque pas ! Je n'ose encore fouiller toutes ces misères, cette poitrine de femme, froide dans ses désirs, affaissée et endormie dans ses joies. Je l'ai crue sauvée, elle me revient plus terrible, plus impénétrable que jamais.

## XIII

Vous vous plaignez de mon silence, vous vous inquiétez et me demandez quelles nouvelles tristesses me font tomber la plume des doigts.

Frères, ce sont nos ridicules imaginations d'enfant qui se dissipent une à une. Cet adieu des espoirs du jeune âge a, dans sa rudesse salutaire, de profondes amertumes. Je me sens devenir homme, je pleure mes faiblesses qui s'en vont, tout en tirant un grand orgueil des forces qui me viennent.

Que la jeunesse serait sotte, si elle n'avait sa belle naïveté ! La bêtise sur les lèvres de l'enfant est une adorable ignorance dont les hommes sont doucement réjouis. Voici un mois à peine, j'étais encore un sot, je vous parlais naïvement de la rédemption des filles. Certes, à m'entendre, un vieillard eût à la fois souri de son meilleur sourire et secoué ironiquement la tête : il aurait donné le

sourire à la jeune âme qui avait foi en toute perfection, et adressé le sourire à l'absurde petit garçon qui tentait hardiment le miracle que Jésus seul a pu faire.

Assez de mensonges ! La vérité brutale a d'étranges douceurs pour ceux que tourmente le problème de la vie ; ils sont las de ces espérances que les mères lèguent aux enfants, et qui, lentes à se dissiper, les abandonnent une à une, allongeant leur martyre. Moi, je préfère, dussé-je souffrir tous mes déchirements en un jour, voir clair en ce monde de débauches où je suis descendu.

Sans doute, il s'est rencontré de grandes repenties. Des femmes, aux vastes amours, ont parfois donné à un seul être ce cœur qu'elles partageaient entre tous, et alors elles ont été pardonnées. Mais ce sont là les miracles ; les lois communes veulent que les cœurs partagés se dispersent en chemin et que les morceaux ne puissent en être réunis à l'heure suprême.

Écoutez, frères, lorsque la Madeleine se traînera à vos pieds, maudissant ses erreurs passées, vous promettant une nouvelle jeunesse

d'amour, ne la croyez pas. Le Ciel est avare de prodiges. La Providence entrave rarement nos fatalités. Dites-vous que le mal est puissant, et qu'en ce monde le mensonge ne se fait pas vérité pour l'unique soulagement d'une pauvre âme qui souffre. Repoussez la Madeleine, niez ses larmes et son cœur, raillez toute rédemption. Voilà la sagesse.

Allez, je sens l'expérience me venir.

Laurence est une âme souillée à jamais, une intelligence perdue, une créature endormie à ce point qu'aucune brûlure ne pourrait la réveiller du sommeil qu'elle dort dans la boue. Je meurtrirais sa chair, je briserais ses os sous le bâton, je m'adresserais à son cœur, je soulèverais sous des baisers ses paupières affaissées, elle resterait toujours là, à mes pieds, accroupie, sans un frisson, sans un cri de douleur ou de joie. J'ai par instants des désirs de lui crier :

— Lève-toi, et battons-nous ; réveille-toi, et crie, jure, montre-moi que tu vis encore en me faisant souffrir.

Elle me regarde avec ses yeux éteints ; je

recule effrayé, n'osant parler. Laurence est morte, morte de cœur et de pensée. Je n'ai rien à tenter sur ce cadavre.

Frères, je n'ai plus la moindre espérance, je ne veux plus m'occuper de cette fille. Elle a refusé ma vie de travail, je n'ai pu accepter sa vie de débauche ; le rêve était trop haut, la réalité m'a paru un gouffre. Je m'arrête et j'attends. Quoi ? Je l'ignore.

Je n'ai que faire de me justifier devant vous. Je sais que vous voyez clair en mon âme, que vous expliquez mes actes par des pensées de justice et de devoir. Vous avez plus de confiance en moi que je n'ose en avoir moi-même. Par moments, je m'interroge, je me juge comme me jugent sans doute les passants que je coudoie en cette vie ; je m'effraie de ce vice qui m'entoure sans me vicier, de cette femme qui dort à mon côté, sans être ma compagne. Alors, désespéré, j'ai des envies de faire ce que feraient les autres, de prendre Laurence par les épaules et de la pousser dans la rue où je l'ai trouvée. Elle y tomberait aussi nue, aussi désolée, ayant au front



la même misère et la même infamie. Et moi, je fermerais ma porte tranquillement, ne lui ayant rien volé, ne lui devant rien. La conscience est large ; il y a des gens qui ont la science de rester honnêtes en devenant lâches et cruels.

Laurence s'impose à moi de toute la force de son abandon. Elle reste là, tranquille et passive. Je ne puis pourtant pas la chasser. Ma misère m'empêche de la payer pour qu'elle s'en aille. Nous sommes liés fatalement l'un à l'autre par le malheur. Tant qu'elle demeurera près de moi, je croirai devoir accepter sa présence.

J'attends donc et, je le répète, j'ignore ce que j'attends. Comme Laurence, je m'affaisse, je vis dans une sorte de somnolence douce et triste, sans trop souffrir, n'éprouvant au cœur qu'une grande fatigue. Après tout, je ne suis pas irrité contre cette fille ; je sens en moi plus de pitié que de colère, plus de tristesse que de haine.

Je ne lutte plus, je m'abandonne, je trouve dans la certitude du mal un repos étrange, un apaisement de tout mon être.

## XIV

Vous souvenez-vous du grand Jacques, ce long garçon pâle et tranquille ? Je le vois encore, se promenant à l'ombre des platanes, dans le préau du collège ; il marchait d'un pas lent et ferme, poussant du pied les cailloux ; il riait paisiblement, raisonnant ses sourires, et vivait dans une suprême indifférence. Je me rappelle qu'en un jour d'épanchement il me confia le secret de sa force. Je ne compris rien à ses confidences, si ce n'est qu'il se proposait de vivre heureux en murant son cœur et sa pensée.

À quinze ans, je ne rêvais que du grand Jacques. J'enviais ses longs cheveux blonds, sa superbe indolence. Il était, parmi nous, un type d'élégance et d'aristocratique dédain. J'avais été surpris par cette nature égoïste qui n'avait rien de jeune ni de généreux ; je m'étais mis à admirer cet enfant terne et froid qui passait au milieu de

nous avec la gravité indulgente et supérieure d'un homme.

J'ai revu le grand Jacques. Il est mon voisin, il habite la même maison que moi, deux étages plus bas. Hier, je montais l'escalier, lorsque j'ai rencontré un jeune homme et une jeune femme qui descendaient. Le jeune homme, sans hésitation et tout naturellement, m'a tendu la main.

– Comment vas-tu, Claude ? m'a-t-il demandé.

Il paraissait m'avoir quitté la veille. Il avait à peine interrogé mon visage, et moi, j'interrogeais le sien dans la demi-obscurité du palier, sans pouvoir me rappeler ses traits. Sa main était froide. Je ne sais à quelle sensation étrange j'ai reconnu cette chair calme et indifférente.

– Est-ce toi, Jacques ? me suis-je écrié. Bon Dieu ! tu as encore grandi !

– Oui, oui, c'est moi, m'a-t-il répondu avec un sourire. Je loge là, au fond du couloir, au numéro 17. Viens me voir ce soir, entre sept et huit

heures.

Et il est descendu sans tourner la tête, précédé de la jeune femme qui me regardait avec de grands yeux d'enfant. Je suis resté un instant, penché sur la rampe, suivant des yeux ce garçon qui s'en allait d'un pas calme, tandis que mon cœur sautait violemment dans ma poitrine.

Le soir, je suis descendu au numéro 17. La chambre est meublée avec le luxe faux et écœurant des hôtels garnis de Paris. Vous ne pouvez vous imaginer, frères, quel air misérable et honteux ont ces draperies rouges, éraillées et grises de poussière, ces meubles noirs et graisseux, ces faïences fêlées, ces objets sans nom, loques et débris qui s'étalent le long de murs humides. Ma mansarde est plus nue, mais elle n'est pas plus laide. Deux fenêtres, hautes et larges, garnies de minces rideaux de mousseline, versent une lumière crue sur tout ce délabrement. Il y a là un lit enveloppé de rideaux déteints, une armoire à glace ternie et éclatée au flanc, un canapé et des fauteuils déplorables, jaunis par l'usage ; puis une toilette, un bureau, une table,

des chaises, meubles dépareillés, meubles de salle à manger, de chambre à coucher, de salon, de cabinet. L'ensemble a je ne sais quoi de prétentieux et de sale qui répugne. Au premier regard, on peut croire que l'on entre dans une chambre honnête ; au second, on voit la crasse sur l'acajou et sur le damas, on éprouve comme une impression de vice et de malpropreté.

Je me suis senti attristé par l'aspect malsain de cette chambre, j'ai respiré avec dégoût cet air épais et nauséabond, puant la poussière, le vieux vernis et les étoffes fanées, odeur âcre et étouffante qui est la même dans tous les hôtels.

Jacques, assis devant le bureau, travaillait paisiblement, un Code ouvert devant lui. La jeune fille était couchée sur le canapé, les yeux au plafond, silencieuse et grave.

Jacques a tourné son siège à demi ; sa face m'est apparue en pleine lumière. C'est bien toujours le même visage, un visage superbe et indifférent ; on y lit une volonté forte faite d'égoïsme et de froideur. L'homme est devenu ce que promettait l'enfant. Notre ancien camarade

doit être dans la vie ce que l'on appelle un garçon pratique et sérieux ; il tend à un but, il veut être avocat, avoué ou notaire, et il marche avec toute la puissance de sa tranquillité. Le cœur fermé, la chair calme, il accepte ce monde, sans remerciement ni révolte. Jacques est une honnête nature, un esprit juste qui vivra honorablement, selon le devoir et les mœurs ; il ne faiblira pas, parce qu'il n'aura pas à faiblir ; il passera droit et ferme, n'ayant rien à haïr ni à aimer. Dans ses yeux clairs et vides, je n'ai pas trouvé l'âme ; sur ses lèvres pâles, je n'ai pas vu le sang du cœur.

Devant ce jeune homme, paisible et souriant, accoudé sur ses livres de travail et me tendant sa main fraîche, j'ai songé à moi, frères, à mon pauvre être que secoue sans cesse la fièvre des désirs et des regrets. Je n'avance qu'en chancelant ; je n'ai pas pour me protéger cette belle tranquillité, ce silence du cœur et de l'âme. Je suis tout chair, tout amour, je me sens vibrer profondément à la moindre sensation. Les événements me mènent, je ne puis les conduire ni les surmonter. Demain, dans ma vie libre, s'il m'arrive de blesser le monde, le monde se

détournera de moi, parce que j'aurai obéi à ma fierté et à mes tendresses. Jacques sera salué, ayant suivi la route commune. Je n'ose dire tout haut que la vertu est une question de tempérament ; mais, frères, je pense tout bas que les Jacques sur cette terre sont lâchement vertueux, tandis que les Claudes ont cet effroyable malheur d'avoir en eux une éternelle tempête, un désir immense du bien qui les agite et les conduit hors des jugements de la foule.

La jeune fille avait penché la tête et me regardait, la bouche entrouverte, les yeux agrandis. Son visage a la blancheur transparente de la cire, avec des rougeurs mates aux joues ; ses lèvres pâles, ses paupières molles et bistrées donnent à sa face un air d'enfant malade et résigné. Elle a quinze ans, et, par instants, lorsqu'elle sourit, on lui en donnerait à peine douze.

Tandis que Jacques me parlait de sa voix lente, je ne pouvais détacher mes regards de ce visage poignant, si jeune et si éteint. Il y avait sur ce front candide une lassitude, une langueur

profondes ; le sang ne coulait plus sous la peau ; les frissons de la vie ne faisaient plus frémir cette chair endormie. N'avez-vous jamais vu, dans son berceau, une petite fille que la fièvre a rendue plus blanche, plus innocente encore ? elle dort, les yeux grands ouverts, elle a un visage d'ange, doux et reposé, elle souffre, et elle paraît sourire. L'étrange petite fille que j'avais devant moi, cette femme qui était restée enfant, ressemblait à ses sœurs au berceau. Seulement, ici, c'était pitié plus grande à voir sur un front de quinze ans tant de pureté et tant de pâleur, toutes les grâces naïves de la jeune fille et toutes les fatigues honteuses de la femme.

Elle avait replié les bras et soutenait sa tête languissante. J'ignorais son histoire, je ne savais qui elle était, ni ce qu'elle faisait là. Mais, à tout son être, je voyais l'innocence de son cœur et la honte de son corps, je reconnaissais la jeunesse de ses regards et la vieillesse prématurée de son sang, je me disais qu'elle allait mourir de décrépitude à quinze ans, vierge d'âme. Émaciée et affaiblie, elle s'étendait comme une courtisane et souriait comme une sainte.



Je suis resté deux grandes heures entre Jacques et Marie regardant ces deux êtres, étudiant ces deux visages. Je ne pouvais deviner ce qui avait rapproché un tel homme d'une telle femme. Puis, j'ai songé à Laurence, et j'ai compris qu'il y a des unions fatales.

Jacques m'a paru satisfait de l'existence qu'il mène. Il travaille, il règle ses plaisirs et ses études, il vit la vie d'étudiant, sans impatience, même avec une certaine complaisance tranquille. J'ai remarqué qu'il mettait quelque orgueil à me recevoir dans une si belle chambre ; il ne voit pas toute l'ignoble laideur de ce luxe de mauvais lieu. D'ailleurs, ce n'est ni un vaniteux ni un fat ; il est bien trop pratique pour avoir de pareils défauts. Il ne m'a parlé que de ses espérances, de sa position future ; il a hâte de n'être plus jeune et de vivre en homme grave. En attendant, pour faire comme tout le monde, il consent à habiter une chambre de cinquante francs par mois, il veut bien fumer, boire un peu, même avoir une maîtresse. Mais il considère tout cela comme une mode qu'il ne peut refuser ; il entend, dès le dernier examen, se débarrasser de son cigare, de Marie et de son

verre, comme de meubles désormais inutiles. Il calcule, à une minute près, l'heure à laquelle il aura droit au respect des gens de bien.

Marie écoutait les théories de Jacques avec un calme parfait. Elle paraissait ne pas comprendre qu'elle était un des meubles qu'abandonnerait le jeune homme pour cause de déménagement. La pauvre fille se souciait sans doute peu d'appartenir à celui-ci ou à celui-là, pourvu qu'elle eût un canapé où elle pût reposer ses membres endoloris.

D'ailleurs, Jacques et Marie se parlaient avec une douceur qui m'a surpris. Ils semblent s'accepter, se ménager l'un l'autre. Ce n'est ni amour, ni même amitié ; c'est un langage poli qui évite toute querelle et maintient le cœur dans une complète indifférence. Jacques doit être l'inventeur de ce langage.

Au bout d'une heure, il a déclaré qu'il ne pouvait perdre son temps davantage ; il s'est remis au travail, en me priant de rester, affirmant que ma présence ne le gênait en aucune façon. J'ai approché ma chaise du canapé, et me suis

entretenu à voix basse avec Marie. Cette femme m'attirait ; je me sentais pour elle des tendresses, des pitiés de père.

Elle cause en enfant, tantôt par monosyllabes, tantôt avec volubilité, passionnément et sans s'arrêter. Je l'avais bien jugée ; l'intelligence et le cœur sont restés chez elle en bas âge, tandis que le corps grandissait et se souillait. Elle a une naïveté exquise, horrible parfois, lorsque, avec un doux sourire et de grands yeux étonnés, elle laisse échapper de grossières paroles de ses lèvres délicates. Elle ne rougit pas, ignorant la rougeur ; elle ne paraît point avoir conscience d'elle-même et se meurt doucement, ne sachant ni ce qu'elle est, ni ce que sont les autres jeunes filles qui se détournent lorsqu'elle passe.

Peu à peu, elle m'a conté sa vie. J'ai pu, phrase à phrase, reconstruire cette histoire lamentable. Un récit m'aurait déplu, car j'aurais hésité à croire ; je préfère qu'elle se soit confessée, sans le savoir elle-même, par aveux partiels, au hasard de la conversation.

Marie pense avoir quinze ans. Elle ignore où

elle est née, et se rappelle vaguement une femme qui la battait, sa mère sans doute. Ses premiers souvenirs datent du ruisseau ; elle se souvient qu'elle y jouait et qu'elle s'y reposait. Sa vie a été une longue promenade dans les rues, il lui serait très difficile de savoir ce qu'elle a fait jusqu'à l'âge de huit ans ; lorsqu'on l'interroge sur ses premières années, elle répond qu'elle ne sait plus, ayant eu trop faim et trop froid. À huit ans, comme toutes les petites misérables, elle vendait des fleurs. Elle couchait alors à la barrière Fontainebleau dans un vaste grenier sombre, avec toute une troupe d'enfants de son âge, garçons et filles, qui dormaient pêle-mêle. De huit à quatorze ans, elle est venue à ce chenil, choisissant son coin chaque soir, embrassée par les uns, battue par les autres, grandissant dans le vice et la misère, sans que rien l'avertît ni révoltât son cœur. Elle était déjà infâme, et elle ignorait encore qu'elle possédât un corps et des sens. Elle avait fait le mal avant de savoir que le mal existait aujourd'hui, en pleine débauche, elle gardait son visage d'enfant, n'ayant jamais cessé d'être vierge et innocente. La souillure s'était

mise en elle trop tôt pour qu'elle pût être souillée.

J'avais maintenant le sens de ce visage étrange, fait d'impudeur et de naïveté, d'une beauté jeune et fanée. Je m'expliquais cette petite fille cynique, cette femme usée qui se mourait avec le calme et la blancheur d'une martyre. Elle était fille de la grande ville, et la grande ville en avait fait cette créature monstrueuse qui n'était ni un enfant ni une femme. Dans cet être, où personne n'avait évoqué l'âme, l'âme dormait encore. Le corps lui-même ne s'était jamais éveillé sans doute. Marie se trouvait être une simple d'esprit et de chair, qui se livrait par abandon, restait pure dans la fange, ne sachant rien et acceptant tout. Je la vois, là, devant moi, flétrie déjà, avec son bon sourire, me parlant de sa voix un peu rauque, comme nos sœurs nous parleraient de leurs poupées, et je me sens au cœur un grand serrement.

À quatorze ans, une vieille femme, qui n'avait aucun droit sur elle, la vendit. Elle se laissa acheter, elle s'offrit presque d'elle-même, comme elle offrait ses bouquets de violettes. Elle avait

encore les joues roses, et ses rires résonnaient gaiement. Elle eut des robes de soie, des bijoux ; elle accepta la soie et l'or comme des jouets, déchirant, jetant tout par la fenêtre. D'ailleurs, Marie vivait ainsi parce qu'elle ne savait pas que l'on peut vivre autrement ; elle n'avait point le sens du luxe, elle aurait accepté indifféremment un bouge ou un hôtel. Il lui plaisait de vivre oisive, à regarder les murs ; la souffrance qui la courbait déjà, lui faisait aimer le repos, une sorte de rêverie vague, au sortir de laquelle elle paraissait inquiète et agitée. Lorsqu'on l'interrogeait lui demandant ce qu'elle avait vu, elle répondait, d'un ton effaré : « Je ne sais pas ! »

Elle avait vécu ainsi près d'un an, courant les hôtels garnis, couchant ici et là, sans rien perdre de sa sérénité. Comme je lui montrais quelque surprise, et que je ne pouvais vaincre tout le dégoût que m'inspirait une pareille existence, elle est demeurée étonnée, ne me comprenant pas.

Un soir, la misère était revenue. Marie allait regagner le grenier de la barrière Fontainebleau,

lorsqu'elle avait rencontré Jacques. Elle m'a conté cette rencontre d'une voix que je n'oublierai jamais, avec des regards immobiles dans les yeux et des rires bruyants sur les lèvres. C'est elle qui a abordé Jacques, lui demandant son bras parce qu'il faisait noir et que le pavé était glissant. Elle n'avait sans doute pas la moindre mauvaise pensée. Jacques la questionna ; au lieu de la conduire route d'Orléans, il la mena chez lui. Elle le laissa faire, toujours calme. Elle n'aurait peut-être pas quêté un lit, elle songeait à la paille du grenier, mais elle acceptait les draps blancs qui lui venaient, sans joie ni répugnance. Depuis ce jour, elle a vécu le plus possible sur le canapé.

J'ai cru comprendre que, dans sa pensée, Jacques avait fait une bonne acquisition en prenant Marie. Puisqu'il lui fallait une maîtresse, c'était là celle qui lui convenait : une nature affaiblie et calme qui ne le troublait pas dans son indifférence, une fille insouciant dont il se débarrasserait aisément, une femme charmante dans sa pâleur, qui avait toute la grâce de la jeunesse sans en avoir les caprices ni les

inconséquences. D'ailleurs, Marie, souffrante parfois, a ses jours de vie et de gaieté ; elle n'est point encore clouée sur un matelas, et, lorsqu'elle rit au soleil, parmi ses boucles blondes, elle resplendit belle à faire rêver Jacques lui-même.

Je me suis plu, frères, à vous parler de Jacques et de Marie.

Je suis resté deux ou trois heures auprès d'eux, oubliant mes souffrances, et j'ai voulu oublier encore en vous contant ma visite. C'est là un monde que vous ignorez ; ce monde est poignant, l'étude en est âpre, pleine de vertige. Je voudrais pénétrer dans les cœurs et dans les âmes ; je suis attiré par ces femmes et ces hommes qui vivent autour de moi ; peut-être, au fond, ne trouverais-je que de la fange, mais j'aimerais à fouiller le fond. Ils vivent une vie si étrange, que je crois toujours être sur le point de découvrir en eux des vérités nouvelles.



## XV

Nous mangeons au jour le jour, vendant de vieux livres ou quelques haillons. Ma misère est telle que je n'en ai plus conscience, et que je m'endors le soir presque satisfait, lorsqu'il me reste une vingtaine de sous pour les deux repas du lendemain.

Je suis allé dans plusieurs administrations solliciter une place. On m'a reçu fort brusquement ; j'ai cru comprendre que j'avais le tort d'être pauvrement mis. J'écris mal, dit-on ; je ne suis bon à rien. Je les crois sur parole, et je me retire, honteux d'avoir eu un instant la pensée de voler l'argent de ces honnêtes gens, en mettant à leur service mon intelligence et ma volonté.

Je ne suis bon à rien, telle est la vérité que j'ai retirée de mes démarches. Je ne suis bon à rien, si ce n'est à souffrir, à sangloter, à pleurer ma jeunesse et mon cœur. Ainsi, me voilà seul au

monde, repoussé et misérable, n'osant mendier et me sentant plus affamé que le pauvre qui tend la main. Je suis venu, bercé en un songe de gloire et de fortune ; je m'éveille en pleine boue, en pleine détresse.

Heureusement, le Ciel est doux et bon. Il y a dans la misère une sorte d'ivresse lourde, une somnolence voluptueuse qui endort la conscience, la chair et l'esprit. Je ne sens pas nettement mon degré d'indigence et d'infamie ; je souffre peu, je sommeille dans ma faim, je me vautre dans mon oisiveté.

Voici quelle est ma vie.

Le matin, je me lève tard. Les matinées sont brumeuses, froides, blafardes ; le jour entre, gris et triste, par la fenêtre sans rideaux ; il se traîne mélancoliquement sur les carreaux et sur les murs. J'ai une sensation de bien-être à sentir la chaleur tiède des vêtements que j'entasse sur le lit. Laurence dort à mon côté d'un sommeil de plomb, la face renversée et muette. Moi, les yeux ouverts, le drap au menton, je regarde le plafond noir que traverse une longue crevasse. Je tombe

en extase devant cette crevasse ; je l'étudie, j'en suis amoureux, du regard, les lignes brisées ; je la contemple des heures entières, sans songer à rien.

C'est là le meilleur instant de la journée. J'ai chaud et je dors à moitié. La chair est contente, l'esprit court mollement dans ce beau pays du demi-sommeil, où la vie a toutes les voluptés de la mort. Puis parfois, lorsque je suis complètement éveillé, je m'abandonne au bras de quelque songe. Frères, que mon pauvre cœur doit être enfant, pour que je puisse encore lui mentir ! Eh ! oui, je rêve toujours, j'ai toujours cette puissance étrange d'échapper à la réalité, de créer, de toutes pièces, un monde et des êtres meilleurs. Là, entre deux draps sales, au côté d'une femme laide et honteuse dans son écrasement, au milieu d'une chambre obscure, je vois souvent de mes yeux un palais, tout marbre et tout argent, une amante blanche, lumineuse, qui me tend les bras, m'appelle à sa droite sur la couche de soie où elle repose.

Onze heures sonnent, je saute du lit. Le froid

humide des carreaux, qui me glace brusquement la plante des pieds, me tire de mon rêve. Je me sens grelotter, je me couvre à la hâte. Puis je marche dans la chambre, allant de la fenêtre à la porte, jetant un coup d'œil sur la muraille qui est tout mon horizon, et revenant regarder Laurence sans la voir. Je fume, je bâille, j'essaie de lire. J'ai froid et je m'ennuie.

Laurence s'éveille. Alors, commencent les souffrances. Il faut manger. Nous tenons conseil. Nous cherchons par la chambre quelque objet à vendre. Souvent nous renonçons à déjeuner, quand le problème est trop difficile à résoudre, et tout est dit. Lorsque nous avons trouvé un vieux chiffon, du papier, n'importe quoi, Laurence s'habille et va offrir la déplorable marchandise à un revendeur qui lui donne huit ou dix sous. Elle rapporte du pain et un peu de charcuterie que nous mangeons debout, sans nous parler.

Les journées sont longues pour les misérables. Quand il fait trop froid et que nous n'avons pas de feu, nous nous recouchons. Lorsque le temps est plus doux, j'essaie de travailler, me donnant la

fièvre à vouloir faire une besogne qui ne veut plus de moi.

Laurence se renverse sur le lit ou se promène à pas lents. Elle traîne sa robe de soie bleue qui semble pleurer en se froissant aux meubles. Cette guenille est toute jaune de graisse, toute déchirée, craquée aux coutures, usée aux plis. Laurence la laisse se pourrir et tomber en loques, sans la nettoyer ni la raccommoder. Elle la met dès le matin, n'ayant qu'elle, et elle se promène ainsi le jour entier dans cette chambre misérable, les cheveux dénoués, portant une robe de bal largement décolletée, qui montre son dos et sa gorge. Et cette robe, cette soie douce d'un bleu pâle, qui brille encore par endroits, est un haillon infâme, tordu, fané, lamentable. Il y a je ne sais quelle angoisse poignante à voir ces lambeaux d'un riche tissu, ce luxe traîné dans la misère, ces épaules nues rougies par le froid. Toujours je me rappellerai Laurence marchant ainsi vêtue dans le bouge de mes vingt ans.

Le soir, la question du pain revient terrible et pressante. Nous mangeons ou nous ne mangeons

pas. Puis nous nous couchons, las et endormis. Le lendemain, la vie recommence, pareille, plus cuisante et plus âpre chaque jour.

Je ne sors plus depuis une semaine. Un soir – nous n’avions pas mangé la veille – j’ai ôté mon paletot sur la place du Panthéon, et Laurence a été le vendre. Il gelait. Je suis rentré en courant, suant à grosses gouttes de peur et de souffrance. Deux jours après, mon pantalon a suivi le paletot. Me voici nu. Je m’enveloppe dans une couverture, je me couvre comme je puis, et je prends ainsi le plus d’exercice possible, pour ne pas laisser se roidir mes jointures. Lorsqu’on vient me voir, je me couche, je prétends être un peu indisposé.

Laurence paraît souffrir moins que moi. Elle n’a pas de révolte, elle ne tente pas de se soustraire à l’existence que nous menons. Je ne puis m’expliquer cette femme. Elle accepte tranquillement ma misère. Est-ce dévouement, est-ce nécessité ?

Moi, frères, je vous l’ai dit, je suis bien, je m’endors. Je sens mon être se fondre, je me laisse

aller à cette prostration douce des mourants, qui demandent pitié d'une voix faible et caressante. Je n'ai aucun désir, si ce n'est de manger plus souvent. Je voudrais aussi être plaint, être caressé, être aimé. J'ai besoin d'un cœur.

## XVI

Oh ! frères, je souffre, je souffre. Je n'ose parler, je sens la honte me serrer à la gorge, et je ne puis que pleurer sans ôter de mon cœur le poids qui l'étouffe.

La misère est douce, l'infamie est légère. Et voilà que le ciel me punit, qu'il me courbe sous un vent terrible, sous une implacable blessure.

Maintenant, frères, vous pouvez désespérer : je n'ai plus de degrés à descendre, je viens de m'abandonner au gouffre, je suis perdu à jamais.

Ne m'interrogez pas. Je laisse mes cris aller jusqu'à vous, car la douleur est trop aiguë pour que je parvienne à étouffer mes cris. Mais je retiens les paroles sur mes lèvres, je ne veux ni vous effrayer ni vous désoler en vous contant l'effroyable histoire de mon cœur.



Dites-vous que Claude est mort, que vous ne le verrez plus, que tout est bien fini. Je préfère souffrir seul, quitte à en mourir, que de troubler votre sainte tranquillité en me déchirant devant vous, en vous découvrant ma plaie saignante.

## XVII

Non, vous souffrirez, mais il m'est impossible de garder le silence. Je trouverai quelque consolation à me montrer à nu ; je m'apaiserai lorsque je saurai que vous sanglotez avec moi.

Frères, j'aime Laurence.

## XVIII

Laissez-moi regretter, laissez-moi me souvenir, laissez-moi revoir toute ma jeunesse dans un regard.

Nous avions douze ans alors. Je vous rencontrai un soir d'octobre dans le préau du collège, sous les platanes, près de la petite fontaine. Vous étiez chétifs et timides. Je ne sais ce qui nous unit, notre faiblesse peut-être. Depuis ce soir, nous avons marché ensemble, nous séparant pour quelques heures, mais nous tendant la main avec plus d'amitié après chaque séparation.

Je sais que nous n'avons ni le même corps, ni le même cœur. Vous vivez et vous pensez autrement que moi, mais vous aimez comme moi. Là est notre fraternité. Vous avez mes tendresses et mes pitiés ; vous vous agenouillez dans la vie, vous cherchez à qui donner votre âme. Nous

communions en tendresse et en affection.

Vous rappelez-vous nos premières années ? Nous lisions ensemble des contes à dormir debout, de grands romans d'aventures qui nous tenaient six mois sous le charme. Nous faisons des vers et de la chimie, de la peinture et de la musique. Il y avait, chez l'un de vous, au troisième étage, une grande chambre, notre laboratoire et notre atelier. Là, dans la solitude, nous commettions nos crimes d'enfant : nous mangions le raisin accroché au plafond, nous risquions nos yeux au-dessus de cornues chauffées à blanc, nous rimions des comédies en trois actes que je lis encore aujourd'hui lorsque je veux sourire. Je la vois, cette grande chambre, avec sa large fenêtre, inondée de lumière blanche et pleine de vieux journaux, de gravures foulées aux pieds, de chaises dépaillées, de chevalets boiteux. Elle m'apparaît douce et riante, lorsque je regarde ma chambre d'aujourd'hui et que j'aperçois, au milieu, se dresser Laurence qui m'effraie et m'attire.

Plus tard, le grand air nous enivra. Nous

eûmes la saine débauche des champs et des longues courses. Ce fut une folie, un emportement. On brisa les cornues, on oublia le raisin, on ferma la porte du laboratoire. Le matin, nous partions avant le jour. Je venais sous vos fenêtres vous appeler en pleine nuit, et nous nous hâtions de sortir de la ville, carnier au dos, fusil au bras. Je ne sais à quel gibier nous chassions ; nous allions, flânant dans la rosée, courant au milieu des hautes herbes qui se courbaient avec des bruits secs et pressés, nous vautrant dans la campagne comme de jeunes chevaux échappés. Le carnier était vide au retour, mais la pensée était pleine et le cœur aussi.

Quelle contrée puissante, âpre et douce pour ceux qui se sont pénétrés de ses ardeurs et de ses tendresses ! Je me souviens de ces aubes blanches et humides, presque fraîches, qui mettaient dans mon être et dans les horizons une paix de suprême innocence ; je me souviens de ces soleils accablants, de cet air embrasé, lourd, éclatant, qui écrasait la terre, de ces rayons larges qui coulaient des hauteurs, comme de l'or en fusion, heure virile et forte, donnant au sang une maturité

précoce et à la terre des entrailles fécondes. Nous marchions en braves enfants au milieu de ces aubes et de ces soleils, jeunes et légers le matin, plus graves, plus recueillis le soir ; nous causions en frères, partageant le même pain, éprouvant les mêmes émotions.

Les terrains étaient jaunes ou rouges, déserts et désolés, semés d'arbres maigres ; çà et là des bouquets de feuillage, d'un vert sombre, tachant la grande étendue grise de la plaine ; puis, tout au fond, tout autour de l'horizon, rangées en cercle immense, des collines basses, dentelées, d'un bleu tendre ou d'un violet pâle, se découpant avec une netteté délicate sur l'azur dur et profond du ciel. J'ai encore sous les yeux ces paysages pénétrants de ma jeunesse ; je sens bien que je leur appartiens, que le peu d'amour et de vérité qui est en moi me vient de leur tranquille passion.

D'autres fois, vers le soir, lorsque le soleil déclinait, nous prenions la grande route blanche qui conduit à la rivière. Pauvre rivière, maigre comme un ruisseau, là resserrée, trouble et profonde, ici agrandie et coulant en nappe

d'argent sur un lit de cailloux. Nous choisissions un des trous, au bord d'une berge élevée que les eaux avaient creusée, et nous nous baignions sous les arbres qui étendaient leurs rameaux. Les derniers rayons glissaient entre les feuilles, semant les ombrages sombres de trouées lumineuses, et venaient se poser sur la rivière en larges plaques d'or. Nous n'apercevions qu'eau et verdure, que de petits coins de ciel, le sommet d'une montagne lointaine, les vignes du champ voisin. Et nous vivions ainsi dans le silence et la fraîcheur. Assis sur la rive, dans l'herbe fine, les jambes pendantes, les pieds nus effleurant l'eau, nous jouissions de notre jeunesse et de notre amitié. Que de beaux rêves nous avons faits sur ces berges dont le flot chaque jour emporte quelques graviers ! Nos rêves s'en vont ainsi, emportés par la vie.

Aujourd'hui les souvenirs sont durs et implacables pour moi. À certaines heures, dans mon oisiveté, brusquement, un souvenir de cet âge m'arrive, aigu et douloureux, avec la violence d'un coup de bâton. Je sens une brûlure me traverser la poitrine. C'est ma jeunesse qui

s'éveille en moi, désolée et mourante. Je me prends la tête entre les mains retenant mes sanglots ; je m'enfonce avec une volupté amère dans l'histoire des jours passés, et j'ai plaisir à agrandir la plaie en me répétant que tout cela n'est plus et ne sera jamais plus. Puis, le souvenir s'envole ; l'éclair a passé en moi ; je demeure brisé, ne me rappelant rien.

Plus tard encore, à l'âge où l'homme s'éveille dans l'enfant, notre vie changea. Je préfère les heures premières à ces heures de passion et de virilité naissantes ; les souvenirs de nos chasses, de notre existence vagabonde, me sont plus doux que la lointaine vision des jeunes filles dont les visages restent empreints dans mon cœur. Je les vois, pâles et effacées, dans leur froideur, dans leur indifférence de vierges ; elles ont passé, ne me connaissant point, et, aujourd'hui, lorsque je songe encore à elles, je me dis qu'elles ne peuvent songer à moi. Je ne sais, cette pensée fait qu'elles me sont étrangères ; il n'y a pas échange de souvenirs, je les regarde comme de pures pensées, comme des rêves que j'ai caressés et qui s'en sont allés.



Laissez-moi me rappeler aussi le monde qui nous entourait, ces professeurs, braves gens qui auraient pu être meilleurs, s'ils avaient eu plus de jeunesse et plus d'amour, ces camarades, les méchants et les bons, qui étaient sans pitié, sans âme, comme tous les enfants. Je dois être une créature étrange, bonne seulement à aimer et à pleurer, car je me suis attendri, j'ai souffert dès mes premiers pas. Mes années de collège ont été des années de larmes. J'avais en moi les fiertés des natures aimantes. On ne m'aimait point, car on m'ignorait, et je refusais de me faire connaître. Aujourd'hui, je n'ai plus de haine, je vois clairement que je suis né pour me déchirer moi-même. J'ai pardonné à mes anciens camarades qui m'ont froissé, blessé dans mon orgueil et dans ma tendresse ; les premiers, ils m'ont donné les rudes leçons du monde, et je les remercie presque de leur dureté. Il y avait parmi eux de tristes garçons, des sots et des envieux, qui doivent être aujourd'hui des imbéciles parfaits et de méchants hommes. J'ai oublié jusqu'à leurs noms.

Oh ! laissez-moi, laissez-moi me rappeler. Ma

vie passée, en cette heure d'angoisse, m'arrive dans une sensation unique de pitié et de regret, de douleur et de joie. Je sens mes entrailles profondément remuées, lorsque je compare tout ce qui est à tout ce qui n'est plus. Tout ce qui n'est plus, c'est la Provence, la campagne largement ouverte, inondée de soleil, c'est vous, ce sont mes pleurs et mes rires d'autrefois ; tout ce qui n'est plus, ce sont mes espérances et mes rêves, mes innocences et mes fiertés. Hélas ! tout ce qui est, c'est Paris avec sa boue, ma chambre avec sa misère ; tout ce qui est, c'est Laurence, c'est l'infamie, ce sont mes tendresses pour cette femme.

Écoutez, c'était, je crois, en juin. Nous étions au bord de la rivière, dans l'herbe, la face tournée vers le ciel. Moi, je vous parlais. Je viens de me rappeler mes paroles, ce souvenir m'a brûlé. Je vous confiais que mon cœur avait besoin de pureté et de virginité, et que j'aimais la neige, parce qu'elle était blanche, que je préférais l'eau des sources au vin, parce qu'elle était limpide. Je vous montrais le ciel, je vous disais qu'il était bleu et immense comme la mer, clair et profond,

et que j'aimais la mer et le ciel. Puis je vous parlais de la femme ; j'aurais voulu qu'elle naquît pareille aux fleurs sauvages, en plein vent, en pleine rosée, qu'elle fût plante des eaux, qu'un éternel courant lavât son cœur et sa chair. Je vous jurais de n'aimer qu'une vierge, une vierge enfant, plus blanche que la neige, plus limpide que l'eau de source, plus profonde et plus immense en pureté que le ciel et la mer. Pendant longtemps, je m'épanchais ainsi en vous, frissonnant d'un saint désir, avide d'innocence, de blancheur immaculée, ne pouvant arrêter mon rêve qui montait dans la lumière.

Je la possède, ma vierge enfant. Elle est là, et je l'aime. Oh ! si vous pouviez la voir ! Elle a un visage sombre et fermé, comme un ciel couvert ; les eaux étaient basses, et elle s'est baignée dans la fange. Ma vierge enfant est souillée à ce point que jadis je n'aurais osé la toucher du doigt, crainte d'en mourir. Je l'aime.

Tenez, je ris, je goûte un charme étrange à me railler. Je rêvais le luxe, et je n'ai plus même un morceau de toile pour me couvrir ; je rêvais la

virginité, et j'aime une femme impure.

Dans ma misère, lorsque mon cœur a saigné et que j'ai compris qui il aimait, ma gorge s'est serrée, l'épouvante m'a pris. C'est alors que les souvenirs se sont dressés. Je n'ai pu les chasser ; ils sont restés là, implacables, en foule, tumultueux, entrant tous à la fois dans ma poitrine qu'ils brûlaient. Je ne les ai pas appelés, ils sont venus, et je les ai subis. Toutes les fois que je pleure, ma jeunesse revient me consoler, mais ses consolations redoublent mes larmes, car je songe à cette jeunesse qui est morte à jamais.

## XIX

Je ne puis me taire, je ne puis me mentir à moi-même. J'avais résolu de me cacher mon mal, de paraître ignorer ma blessure, espérant oublier. On tue quelquefois la mort en son germe, lorsqu'on croit à la vie.

Je souffre et je pleure. Sans doute, en fouillant en moi, je vais trouver quelque lamentable certitude, mais je préfère tout savoir que de vivre ainsi, affectant une insouciance qui me coûte tant d'efforts.

Je veux connaître à quel point de désespoir je suis descendu, je veux ouvrir mon cœur et y lire la vérité, je veux pénétrer jusque dans les dernières profondeurs de mon être pour l'interroger et lui demander compte de lui-même. C'est bien le moins que je sache comment il se fait que je suis infâme ; j'ai le droit de sonder ma plaie, au risque de me torturer et d'apprendre que

j'en dois mourir.

Si, dans cette rude besogne, il m'arrive de me blesser plus que je ne le suis, si mon amour grandit en s'affirmant, j'accepte avec joie cette douleur plus grande, car la vérité brutale est nécessaire à ceux qui marchent librement dans la vie, n'obéissant qu'à leurs instincts.

J'aime Laurence et j'exige de mon cœur l'explication de cet amour. Je ne l'ai pas aimée tout d'un coup, comme on aime dans les histoires. Je me suis senti attiré peu à peu, dissous, pour ainsi dire, rongé et couvert en quelques jours par l'horrible plaie. Aujourd'hui, je suis pris tout entier ; je n'ai pas une fibre de ma chair qui n'appartienne à Laurence.

Il y a un mois, j'étais libre, je gardais Laurence comme on conserve un objet que l'on ne peut jeter à la rue. Maintenant, elle m'a lié à elle, je veille sur elle, je la regarde dormir, je ne veux pas qu'elle me quitte.

Ceci était fatal, et je crois comprendre comment l'amour est entré en moi. Dans la souffrance et l'abandon, on ne vit pas

impunément aux côtés d'une femme qui souffre comme vous, qui est abandonnée comme vous. Les larmes ont leur sympathie, la faim est fraternelle ; ceux qui meurent ensemble, le ventre vide, se serrent étroitement la main.

Je suis resté cinq semaines dans la chambre froide et triste, en face de Laurence. Je ne voyais qu'elle au monde, elle était pour moi l'univers, la vie, l'affection. Du matin au soir, j'avais devant les yeux ce visage où je croyais surprendre par instants un rapide sentiment d'amitié. Et moi, j'étais nu et faible ; je vivais dans ma couverture, en dehors de la société, ne pouvant même aller chercher ma part de soleil. Je n'espérais plus en rien ; j'avais borné ma vie à ces quatre murs noirs, à ce coin du ciel que je voyais entre les cheminées ; je m'étais enfermé dans mon cachot, j'y avais enfermé mes pensées, mes désirs. Je ne sais si vous entendez bien cela : un jour, n'ayez pas de chemise, et vous comprendrez que l'homme puisse faire un monde, vaste et plein, du lit sur lequel il est couché.

C'est alors que j'ai rencontré une femme, en

allant de la fenêtre à la porte. Laurence, étendue sur le lit, me regardait marcher pendant des heures entières. À chaque allée et venue, je passais devant elle, je trouvais ses yeux qui me suivaient tranquillement. Je sentais ce regard attaché sur moi, j'étais comme soulagé dans mon ennui ; je ne saurais dire quelle intime et étrange consolation je prenais à me savoir regardé par un être vivant, par une femme. C'est de ces regards que doit dater mon amour. Je m'apercevais pour la première fois que je n'étais pas seul, je goûtais une profonde satisfaction à découvrir une créature à mon côté.

Cette créature ne fut sans doute d'abord qu'une amie. Il m'arriva de m'asseoir au bord de la couche, de causer, de pleurer sans cacher mes pleurs. Laurence, que mon dénuement devait apitoyer, me répondit, essuya mes larmes. Elle s'ennuyait à mourir, elle aussi ; le silence, la froideur, à certains moments, finissaient par lui peser. Sa parole me parut plus douce, ses gestes me semblèrent plus caressants ; elle redevint presque femme.



À ce point, frères, je fus envahi tout d'un coup. Ma vie allait se rétrécissant chaque jour. La terre fuyait ; Paris, la France, vous-mêmes, mes pensées et mes connaissances, rien n'était plus. Laurence résumait pour moi Dieu et l'être, l'humanité et la divinité ; la chambre où elle se trouvait, avait un horizon démesuré. Je me sentais hors du monde, presque dans la mort ; je ne songeais plus que je pusse un jour descendre dans la rue dont le bruit montait jusqu'à moi, et j'avais si peu conscience de la vie, qu'il m'était venu la pensée de vivre sans manger. Il me semblait que Laurence et moi, nous étions autre part, perdus, séparés des vivants, transportés dans un coin inconnu au-delà des temps et des espaces. Nous n'aurions pas été plus seuls au fond de l'infini.

Un soir, comme le crépuscule venait, emplissant la chambre d'une ombre transparente, je marchais avec lenteur, allant toujours de la porte à la fenêtre. Dans l'obscurité croissante, je voyais la tête pâle de Laurence, posée sur ses cheveux noirs dénoués ; ses yeux sombres avaient de vagues reflets, et elle me regardait ainsi, fortement, belle de souffrance. Je me suis

arrêté, je l'ai contemplée. Je ne sais ce qui s'est passé en moi ; ma chair a été secouée, mon cœur s'est ouvert, un grand tremblement m'a pris, je suis allé en frissonnant serrer Laurence dans mes bras. Je l'aimais.

J'aimais Laurence de toute la force de mon abandon et de ma misère. Souffrir la faim et le froid, être vêtu d'un lambeau de laine, se sentir délaissé de tous, et avoir là une femme à presser contre sa poitrine, à aimer d'un amour désespéré ! Tout au fond de l'infamie j'avais trouvé une amante qui m'attendait. Maintenant, dans le gouffre, loin de la lumière, nous étions seuls à nous embrasser, à nous serrer l'un contre l'autre, ainsi que des enfants qui ont peur et qui se rassurent en se cachant mutuellement la tête dans le sein. Quel silence autour de nous, et quelle nuit ! Comme il fait bon aimer dans la solitude, dans ces déserts du désespoir où ne pénètre plus aucun bruit de la vie ! Je me suis abîmé au fond de cette félicité suprême, j'ai aimé Laurence avec la passion caressante que le moribond doit mettre à aimer l'existence qui lui échappe.

J'ai passé huit jours dans une sorte d'extase douloureuse. J'étais tenté de boucher la fenêtre, de vivre dans les ténèbres ; j'aurais voulu que la chambre ne fût pas plus grande que la dalle où nous posions les pieds. Je ne me trouvais point assez misérable, je souhaitais quelque effroyable malheur qui me jetât à Laurence plus nu et plus sanglant. Mes journées s'écoulaient à m'enfoncer dans mon amour et dans ma misère. Et voilà que j'ai aimé le froid et la faim, la chambre sale, la crasse des murs et des meubles. J'ai aimé la robe de soie bleue, cette loque lamentable. Mon cœur se fendait de pitié, lorsque Laurence était devant moi, ce haillon au dos ; je me demandais avec anxiété par quel baiser, par quelle caresse surhumaine, je pourrais bien lui montrer que je l'aimais dans sa pauvreté. Moi, j'étais heureux de n'être pas couvert : j'avais plus froid, je souffrais davantage. Je me souviens de ces premières journées comme d'un songe ; je vois la mansarde plus en désordre, plus noire que de coutume, je sens cet air épais et étouffant que la fenêtre ne renouvelait pas ; je nous aperçois, pareils à des ombres, allant dans nos haillons, nous

embrassant, vivant en nous.

Oui, je l'aime, je l'aime avec emportement. Je m'interroge, et mon être entier me conte l'horrible histoire, me disant comment cela s'est fait. J'ai agrandi la blessure ; maintenant que j'ai fouillé en moi, maintenant que je connais la raison et la profondeur de mon amour, je sens que j'ai plus de fièvre, une passion plus âpre et plus folle.

Tout à l'heure je me révoltais à la pensée d'aimer Laurence. Mes fiertés sont mortes, car cette idée ne me vient plus. Je suis descendu jusqu'à Laurence, je la comprends maintenant, je ne veux pas qu'elle soit autre. Il y a une joie malsaine à se dire qu'on est dans la fange, qu'on y est bien et qu'on y reste. J'embrasse cette femme avec d'autant plus d'emportement qu'elle est plus vile et plus souillée. Il y a, je le sens, du désespoir, une sorte de raillerie amère dans mon amour ; j'ai l'ivresse du mal, la démence de l'abandon et de la faim ; je me vautre largement en pleine ordure, pour insulter à la lumière dont mon âme est affolée et dans laquelle je ne puis

monter.

N'ai-je pas parlé de rédemption ? Je voulais que Laurence redevînt vierge. La sottise histoire ! Il était bien plus simple que je devinsse indigne. Aujourd'hui nous nous aimons. La misère nous a fiancés, et nous nous sommes mariés dans l'agonie. J'aime Laurence laide et impure, j'aime Laurence dans ses lambeaux de soie, dans son affaissement de brute. Je ne veux pas d'une autre Laurence, je ne veux pas d'une innocence, âme blanche et visage rose.

Je ne sais ce que pense ma compagne, si mes baisers la réjouissent ou la fatiguent. Elle est plus pâle, plus grave. Les lèvres serrées, les yeux agrandis, la face muette, elle me rend mes caresses avec une sorte de force contenue. Par instants, elle paraît lasse, comme si elle était découragée de chercher quelque chose qu'elle ne trouve point ; mais bientôt elle semble se remettre à la besogne et chercher de nouveau, me regardant en face, ses mains à mes épaules. D'ailleurs, elle a toujours le même corps brisé, la même âme obscure ; elle dort toujours les yeux

ouverts, et s'éveille en sursaut, lorsque je pose mes lèvres sur les siennes. Au premier embrassement, elle a paru étonnée ; puis, pendant deux semaines, elle a vécu une vie plus jeune, plus active ; depuis quelques jours, elle est retombée dans son éternel sommeil.

Que m'importe ? Je ne me sens pas encore le besoin que Laurence m'aime. J'en suis à cet égoïsme suprême qui, en amour, se contente de ses propres tendresses. J'aime, je ne désire rien de plus ; je m'oublie sur le sein de cette femme, je me repose dans cette dernière consolation.

## XX

Hier, il y a eu soirée chez Jacques. Pâquerette est venue dans l'après-midi nous dire que nos voisins nous attendaient à onze heures pour souper. Cloué au lit, je n'ai cependant pas voulu refuser, désireux de procurer à Laurence quelque distraction.

Restés seuls, nous avons débattu la grande question du pantalon. Il a été décidé que Laurence me taillerait une sorte de culotte courte dans un morceau de serge verte qui est las de traîner sur le carreau. Elle s'est mise à l'œuvre, et, deux heures après, j'étais costumé en débardeur, chemise d'un blanc douteux et lambeau de damas à la ceinture.

Laurence a ensuite nettoyé sa robe bleue, autant que possible, avec un chiffon mouillé. Elle l'a repassée en tendant l'étoffe et en la frottant sur un de ses genoux ; elle a même poussé les

réparations jusqu'à coudre, autour des manches et du corsage, une petite dentelle blanche, jaunie et fripée.

Notre entrée a été triomphale. Jacques et Marie ont feint de croire à une plaisanterie ; ils nous ont applaudis, comme des acteurs qui atteignent l'effet qu'ils veulent produire. J'avais quelque honte ; je ne me suis senti à l'aise que lorsqu'on ne s'est plus occupé de ma culotte courte en serge verte.

Nous avons trouvé là Pâquerette installée dans un fauteuil. Je ne sais comment cette petite vieille a fait pour pénétrer chez Jacques, qui est un garçon froid et peu causeur. Elle a une souplesse de serpent, une voix mielleuse et chevrotante qui forcent les portes les mieux fermées. D'ailleurs, elle paraissait chez elle ; elle s'étalait avec dévotion, ramenant ses mains sèches sur ses jupes, et renversait la tête à demi, ouvrant et fermant ses yeux gris perdus dans les rides de son visage. Elle paraissait savourer à l'avance les friandises posées à son côté, sur un guéridon.

Marie, qui s'était dressée à notre arrivée, s'est



assise de nouveau dans un angle du canapé ; les rougeurs de ses joues luisaient plus vives, et elle riait, montrant ses dents blanches. Jacques, debout devant la cheminée, l'écoutait avec complaisance, grave toujours, mais affectueux, presque souriant.

On nous avait avancé des chaises. La chambre était vivement éclairée par deux candélabres de cinq bougies chacun, posés sur le guéridon. Ce guéridon, encombré de bouteilles et d'assiettes, avait été poussé contre le mur, pour faire place, en attendant qu'on lui fît occuper le milieu de la pièce. Les rideaux du lit étaient tirés ; le parquet, les étoffes, les meubles semblaient avoir été brossés et lavés avec soin. Nous étions en plein luxe, en plein festin.

J'allais assister, pour la première fois, à un de ces soupers dont il m'est arrivé jadis de rêver en provincial. Je me trouvais calme, reposé ; Laurence souriait, j'étais heureux de sa joie. Il y avait dans l'éclat des bougies, dans la vue de bouteilles rougissantes, d'assiettes pleines de gâteaux et de viandes froides, dans la sensation d'une chambre

close, lumineuse, tiède de parfums indéfinissables, une sorte de bien-être physique qui endort la pensée. Ma compagne, les lèvres ouvertes, retrouvait sans doute là des senteurs connues. Moi-même, je sentais le sang couler plus chaud et plus rapide dans ma chair ; j'éprouvais un besoin de rire et de boire, sollicité par mon corps que j'entendais vivre.

D'ailleurs, la chambre était tranquille, les éclats de gaieté adoucis, l'orgie honnête et décente. Nous avons bu un verre de madère, causant avec le plus grand calme. Cette paix m'impatientait, j'étais tenté de crier. Les deux jeunes femmes avaient pris place aux côtés de Pâquerette, parlant à voix basse. J'entendais la voix cassée de la vieille comme un murmure, tandis que Jacques m'expliquait la raison du gala. Il venait de passer heureusement un examen et célébrait cet événement. Il m'a paru plus expansif, moins homme pratique ; il s'abandonnait davantage, oubliant de mettre en avant sa position future, allant même jusqu'à parler de sa jeunesse. Jacques, pour dire le vrai, était gris de joie ; il consentait à faire le fou,

parce qu'il venait de monter un échelon de plus vers la sagesse.

On s'est enfin mis à table. J'attendais cet instant. J'ai empli mon verre et j'ai bu. J'avais grand-faim, vivant de croûtes ; mais je dédaignais les gâteaux et les viandes froides, je m'adressais au vin, blanc ou rouge. Je ne buvais pas par besoin d'ivresse, je buvais pour boire, parce qu'il me semblait que j'étais là pour vider mon verre. Je me suis acquitté de cette besogne avec conscience, et j'ai éprouvé de la joie à sentir mes membres s'alanguir peu à peu et ma pensée se troubler.

Au bout d'une demi-heure, les flammes des bougies ont pâli et se sont étalées, la chambre est devenue toute rouge, d'un rouge effacé et vacillant. Ma raison qui chancelait s'est raffermie d'une façon étrange, elle a eu une effrayante lucidité. J'étais ivre, je devais avoir sur la face le masque hébété, le sourire idiot des ivrognes ; mais, en moi, tout au fond de mon intelligence, je me sentais calme et sensé, je raisonnais en toute liberté. C'était là une ivresse terrible ; je souffrais

de l'affaissement de mon corps, qui se mourait d'accablement, et de la vigueur de mon âme, qui voyait et jugeait.

Au bruit des verres et des fourchettes, tandis que les femmes et Jacques riaient, causant entre eux, moi, un coude sur la table, je les regardais. Leurs visages, leurs paroles m'arrivaient dans une sensation nette et claire, douloureuse d'acuité et de pénétration. Mon amour était toujours en moi, troublant et changeant mon être ; mais le vieil homme, le philosophe raisonneur, venait de se réveiller. Je me plaisais dans mon ivresse et dans Laurence, tout en ayant conscience de ces deux fanges.

Jacques était assis à ma gauche ; je ne sais s'il avait réussi à se griser ; toutefois il feignait la déraison. En face, j'avais les trois femmes, Marie à ma droite, puis Pâquerette, puis Laurence qui se trouvait à la gauche de Jacques. Mes regards restaient attachés sur ces trois femmes qui m'apparaissaient avec des visages et des sons de voix nouveaux.

Je n'avais plus revu Marie depuis le jour où je

l'avais trouvée sur le canapé, blanche et languissante. Alors, on pouvait la prendre pour une jeune fille se mourant de virginité. Maintenant, ses cheveux blonds dénoués, la tête en feu, d'un violet pâle aux joues, elle agitait ses bras nus avec la fièvre d'une enfant ignorante qui marche à sa première volupté. Je me perdais dans le flamboiement de ce jeune front.

Je ne sais quoi de poignant s'échappait de cette créature qui s'éveillait de son agonie pour rire et boire, pour essayer de goûter les angoisses voluptueuses de cette vie qu'elle avait vécue sans le savoir, dans son innocence de petite fille. À la voir, échevelée et frémissante, les yeux brûlants, les lèvres humides, il me semblait, dans l'effarement de mon ivresse, apercevoir une moribonde qui, sur son lit de mort, entend tout à coup la voix de ses sens et de son cœur, et qui, hésitante, ne sachant que faire en ce moment suprême, ne veut cependant pas mourir avant d'avoir contenté ses vagues aspirations.

Laurence s'était animée, elle aussi. Elle était presque belle d'impudeur. Sa face avait pris une

franchise de vice qui donnait à chacun de ses traits une suprême insolence ; le visage entier s'était allongé ; de grands plans carrés, traversés de lignes profondes, coupaient nerveusement les joues et la gorge en masses fortes et dédaigneuses. Elle était pâle, et quelques gouttes de sueur perlaient sur son front à la racine de ses cheveux qui se dressaient droits sur son crâne bas et écrasé. Vautrée dans son fauteuil, la face morte et convulsée, les yeux noirs et vivants, elle m'apparaissait comme une image terrible de la femme qui a pesé dans sa main toutes les voluptés et qui les refuse maintenant, les trouvant trop légères. Par moments, je croyais qu'elle me regardait en haussant les épaules ; elle souriait de pitié, je l'entendais me dire : « Tu m'aimes, eh ! que veux-tu de moi ? mon corps est défunt, je n'ai jamais eu de cœur. »

Quant à Pâquerette, elle était plus maigre, plus ridée. Sa figure, semblable à une pomme séchée, semblait s'être fripée encore et avait pris une teinte pâle de rouge brique. Les yeux n'étaient plus que deux points brillants. Elle hochait la tête d'une façon douce et aimable, bavardant comme

une serinette aigre. Elle jouissait d'ailleurs d'un calme parfait, bien qu'elle eût mangé et bu à elle seule autant que nous trois ensemble.

Je les regardais toutes trois. Le trouble de mon cerveau qui les grandissait, les faisait osciller étrangement devant moi. Je me disais que toute la débauche était là : la débauche mûre dans sa franchise, la débauche qui a vieilli et qui vit en cheveux blancs de son infamie passée. Pour la première fois, je voyais ces femmes ensemble, côte à côte. À elles seules, elles étaient tout un monde. Pâquerette dominait de toute sa vieillesse ; elle présidait, elle appelait « mes filles » les deux malheureuses qui la caressaient. Il y avait toutefois cordialité, fraternité entre elles ; elles parlaient en sœurs sans songer à leur différence d'âge. Mes regards voilés confondaient les trois têtes, je ne savais plus sur quel front étaient les cheveux blancs.

Et nous étions là, en face, Jacques et moi. Nous étions jeunes, nous célébrions un succès de l'intelligence. J'ai été sur le point de sortir, frères, et de courir jusqu'à vous. Puis j'ai éclaté de rire,

tout haut sans doute, car les femmes m'ont regardé, étonnées. Je me suis dit que tel était désormais le monde où je devais vivre. J'ai fermé les yeux et j'ai vu des anges, vêtus de longues robes bleues, qui montaient dans une lumière pâle, pleine d'étincelles.

Le souper avait été fort gai. On chantait et on causait. Il me semblait que la chambre était pleine d'une fumée épaisse qui me serrait à la gorge et me piquait les yeux. Puis, tout a tourné, j'ai cru que j'allais m'endormir, lorsque j'ai entendu une voix lointaine qui criait, avec le son d'une cloche fêlée :

– Il faut nous embrasser ! il faut nous embrasser !

J'ai ouvert les yeux à demi, et j'ai vu que la cloche fêlée était Pâquerette qui venait de monter sur son fauteuil. Elle agitait les bras et ricanait.

– Jacques, Jacques, criait-elle, embrassez Laurence. C'est une bonne fille que je vous donne à désennuyer. Eh ! toi, Claude, pauvre enfant endormi, embrasse Marie qui t'aime et te tend ses lèvres. Allons, embrassons-nous,



embrassons-nous. Vous allez voir.

Et la petite vieille a sauté à terre.

Jacques s'est penché et a donné un baiser à Laurence qui le lui a rendu. Je me suis tourné alors vers Marie qui, les bras tendus, la tête renversée, m'attendait. J'allais la baiser au front, lorsqu'elle a plié encore le cou en arrière, et m'a tendu sa bouche. La lumière des bougies tombait sur sa face. Mes yeux étant sur ses yeux, j'ai aperçu au fond de son regard une clarté d'un bleu pur qui m'a paru être son âme.

Comme j'étais courbé, regardant l'âme de Marie, j'ai senti des lèvres froides se poser sur mon cou. Je me suis tourné, Pâquerette était là, riant, frappant ses mains sèches. Elle avait embrassé Jacques et venait de m'embrasser à mon tour. Je me suis essuyé le cou.

Sept heures sonnaient, une clarté pâle annonçait le jour. Tout était dit, nous n'avions plus qu'à nous séparer. Comme j'allais sortir, Jacques m'a jeté sur l'épaule un pantalon et un paletot que je n'ai pas même songé à refuser. Pâquerette a monté devant nous, allongeant son

bras maigre qui tenait une chandelle.

Lorsque nous avons été couchés, j'ai songé aux embrassements que nous avions échangés. J'ai regardé Laurence ; j'ai cru voir ses lèvres rouges des lèvres de Jacques. J'avais toujours devant moi, dans l'ombre, la lueur bleue qui brûlait au fond des yeux de Marie. Je ne sais quel frisson m'a pris aux pensées vagues qui me sont venues, et je me suis endormi d'un sommeil fiévreux. En dormant, je me sentais au cou la sensation froide et pénible de la bouche de Pâquerette ; je rêvais que je me passais la main sur la peau et que je ne pouvais enlever ces deux lèvres qui me glaçaient.

## XXI

Dimanche, en ouvrant la fenêtre, j'ai vu que le printemps était de retour. L'air s'attiedissait, frémissant encore ; on sentait dans les derniers frissons de l'hiver, les premières ardeurs du soleil. J'ai aspiré largement ce flot de vie se berçant dans le ciel, j'ai pris une grande joie à ces parfums chauds et un peu âcres qui montaient de la terre.

À chaque printemps, mon cœur rajeunit, ma chair devient plus légère. Il y a purification de tout mon être. Devant ce ciel pâle et clair, d'une blancheur éclatante au levant, ma jeunesse s'est éveillée. J'ai regardé la grande muraille ; elle était nette et propre, et des brins d'herbe avaient poussé entre les pierres. J'ai regardé dans la rue : les pavés et les trottoirs blanchissaient ; les maisons, lavées par les pluies, riaient au soleil. La jeune saison donnait sa gaieté à toutes choses.

J'ai croisé mes bras avec force ; puis, me retournant :

– Lève-toi, lève-toi, ai-je crié à Laurence, voici le printemps qui nous appelle !

Laurence s'est levée, tandis que je suis allé emprunter une robe et un chapeau à Marie et vingt francs à Jacques. La robe était blanche, semée de bouquets lilas ; le chapeau avait de larges rubans rouges.

J'ai pressé Laurence, je l'ai coiffée moi-même, j'avais hâte d'être au soleil. Dans la rue, j'ai marché rapidement, ne levant pas la tête, attendant les arbres ; j'entendais avec une sorte d'émotion recueillie le bruit des voix et des pas. Au Jardin du Luxembourg, en face de grands massifs de marronniers, mes jambes ont fléchi, j'ai dû m'asseoir. Il y avait deux mois que je n'étais sorti. Je suis resté là sur un banc, un grand quart d'heure, à m'abîmer dans la jeune verdure, dans le jeune ciel. Je venais d'une telle nuit que le printemps m'éblouissait.

Alors j'ai dit à Laurence que nous allions marcher longtemps, longtemps, devant nous,

jusqu'à ce que nous ne puissions plus marcher. Nous irions ainsi dans l'air tiède, humide encore, en pleine herbe, en plein soleil. Laurence, qui s'éveillait, elle aussi, s'est levée et m'a entraîné, à pas pressés, comme un enfant.

Nous avons pris la rue d'Enfer et la route d'Orléans. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, montrant les meubles. Il y avait sur les portes des hommes en blouses blanches qui causaient en fumant. On entendait sortir des boutiques des éclats de rire. Ce qui m'entourait, rues, maisons, arbres, me paraissait avoir été nettoyé avec soin. Les horizons étaient propres, tout neufs, blancs de netteté et de lumière.

Aux fortifications, nous avons rencontré les premières herbes, herbes courtes encore, en larges tapis. Nous sommes descendus dans le fossé, allant le long des hautes murailles grises, les suivant dans leurs angles. D'un côté le mur pâle, de l'autre le talus verdoyant ; on avance comme dans une rue désertée et silencieuse, qui n'aurait pas de maisons. Il y a des coins où les rayons s'amassent, faisant pousser de grands

chardons que peuple toute une nation d'insectes, scarabées, papillons, abeilles ; ces coins sont tout bourdonnement et chaleur. Mais le matin, le talus jette son ombre ; on marche sans bruit, sur un gazon fin et serré ayant devant soi une bande étroite de ciel sur laquelle se détachent les arbres maigres, en pleine lumière, qui dominant la muraille.

Les fossés des fortifications sont de petits déserts où je me suis souvent oublié. L'horizon étroit, l'ombre, le silence que rendent plus sensible le sourd murmure de la grande ville et les clairons des casernes voisines, en font un lieu cher aux gamins, aux petits et aux grands enfants. On est là, dans un trou, aux portes de la cité, la sentant haleter et tressaillir, mais ne l'apercevant plus. Pendant une demi-heure Laurence et moi, nous nous sommes contentés de ce ravin qui nous faisait oublier les maisons et les sentiers frayés ; nous étions à mille lieues de Paris, loin de toute habitation, ne voyant que des pierres, de l'herbe, du ciel. Puis, étouffant déjà, avides de la plaine, nous avons monté le talus en courant. La large campagne s'est étendue devant nous.

Nous nous trouvions dans les terrains vagues de Montrouge. Ces champs défoncés et boueux sont frappés d'éternelle désolation, de misère, de lugubre poésie. Ça et là, le sol noir bâille affreusement, montrant, comme des entrailles ouvertes, d'anciennes carrières abandonnées, blafardes et profondes. Pas un arbre ; sur l'horizon bas et morne se détachent seulement les grandes roues des treuils. Les terres ont je ne sais quel aspect sordide et sont couvertes de débris sans nom. Les chemins tournent, se creusent, s'allongent avec mélancolie. Des mesures neuves en ruines, des tas de plâtras s'offrent à chaque détour des sentiers. Tout est cru à l'œil, les terrains noirs, les pierres blanches, le ciel bleu. Le paysage entier, avec son aspect maladif, ses plans brusquement coupés, ses plaies béantes, a la tristesse indicible des contrées que la main de l'homme a déchirées.

Laurence, qui était devenue rêveuse dans les fossés des fortifications, s'est serrée contre moi en traversant la plaine désolée. Nous avons marché en silence nous retournant parfois pour voir Paris qui grondait à l'horizon. Puis nous

ramenions nos regards à nos pieds, évitant les trous, regardant, l'âme attristée, cette plaine dont le soleil montrait brutalement les blessures ouvertes. Là-bas étaient les églises, les panthéons et les palais royaux ; ici étaient les ruines d'un sol bouleversé, que l'on avait fouillé et volé pour bâtir des temples aux hommes, aux rois et à Dieu. La ville expliquait la plaine ; Paris avait à son seuil la désolation que fait toute grandeur. Je ne sais rien de plus morne ni de plus lamentable que ces terrains vagues qui entourent les grandes cités ; ils ne sont point encore ville, et ils ne sont plus campagne ; ils ont les poussières, les mutilations de l'homme, et n'ont plus la verdure ni la tranquille majesté de Dieu.

Nous avons hâte de fuir. Laurence se blessait les pieds, elle avait peur de ce désordre, de cette mélancolie qui lui rappelaient notre chambre. Moi, je trouvais là mon amour, ma vie troublée et saignante. Nous pressions le pas.

Nous avons descendu un coteau. La Bièvre coulait au fond du vallon, bleuâtre et épaisse. Des arbres, de loin en loin, bordaient le ruisseau ; de



grandes maisons sombres, efflanquées, percées d'immenses fenêtres, se dressaient lugubrement. Le vallon est plus écœurant que la plaine ; il est humide, gras, puant. Les tanneries y ont des senteurs âcres et étouffantes ; les eaux de la Bièvre, cette sorte d'égout en plein ciel, exhalent une odeur fétide et forte qui prend à la gorge. Ce n'est plus la désolation morne et grise de Montrouge ; c'est le dégoûtant aspect d'un ruisseau noir de boue et d'ordures, charriant des puanteurs. Quelques peupliers, dans ce fumier, ont poussé puissamment, et, là-haut, sur le ciel clair, se détachent les longues lignes blanches de l'Hôpital de Bicêtre, cette effrayante demeure de la folie et de la mort, qui domine dignement la vallée malsaine et ignoble.

Le désespoir m'a pris, je me suis demandé si je n'allais pas m'arrêter là et passer ma journée au bord de l'égout. Je ne pouvais donc pas sortir de Paris, je ne pouvais échapper au ruisseau. Jusque dans les champs, la saleté et l'infamie me suivaient ; les eaux étaient corrompues, les arbres avaient une santé malsaine, mes yeux ne rencontraient que plaies et que souffrances. Ce

devait être là la campagne que Dieu me réservait maintenant. Chaque dimanche, je viendrais, Laurence au bras, me promener sur le bord de la Bièvre, le long des tanneries, et parler d'amour dans ce cloaque ; je viendrais, à l'heure de midi, m'asseoir avec mon amante sur la terre grasse, m'abîmant dans cette créature morte et dans ce vallon sordide. Je me suis arrêté effrayé, prêt à rentrer à Paris en courant, et j'ai regardé Laurence.

Laurence avait son visage affaissé, son visage de misère et de vieillesse. Le sourire du départ s'était évanoui. Elle semblait lasse et ennuyée ; elle regardait autour d'elle, calme, sans dégoût. J'ai cru la voir dans notre chambre, j'ai compris qu'il fallait à cette âme endormie plus de soleil, une nature plus douce pour lui rendre ses quinze ans.

Alors, je lui ai pris fortement le bras ; sans lui permettre de tourner la tête, je l'ai entraînée, remontant le coteau, toujours tout droit, suivant les routes, traversant les prés, en quête du printemps jeune et vierge. Pendant deux heures,

nous sommes allés ainsi, en silence, rapidement. Nous avons passé par deux ou trois villages, Arcueil, Bourg-la-Reine, je crois ; nous avons parcouru plus de vingt sentiers, entre des murs blancs et des haies vertes. Puis, comme nous venions de sauter un mince ruisseau, dans une vallée pleine de feuillages, Laurence a poussé un cri d'enfant, un éclat de rire, et elle s'est échappée de mon bras, courant dans l'herbe, toute gaie, toute naïve.

Nous étions dans un grand carré de gazon, planté d'arbres, de hauts peupliers, qui montaient d'un jet, majestueusement, et se balançaient avec langueur dans l'air bleu. Le gazon était dru et épais, noir à l'ombre, doré au soleil ; on eût dit, lorsque le vent agitait les peupliers, un large tapis de soie à reflets changeants. Tout autour s'étendaient des terres labourées, couvertes d'arbustes et de plantes ; l'horizon n'était que feuilles. Une maison blanche, basse et longue, qui s'abritait au seuil d'un bouquet d'arbres voisin, se détachait gaiement sur tout ce vert. Plus loin, plus haut, au bord du ciel, à travers des ombrages, se montraient les premiers toits de Fontenay-aux-

Roses.

La verdure était née de la veille, elle avait des fraîcheurs, des innocences de vierge ; les jeunes feuilles, pâles et tendres, en masses claires, semblaient une dentelle légère et délicate posée sur le grand voile bleu du ciel. Les troncs eux-mêmes, les vieux troncs rugueux, semblaient comme peints à neuf ; ils avaient caché leurs blessures sous des mousses nouvelles. C'était une chanson universelle, une gaieté fraîche, caressante. Les pierres et les terrains, le ciel et les eaux, tout paraissait propre et vigoureux, sain et innocent. La campagne enfant, verte et dorée, sous le large horizon d'azur, riait dans la lumière, ivre de sève, de jeunesse, de virginité.

Et au milieu de cette jeunesse, de cette virginité, courait Laurence en pleine lumière, en pleine sève. Elle s'était plongée dans l'herbe, abîmée dans l'air pur, elle avait retrouvé ses quinze ans au sein de cette campagne qui n'avait pas quinze jours. La jeune verdure rafraîchissait son sang, les jeunes rayons échauffaient son cœur, rougissaient ses joues. Tout son être

s'éveillait dans cet éveil de la terre ; comme la terre, elle redevenait vierge, la saison étant douce.

Laurence courait follement, souple et forte, emportée par la vie nouvelle qui chantait en son être. Elle se couchait, se levait avec vivacité, éclatait de rire, se baissait pour cueillir une fleur, puis fuyait entre les arbres, puis revenait, ardente, toute rose. Sa face entière s'était animée, les traits détendus, assouplis, avaient une bonne expression de joie. Le rire était franc, la voix sonore, le geste caressant. Assis contre un arbre, je la suivais des yeux, blanche dans l'herbe, le chapeau tombé sur les épaules ; je prenais plaisir à cette belle robe propre, légère, qu'elle portait chastement et qui lui donnait un air de pensionnaire turbulente. Elle accourait à moi, me jetait, gerbe par gerbe, les fleurs qu'elle cueillait, marguerites et boutons d'or, églantines et muguets ; puis elle partait de nouveau, éclatante au soleil, pâle et transparente à l'ombre, comme bourdonnant dans la lumière, ne pouvant s'arrêter. Elle emplissait ces herbes et ces feuilles de bruit et de mouvement ; elle peuplait ce coin perdu ; le printemps avait plus de clarté, plus de

vie, depuis que cette enfant blanche riait dans la verdure.

Fraîche, rougissante, toute vibrante, Laurence est venue s'asseoir à mon côté. Elle était humide de rosée, ses seins se soulevaient, rapides, pleins d'un souffle jeune et frais. Il s'exhalait d'elle une bonne odeur d'herbe et de santé. J'avais enfin près de moi une femme, vivant largement, purement, regardant la lumière en face. Je me suis penché, j'ai baisé Laurence au front.

Elle prenait les fleurs, une à une, les disposant en bouquet. Le soleil montait, les ombres étaient plus noires ; autour de nous régnait un grand silence. Couché sur le dos, je regardais le ciel, je regardais les feuilles, je regardais Laurence. Le ciel était d'un bleu mat ; les feuilles, déjà languissantes, s'endormaient au soleil ; Laurence, la tête penchée, calmée et souriante, se hâtait avec des mouvements vifs et souples. Je ne pouvais détacher mes regards de cette femme couchée à demi, perdue au milieu de ses jupes, le front dans une ombre dorée, qui m'apparaissait innocente et active, pleine de ses quinze ans.

J'éprouvais une telle paix, une si profonde joie, que je n'osais ni remuer ni parler ; je vivais de cette pensée que le printemps se trouvait en moi, autour de moi, et que Laurence était vierge ; je me perdais dans ce songe de la pureté de mon amante et de la hauteur de mon amour. Enfin j'aimais une femme ; cette femme riait, cette femme existait, elle avait les bonnes couleurs, la gaieté franche de la jeunesse. Les jours passés n'étaient plus, l'avenir m'apparaissait dans une lueur, calme et splendide. Mes rêves de virginité, mon amour de la lumière allaient être contentés ; dès cette heure, commençait une vie d'extase et de tendresse. Je ne songeais plus à la Bièvre, à cet égout noirâtre au bord duquel j'avais eu l'effrayante tentation de m'asseoir et d'embrasser Laurence. Je voulais maintenant habiter la maison blanche, là-bas, au seuil du bouquet d'arbres, y vivre à jamais avec mon amie, avec ma femme, dans la rosée, dans le soleil, dans l'air pur.

Laurence venait d'attacher son bouquet à l'aide d'un brin d'herbe. Il était onze heures, nous n'avions encore rien mangé. Il nous a fallu quitter

ces arbres sous lesquels mon âme avait aimé pour la première fois, et nous mettre en quête d'un cabaret. J'ai marché devant, à travers la campagne, par des sentiers étroits, bordés de champs de fraisiers. Laurence me suivait, ramenant ses jupons, s'oubliant à chaque haie. Brusquement, au détour d'un chemin, nous avons trouvé ce que nous cherchions.

Le *Coup-du-Milieu*, le cabaret où nous sommes entrés, est situé dans un pli de terrain entre Fontenay et Sceaux, tout près de l'étang du Plessis-Piquet. Du dehors, on ne voit qu'un massif, un jet de verdure, une vingtaine d'arbres qui ont poussé fièrement ; le dimanche, il sort de ce nid immense un bruit de fourchettes et de couteaux, de rires et de chansons. Au-dedans, lorsqu'on a franchi la porte surmontée d'une large enseigne placée de biais, et qu'on a descendu une pente douce, on se trouve dans une allée, assombrie par les feuillages, bordée de bosquets à droite et à gauche ; chacun de ces bosquets est garni d'une longue table et de deux bancs, scellés dans la terre, rougis et noircis par la pluie. Tout au bout, l'allée s'élargit, il y a une



clairière, une balançoire pend entre deux arbres.

Les bosquets étaient silencieux et déserts. Des hommes en blouses bleues, des paysans, se balançaient ; un gros chien se tenait gravement assis sur son derrière, au milieu de l'allée. Laurence et moi, nous nous sommes attablés sous un berceau, à une grande table de vingt couverts. Il faisait presque nuit sous les feuilles, la fraîcheur était pénétrante. Au loin, nous apercevions, entre les branches, la campagne éclatante de soleil, endormie sous les premiers rayons. Les acacias du massif avaient fleuri la veille ; les senteurs douces et suaves de leurs grappes emplissaient l'air calme et caressant.

On nous a mis une serviette sur le bout de la table, en guise de nappe, puis on nous a servi ce que nous avons demandé, des côtelettes, des œufs, je ne sais trop quoi. Le vin, contenu dans un petit broc de grès bleuâtre, égratignait le gosier ; un peu rude et âpre, il ouvrait merveilleusement l'appétit. Laurence dévorait ; je ne lui connaissais pas ces belles dents blanches, affamées, mordant au pain avec des éclats de rire.

Jamais je n'ai mangé si volontiers. Je me sentais léger d'âme et de corps, je me surprénais à me croire encore écolier, aux jours où nous allions nous baigner dans la petite rivière et dîner sur les herbes de la rive. J'aimais ce linge blanc sur la table noire, ces ténèbres des feuillages, ces fourchettes de fer, ces grossières faïences ; je regardais Laurence ; je vivais largement, dans la plénitude de mes sensations, jouissant avec volupté de tout ce qui m'entourait.

Au dessert, le chef de cuisine est venu recevoir nos félicitations. C'est un grand vieillard, un peu voûté, tout de blanc vêtu. Il se coiffe d'un bonnet de coton et porte, ramenées sur les tempes, deux touffes de cheveux grisonnants et frisés, parmi lesquels s'oublie quelques papillotes. Laurence a ri pendant une heure de cette excellente figure rusée et naïve.

J'ignore ce que nous avons fait jusqu'au soir. La journée a été une journée de soleil, d'éblouissement. Je ne sais quels sentiers nous avons pris, quelles ombres nous avons choisies. Il y a, lorsque je songe à ces heures d'extase, une

splendeur devant mes yeux. Le souvenir des détails est rebelle, mon être entier a la sensation d'une grande félicité, d'une grande lumière. Il me semble vaguement que nous nous sommes oubliés, Laurence et moi, au fond d'un trou, dans la mousse, ne voyant qu'un vaste morceau de ciel ; nous sommes restés, la main serrant la main, parlant peu, ivres ; nos yeux, tournés en haut, se sont emplis de clarté jusqu'à l'aveuglement, nous n'avons plus rien vu que nos cœurs et nos pensées. Mais tout ceci est peut-être un rêve ; la mémoire m'échappe, je n'ai conscience que d'avoir été aveugle, d'avoir entrevu des milliers d'astres dans mes ténèbres.

Le soir, sans savoir comment, nous nous sommes retrouvés au *Coup-du-Milieu*. Il y avait foule. Des jeunes femmes et des jeunes hommes emplissaient les bosquets, faisant tapage ; les robes blanches, les rubans rouges et bleus tachaient le vert tendre des feuilles ; les éclats de rire traînaient doucement dans le crépuscule. Des bougies avaient été allumées sur les tables, piquant de points lumineux l'ombre naissante. Des Tyroliens chantaient au milieu de l'allée.

Nous avons mangé sur un bout de table, comme le matin, nous mêlant aux rires, faisant effort pour sortir de nous-mêmes. La jeunesse bruyante qui nous entourait m'effrayait un peu ; je croyais retrouver là beaucoup de Jacques, beaucoup de Maries. Entre les branches, j'apercevais un coin du ciel, pâle et mélancolique, sans étoiles encore ; j'avais peine à quitter des yeux ces calmes espaces pour le monde de folie qui criait autour de moi. Je me rappelle aujourd'hui que Laurence paraissait fiévreuse, troublée.

Puis le silence s'est fait, tous sont partis, et nous sommes restés. J'avais résolu de coucher au *Coup-du-Milieu* Pour jouir, le lendemain, de la rosée, des clartés blanches de l'aube. En attendant que l'on mit des draps à notre lit, je suis allé avec Laurence m'asseoir sur un banc, au fond du jardin. La nuit était douce, étoilée, transparente ; des bruits vagues montaient de la terre ; un cor, sur la hauteur, se plaignait d'une voix éteinte et caressante. La plaine, avec ses grandes masses de feuillages, noires, immobiles, étendait ses horizons mystérieux ; elle semblait

dormir, frissonnante, agitée par un rêve d'amour.

Notre chambre m'a paru humide. Elle était au rez-de-chaussée, basse, neuve, déjà toute dégradée. Les meubles manquaient. Au plafond des amants avaient tracé leurs noms, en promenant sur le plâtre la flamme d'une chandelle ; les lettres, noueuses et tremblées, s'étaient larges, noires. J'ai pris un couteau, et, comme un enfant, j'ai gravé une simple date, audessous d'une lucarne en forme de cœur qui s'ouvrait sur la campagne, sans grille ni volet.

Le lit était bon, si la chambre n'était pas belle. Le matin, en m'éveillant, dans le demi-sommeil, j'ai aperçu sur le mur qui me faisait face, un spectacle que je n'ai pu comprendre et qui m'a épouvanté. La chambre était obscure, encore ; au milieu de l'ombre, sur la muraille, saignait un cœur énorme. J'ai cru sentir ma poitrine vide, je me suis mis à chercher mon amour avec désespoir. J'ai senti mon amour me mordre aux entrailles, et j'ai compris que le soleil se levait et qu'il entraît librement par la lucarne.

Laurence s'est levée, nous avons ouvert porte

et fenêtre. Un flot de fraîcheur est entré, apportant dans la chambre toutes les senteurs de la campagne. Les acacias, plantés presque sur le seuil, avaient une odeur plus adoucie, plus suave. Une aube blanche était au ciel et sur la terre.

Laurence a bu une tasse de lait, et, avant de rentrer à Paris, j'ai voulu monter au bois de Verrières, pour rapporter dans mon cœur tout l'air pur du matin. Là-haut, dans le bois, nous avons marché à petits pas, le long des allées. La forêt était comme une belle épousée au lendemain des noces ; elle avait des pleurs de volupté, une jeune langueur, une fraîcheur humide, des parfums tièdes et pénétrants. Le soleil à l'horizon glissait obliquement, entre les arbres, par larges nappes ; il y avait je ne sais quelle douceur dans ces rayons d'or qui se déroulaient à terre comme des voiles de soie souples et éblouissants. Et dans la fraîcheur, on entendait le réveil du bois, ces mille petits bruits qui témoignent de la vie des sources et des plantes ; sur nos têtes étaient des chants d'oiseaux, sous nos pieds des murmures d'insectes, tout autour de nous des craquements

soudains, des gazouillements d'eaux courantes, des soupirs profonds et mystérieux qui semblaient sortir du flanc noueux des chênes. Nous avançons lentement, nous plaisant à nous attarder au soleil et à l'ombre, buvant l'air frais, essayant de saisir les mots confus que les aubépines nous adressaient au passage. Ô la douce et souriante matinée, toute trempée de larmes heureuses, tout attendrie de joie et de jeunesse ! La campagne en était à cet âge adorable où la vieille nature a pour quelques jours les grâces délicates de l'enfance.

Je suis rentré à Paris, Laurence au bras, jeune et fort, ivre de lumière, de printemps, le cœur plein de rosée et d'amour. J'aimais hautement, je croyais être aimé.

## XXII

Le printemps s'en est allé, je me suis éveillé de mon rêve.

Je ne sais quel triste enfant je suis, quelle âme misérable habite en moi. La réalité me pénètre, me secoue ; ma chair souffre ou jouit puissamment de ce qui est ; je suis comme un corps d'une sonorité exquise qui vibre à la moindre sensation, j'ai une perception aiguë et nette du monde qui m'entoure. Et mon âme se plaît à refuser la vérité ; elle échappe à ma chair, elle dédaigne mes sens, elle vit ailleurs, dans le mensonge et l'espérance. C'est ainsi que je marche dans la vie. Je sais et je vois, je m'aveugle et je rêve. Tandis que je m'avance sous la pluie, en pleine boue, tandis que j'ai énergiquement conscience de tout le froid, de toute l'humidité, je puis, par une faculté étrange, faire luire le soleil, avoir chaud, me créer un ciel



doux et tendre, sans cesser de sentir le ciel noir qui pèse à mes épaules. Je n'ignore pas, je n'oublie pas : je vis doublement. Je porte dans le songe la même franchise que dans les sensations vraies. J'ai ainsi deux existences parallèles, aussi vivantes, aussi âpres, l'une qui se passe ici-bas, dans ma misère, l'autre qui se passe là-haut, dans l'immense et profonde pureté du ciel bleu.

Oui, telle est sans doute l'explication de mon être. Je comprends ma chair, je comprends mon cœur ; j'ai conscience de mes innocences et de mes infamies, de mes amours pour les mensonges et pour les vérités. Je suis une délicate machine à sensations, sensations d'âme, sensations de corps. Je reçois et je rends en frissonnant le moindre rayon, la moindre senteur, la moindre tendresse. Je vis tout haut, criant de souffrance, balbutiant d'extase, au ciel et dans la fange, plus écrasé après chaque nouvel élan, plus radieux après chaque nouvelle chute.

L'autre jour, dans l'air tiède, sous les grands arbres de Fontenay, ma chair s'était attendrie, mon cœur avait dominé. J'aimais, je me croyais

aimé. La vérité m'échappait, je voyais Laurence vêtue de blanc, jeune et vierge ; son baiser me paraissait avoir tant de douceur qu'il me semblait venir de son âme. Aujourd'hui, Laurence est là, assise sur le bord du lit ; à la regarder, pâle et morne dans sa robe sale, ma chair frémit, mon cœur se soulève. Le printemps n'est plus, Laurence est vieille, elle ne m'aime pas. Oh ! le misérable enfant ! Je mérite de pleurer, moi qui fais mes larmes !

Que m'importent la laideur de Laurence, sa souillure, son affaissement ? Qu'elle soit plus laide, plus souillée, plus affaissée encore, mais qu'elle m'aime ! Je veux qu'elle m'aime.

Je ne regrette ni ses quinze ans, ni son jeune sourire de l'autre jour. Elle courait sous les arbres, elle était la bonne fée de ma jeunesse. Non, je ne regrette rien de sa beauté ni de sa fraîcheur ; je regrette le rêve que j'ai fait en croyant sentir son cœur dans ses caresses.

Elle est là, déplorable, écrasée. J'ai bien le droit d'exiger qu'elle m'aime, qu'elle se livre à moi. Je l'accepte dans son être entier, je la veux

telle qu'elle est, endormie et usée, mais je la veux, je la veux de toute ma volonté, de toute ma puissance.

Je me souviens que j'ai rêvé la rédemption que je voulais en elle plus de raison, plus de pudeur. Que m'importe la pudeur, que m'importe la raison ? Je n'en ai que faire maintenant. J'exige de l'amour, quel qu'il soit, impudique et fou. Je suis avide d'être aimé, je ne veux plus aimer tout seul. Rien ne lasse le cœur comme des caresses qui ne sont pas rendues. J'ai donné à cette femme ma jeunesse, mes espérances ; je me suis enfermé avec elle dans la souffrance et l'abjection ; j'ai tout oublié au fond de nos ténèbres, la foule et ses jugements. Je puis bien, il me semble, demander en échange à cette femme de s'unir à moi, de nous confondre au fond du désert de misère et d'abandon où nous vivons tous deux.

Le printemps est mort, vous dis-je. J'ai rêvé que le jeune feuillage verdissait au soleil, que Laurence riait follement parmi les herbes hautes. Je me trouve dans l'ombre humide de ma

chambre, en face de Laurence qui sommeille ; je n'ai pas quitté le bouge, je n'ai vu s'ouvrir ni les yeux ni les lèvres de cette fille. Tout est mensonge. Dans cet écroulement du vrai et du faux, dans ce bruit confus que la vie fait en moi, je ne sens qu'un besoin, un besoin cuisant et cruel : aimer, être aimé, n'importe où, n'importe comment, pour m'abîmer en un néant d'amour.

Oh ! frères, plus tard, si jamais je sors de ma nuit et qu'il me prenne le caprice de conter à la foule mes amours lointaines, j'imiterai sans doute ces pleurards, ces rêveurs qui parent de rayons les démons de leurs vingt ans et leur mettent des ailes aux épaules. On les nomme les poètes de la jeunesse, ces menteurs qui ont souffert, qui ont versé toutes leurs larmes, et qui aujourd'hui, dans leurs souvenirs, n'ont plus que des sourires et des regrets. Je vous assure que j'ai vu leur sang, que j'ai vu leur chair à nu, déchirée et endolorie. Ils ont vécu dans la souffrance, ils ont grandi dans le désespoir. Leurs maîtresses étaient infâmes, leurs amours avaient toutes les horreurs des amours du ruisseau. Ils ont été trompés, blessés, traînés dans la boue ; jamais ils n'ont rencontré un cœur, et

chacun d'eux a eu sa Laurence qui a fait de sa jeunesse une solitude désolée. Puis la blessure s'est fermée, l'âge est venu, le souvenir a donné son charme caressant à toute l'infamie d'autrefois, et ils ont pleuré leurs amours malsaines. C'est ainsi qu'ils ont créé un monde mensonger de jeunes pécheresses, de filles adorables dans leur insouciance et leur légèreté. Vous les connaissez toutes, les Mimi Pinson et les Musette, vous les avez rêvées à seize ans, peut-être même les avez-vous cherchées. Leurs amants ont été prodigues ; ils leur ont accordé la beauté et la fraîcheur, la tendresse et la franchise ; ils en ont fait des types pénétrants de libre amour, d'éternelle jeunesse ; ils les ont imposées à notre cœur, ils se sont plu à se tromper eux-mêmes. Ils mentent, ils mentent, ils mentent.

Je les imiterai. Comme eux, je m'abuserai sans doute, je croirai de bonne foi les mensonges que mes souvenirs me conteront ; comme eux, j'aurai peut-être des lâchetés, des timidités qui me pousseront à ne pas parler haut et franc, disant quelles auront été mes amours, et combien elles étaient impures. Laurence deviendra Musette ou

Mimi ; elle aura la jeunesse, elle aura la beauté ; ce ne sera plus la femme qui est là, muette, malpropre, ce sera une toute jeune fille, étourdie, aimant à droite, à gauche, mais vivante encore, rendue plus jeune, plus adorable par ses caprices. Le bouge deviendra une mansarde gaie, fleurie, blanche de soleil ; la robe de soie bleue se changera en indienne légère et propre ; ma misère sera pleine de sourires, mes tendresses rayonneront. Et je chanterai à mon tour la chanson de la vingtième année, reprenant le refrain où les autres l'ont laissé, continuant les paroles douces et menteuses, me trompant, trompant ceux qui viendront après moi.

Frères, dans ces lettres écrites pour vous seuls et que je trace au jour le jour, frissonnant encore des terribles secousses, je puis être rude, âpre, dire tout, appuyant sur mes aveux. Je me livre entier, je vis tout haut, je vous donne ma chair et mon sang : je voudrais sortir mon cœur de ma poitrine, vous le montrer, saignant, malade, franc dans ses abjections et dans ses puretés. Je me sens plus haut et plus digne en me confessant à vous ; j'ai une fierté immense au milieu de mon

abaissement ; plus je descends plus je grandis en dédain, en indifférence superbe. La douce chose que la franchise ! Dites-vous que, sur dix jeunes gens, huit ont la même vie que moi, la même jeunesse : les uns, deux ou trois sur cent peut-être, s'effraient, pleurent comme je pleure ; les autres, plusieurs milliers, acceptent et vivent en paix, infâmes et souriants. Tous mentent. Moi, je me blesse, je vous avoue en sanglotant quelles sont mes amours, de quel terrible poids elles m'étouffent.

Plus tard, je mentirai.

Rien n'existe, aujourd'hui, si ce n'est l'amour de Laurence, que je n'ai pas et que j'exige. Il n'y a plus de lumière, plus de monde, plus de foule ; il y a, dans l'ombre, un homme et une femme mis face à face, à jamais. L'homme, en dehors de toute pureté, de toute beauté, veut être aimé de la femme, parce qu'il a peur d'être seul, qu'il a froid, qu'il aime lui-même. Au dernier jour, lorsque l'humanité agonisera et qu'il ne restera plus qu'un couple sur la terre, la lutte sera terrible, le désespoir immense, si le dernier amant

ne peut éveiller la dernière amante du sommeil du  
cœur et de la chair.



## XXIII

Marie a changé de chambre hier ; elle est venue loger sur le même palier que moi, dans une pièce séparée de la mienne par une simple cloison. La pauvre enfant se meurt ; elle tousse d'une toux creuse et sourde, avec une sorte de râle entre chaque hoquet. Jacques, que cette toux troublait dans sa quiétude d'homme fort, a décidé que la malade serait plus à l'aise seule dans une chambre séparée. Il lui a donné Pâquerette pour la veiller et la soigner.

La nuit dernière, j'ai entendu pendant de longues heures la toux et le râle de Marie. Laurence dormait, sans souffle. Chaque éclat étouffé qui traversait la cloison me pénétrait d'une tristesse indicible.

Ce matin, en me levant, je suis allé voir la mourante. Elle garde le lit, blanche, résignée, souriante encore. Sa tête, élevée sur deux

oreillers, avait une sorte de langueur douce ; ses deux bras maigres et transparents s'allongeaient sur le drap, le long de son pauvre corps qui se dessinait sous la toile, en lignes sèches et lamentables.

La chambre m'a paru obscure et froide. Elle ressemble à la mienne, mais elle est mieux meublée, moins sale. Une large fenêtre s'ouvre sur la grande muraille noire qui se dresse à quelques mètres de la façade de la maison.

Marie était seule, immobile, les yeux grands ouverts, regardant le plafond avec cet air pensif et navrant des malades qui voient déjà au-delà de la vie. Pâquerette venait de descendre chercher son déjeuner. Sur une petite table, dans le voisinage d'un fauteuil, se trouvaient une armée de bouteilles, un seul verre et des débris de viandes. La pensée m'est venue que Pâquerette se soignait plus qu'elle ne soignait la moribonde.

J'ai baisé le front de Marie, je me suis assis sur le bord de la couche, tenant une de ses mains. Elle a tourné la tête lentement et m'a souri, me disant qu'elle ne souffrait pas, qu'elle se reposait.

Sa parole, un peu rauque, n'était plus qu'un murmure faible et caressant. Le front incliné, elle me regardait de ses yeux fiévreux et agrandis ; il y avait de l'étonnement, de la tendresse dans ses regards larges. Une piété immense m'a serré au cœur en face de cette misérable. J'ai cru que j'allais pleurer.

Pâquerette est remontée, chargée de nouvelles bouteilles et de nouvelles viandes. Elle a ouvert la fenêtre, se plaignant du mauvais air ; elle s'est établie commodément dans le fauteuil, devant la table, puis s'est mise à manger bruyamment, parlant en mâchant, questionnant Marie sur ses amants, sur sa vie de la veille. Elle semblait ignorer que cette enfant était malade ; elle la traitait en paresseuse qui aime à garder le lit et à se faire plaindre. Je regardais cette femme avec dégoût, rapetissée sur elle-même, léchant ses doigts gras, ricanant, la bouche pleine, plaisantant la mourante et me jetant des regards sournois et cyniques, de ces regards de courtisane affolée que certaines vieilles ont encore dans leurs yeux rougis.

Pâquerette, cessant de manger, a tourné à demi son fauteuil ; puis, croisant les mains sur ses jupes, elle nous a regardés, Marie et moi, allant de l'un à l'autre, riant d'un rire mauvais.

– Eh ! ma belle, a-t-elle dit à la malade en me désignant du doigt, n'est-ce pas là un beau garçon ? Son cœur est neuf et a besoin de nouvelles amours.

Marie a souri tristement, fermant les yeux, retirant sa main que la mienne avait gardée.

– Vous vous trompez, ai-je répondu à Pâquerette après un moment de silence, mon cœur n'est pas veuf. J'aime Laurence.

Marie a soulevé ses paupières et m'a rendu ses doigts que j'ai trouvés plus agités, plus brûlants.

– Laurence, Laurence, ricanait la vieille, elle se moque bien de vous ! Voilà les hommes. Ils aiment qui les trahit et les abandonne. Cherchez femme, mon pauvre monsieur.

Je n'entendais pas distinctement, n'accordant d'ordinaire aucune attention aux bavardages de cette vieille. Et je ne sais pourquoi, j'ai éprouvé

un vague malaise. Une chaleur inconnue a empli mon être d'un frisson douloureux.

– Écoutez, mes enfants, a ajouté Pâquerette en prenant ses aises, je suis une bonne femme, il me déplait qu'on se moque de vous. Vous êtes gentils tous deux, doux comme des agneaux, bons comme du pain. J'ai rêvé de vous marier ensemble ; je sais que jamais je n'aurai fait embrasser deux meilleures petites créatures. Allons, monsieur, prenez Madame dans vos bras. Je rencontre tous les jours Laurence et Jacques qui se caressent dans l'escalier.

Je regardais Marie. Elle était calme, son pouls ne battait pas plus vite. Elle paraissait rêver les yeux fixés sur moi, et je ne savais si elle me voyait dans son rêve. Les baisers que Jacques pouvait donner à Laurence ne la troublaient pas dans la tranquille amitié qu'elle avait pour lui.

Moi, je sentais la chaleur insupportable monter dans ma poitrine et m'étouffer. J'ignorais quel était cet engourdissement soudain qui me causait une douleur sourde, profonde, allant jusqu'à l'âme. Je ne songeais ni à Laurence ni à Jacques ;

j'écoutais Pâquerette, et l'étouffement augmentait, me serrait à la gorge.

Pâquerette frottait lentement ses mains sèches ; ses yeux gris, perdus sous ses paupières molles, brillaient étrangement dans son visage jaune. Elle a repris d'une voix plus cassée.

— Vous êtes là à vous regarder comme de grands innocents. N'avez-vous pas compris, Claude ? Jacques vous prend Laurence, prenez Marie. Eh ! tenez, la petite sourit : elle ne demande pas mieux, allez. De cette façon, personne ne sera veuf, les uns n'auront pas à faire des reproches aux autres. Voilà comme tout doit s'arranger en cette vie.

Marie a levé la main avec impatience, lui faisant signe de se taire. Cette voix aigre donnait un frisson à sa chair émaciée. Puis, son visage a pris une paix mélancolique, un air d'extase recueillie ; elle m'a regardé, rêveuse, et m'a dit d'une voix pénétrante, d'une voix que je ne lui connaissais pas :

— Voulez-vous, Claude ? Je vous aimerai bien.

Et elle s'est levée.

Un accès de toux a rejeté sur le lit son corps secoué horriblement, tout pantelant de douleur. Les bras ouverts et tordus, la tête renversée, elle suffoquait. Sa poitrine à demi découverte, cette pauvre poitrine que la souffrance avait faite si infantine, si chaste, se soulevait affreusement comme pleine d'un vent furieux. Puis la terrible toux s'est apaisée, l'enfant s'est allongée, pâle, les joues violettes, comme foudroyée d'accablement et d'insensibilité.

J'étais resté sur le bord de la couche, secoué moi-même par les déchirements de la mourante. Je n'avais pas osé bouger, cloué de pitié et d'effroi. Ce que j'avais devant moi était si profond d'horreur et de tendresse, si lamentable et si répugnant, que je ne sais comment exprimer la sainte peur qui me tenait là, navré, plein de dégoût et de miséricorde. J'étais tenté de battre Pâquerette, de la chasser ; j'aurais voulu embrasser Marie comme un frère, lui donner mon sang pour rendre la vie et la fraîcheur à sa chair moribonde.

Ainsi, j'en étais arrivé à ce point : une femme perdue de vieillesse et de débauche m'offrait d'échanger mon cœur contre un autre cœur, de céder ma maîtresse à un de mes amis et de lui acheter ainsi la sienne ; elle me faisait voir tout l'avantage de ce marché, elle riait de l'excellente histoire. Et l'amante qu'elle voulait me donner appartenait déjà à la mort. Marie se mourait, et Marie me tendait les bras. Pauvre innocente ! sa pureté étrange lui cachait toute l'horreur de son baiser. Elle avançait les lèvres comme une vierge, ne comprenant pas que j'aurais mieux aimé mourir que de toucher à sa bouche, moi plein de Laurence. Cette chair pâle, brûlée par la fièvre, ne portait plus la trace des embrassements qui l'avaient rougie ; mais elle était morte déjà, sanctifiée, si pure que j'aurais cru commettre un sacrilège en lui donnant un dernier frisson de volupté.

Pâquerette a regardé curieusement la crise de Marie. Cette femme ne croit pas à la souffrance des autres.

– Elle aura avalé de travers, a-t-elle dit, sans



songer que la malade ne mangeait plus depuis quinze jours.

J'ai été pris, à ces paroles, d'une colère aveugle. J'aurais volontiers souffleté cette face jaune qui ricanait, et, comme la misérable ouvrait de nouveau les lèvres :

– Taisez-vous ! lui ai-je crié d'une voix éclatante et indignée.

La vieille a reculé son fauteuil avec effroi. Elle m'a regardé, peureuse, indécise ; puis, voyant que je ne riais point, elle a fait un geste d'homme ivre, et a balbutié d'un ton traînant :

– Alors, s'il est défendu de plaisanter, il faut le dire. Moi, j'ai toujours le mot pour rire : tant pis pour ceux qui pleurent. Vous ne voulez pas de Marie, n'en parlons plus.

Et elle a poussé le fauteuil devant la table, où elle s'est versé un grand verre de vin qu'elle a bu à petits coups.

Je me suis penché sur Marie, qui râlait doucement, endormie par la souffrance. Je l'ai baisée au front, en frère.

Comme je sortais, Pâquerette s'est tournée vers moi.

– Monsieur Claude, m'a-t-elle crié, vous n'êtes pas aimable, mais je ne vous en donnerai pas moins un bon avis. Si vous aimez Laurence, veillez sur elle.

## XXIV

Je suis jaloux, – jaloux de Laurence !

Cette Pâquerette a mis en moi l'effroyable tourment. J'ai descendu, un à un, tous les degrés du désespoir, aujourd'hui mon infamie et ma souffrance sont complètes.

Je sais comment se nomme cette chaleur inconnue qui emplissait ma poitrine et m'étouffait. Cette chaleur était la jalousie, un flot brûlant d'angoisse et de terreur. Ce flot a monté, il a envahi tout mon être. Maintenant, je n'ai pas un membre qui ne soit endolori et jaloux, qui ne se plaigne de l'horrible étreinte dont crie toute ma chair.

Je ne sais comment les autres sont jaloux. Moi, je suis jaloux de tout mon corps, de tout mon cœur. Lorsque le doute est entré en moi, il veille, travaille impitoyablement ; il me blesse à chaque seconde, me fouille, entre toujours plus

avant. La douleur est physique ; l'estomac se serre, les membres s'affaissent, la tête se creuse, il y a faiblesse et fièvre. Et, au-dessus de ces maux des nerfs et des muscles, je sens l'angoisse de mon cœur, profonde, éperdue, qui me presse, me brûle sans relâche. Une seule idée tourne sur elle-même dans le vide immense de ma pensée : je ne suis plus aimé, je suis trompé, et mon cerveau bat comme une cloche sous cet unique son, mes entrailles ont un même frémissement, tordues et déchirées. Rien n'est plus douloureux que ces heures de jalousie qui me frappent doublement dans la matière et dans l'affection. La souffrance de la chair et la souffrance du cœur s'unissent en une sensation d'une accablante pesanteur, inexorable, m'écrasant toujours. Et moi, je perds le souffle, m'abandonnant, descendant de plus en plus dans mes soupçons, agrandissant ma blessure, m'évanouissant à la vie, ne vivant que de la pensée qui me ronge.

Si je souffrais moins, je voudrais savoir de quoi est faite ma souffrance. J'aurais un âpre plaisir à interroger mon corps, à questionner ma tendresse. Je suis curieux de voir le fond de mes

désespoirs. Sans doute, il y a là les mille méchantes choses de l'amour, l'égoïsme et l'amour-propre, la lâcheté et les passions mauvaises ; il y a la révolte des sens, les vanités de l'intelligence. Cette femme qui s'en va, lasse de mes caresses, et qui me préfère un autre homme, me blesse dans tout mon être ; elle me médaigne, elle déclare qu'elle a trouvé un amour plus doux, plus pur que le mien. Puis, il y a surtout un sentiment d'immense solitude. On se sent abandonné, on frissonne d'effroi ; on ne peut vivre sans cette créature qu'on s'était plu à regarder comme une compagne éternelle ; on a froid, on tremble, on préférerait mourir que de rester orphelin.

J'exige que Laurence soit à moi. Je n'ai qu'elle et je la garde en avare. Je saigne, lorsque je songe que Pâquerette a peut-être raison, et que demain je serai sans amour. Je ne veux pas rester tout seul dans ma misère, au fond de mon abaissement. J'ai peur.

Et pourtant je ne puis fermer les yeux, vivre dans l'ignorance. Certains garçons, lorsqu'ils

sentent qu'une femme leur est nécessaire, l'acceptent telle qu'elle est ; ils n'ont garde de risquer leur paix en fouillant sa vie. Moi, je ne me sens pas la force d'ignorer. Je doute. Mon malheureux esprit me pousse à me désabuser ou à me convaincre ; j'ai besoin de pénétrer Laurence, de mourir, si elle doit m'abandonner.

Le soir, je feins de sortir, je me glisse furtivement chez Marie. Pâquerette sommeille ; la mourante me sourit faiblement, sans tourner la tête. Je vais à la fenêtre et je m'y établis. De là, j'espionne, je me penche pour voir dans la cour et dans la chambre de Jacques. Je reviens parfois entrebâiller la porte, j'écoute les bruits de l'escalier. Ce sont des heures cruelles. Mon esprit tendu travaille avec labeur, mes membres tremblent d'anxiété et d'attention prolongée. Lorsque des voix montent de la chambre de Jacques, l'émotion me serre à la gorge. Si j'entends Laurence quitter notre mansarde et qu'elle ne paraisse pas sur le seuil, en bas, une brûlure me traverse la poitrine : j'ai compté les marches, je me dis qu'elle s'est arrêtée au troisième étage. Alors, je me courbe, au risque de

tomber ; je voudrais entrer par cette fenêtre qui s'ouvre à cinq mètres au-dessous de moi. Je crois entendre des sons de baisers, je saisis mon nom prononcé avec des rires ironiques. Puis, lorsque Laurence se montre enfin sur le seuil, dans la cour, la brûlure me traverse de nouveau. Je reste haletant, brisé. Elle me surprend, je ne l'attendais pas. Je commence à douter, je ne sais plus si j'ai bien compté les marches qu'elle avait à descendre.

Longtemps je joue ce jeu cruel avec moi-même. J'invente des embûches, et, le sang me montant aux yeux, je ne me rappelle plus ce que j'ai vu. La certitude me fuit, les soupçons naissent et meurent plus dévorants chaque jour. J'ai une science infernale pour épier et raisonner les causes de ma souffrance ; mon esprit s'empare âprement des faits les plus minces, il les assemble, les lie, en tire des déductions merveilleuses. Je fais cette petite besogne avec une étonnante lucidité ; je compare, je discute, j'accueille, je rejette, en véritable juge d'instruction. Mais, dès que je crois tenir une certitude, mon cœur éclate, ma chair tressaille, je

suis plus qu'un enfant qui pleure, en sentant la réalité lui échapper.

J'aimerais à pénétrer la vie de mes compagnons, à fouiller les mystères, j'ai la curiosité de tout ce que je ne sais pas, je me plais étrangement à ces délicates opérations de l'intelligence, en quête d'une solution inconnue. Il y a une volupté exquise à peser chaque mot, chaque souffle ; on n'a que quelques vagues données, et on arrive, par une marche lente et sûre, mathématique, à la connaissance de la vérité entière. Je puis mettre ma sagacité au service de mes frères. Lorsqu'il s'agit de moi, je suis agité d'une telle passion que je ne sais ni voir ni entendre.

Hier, je suis resté deux heures dans la chambre de Marie. La nuit était noire, humide. En face, sur la muraille nue, la fenêtre de Jacques jetait un carré de lumière jaune. Des ombres allaient et venaient dans ce carré, bizarres, agrandies.

J'avais entendu Laurence fermer notre porte, et elle n'était pas descendue dans la cour. Je reconnaissais l'ombre de Jacques, sur le mur,



longue et roide, s'agitant avec des mouvements secs et précis. Il y avait une autre ombre, plus courte, plus lente, plus indécise dans ses gestes ; je croyais reconnaître cette ombre, qui me paraissait avoir une tête forte, grossie par un chignon de femme.

Par instants, le carré de lumière jaune s'étendait, pâle et blafard, vide et calme. Et moi, penché, haletant, je regardais avec une attention douloureuse, souffrant de ce vide et de ce calme de la lumière, souhaitant avec angoisse qu'une masse noire apparût, me livrant son secret. Puis, brusquement, le carré se peuplait : une ombre passait, deux ombres se mêlaient, démesurées, d'une telle étrangeté que je ne pouvais saisir les formes ni expliquer les mouvements. Mon esprit cherchait avec désespoir le sens de ces taches sombres qui s'allongeaient, s'élargissaient, laissant deviner parfois une tête ou un bras. La tête et le bras se déformaient aussitôt, se fondaient. Je n'apercevais plus qu'une sorte de flot d'encre oscillant, se répandant de tous côtés, barbouillant la muraille. Je voulais comprendre, et j'arrivais à distinguer des silhouettes

monstrueuses d'animaux, des profils étranges. Je me perdais dans le cauchemar de cette vision, je suivais avec terreur ces masses qui dansaient sans bruit, je frémissais à la pensée de ce que j'allais découvrir, je pleurais de rage en voyant que tout cela n'avait aucun sens et que je ne saurais rien. Et, tout à coup, le flot d'encre, dans un dernier saut, dans une dernière grimace, coulait le long du mur, le long des ténèbres. Le carré de lumière jaune restait de nouveau désert, morne. Les ombres avaient passé, sans me rien révéler. Je me penchais, plus désespéré, attendant le terrible spectacle, me disant que ma vie dépendait de ces taches noires qui gambadaient sur la muraille jaunie.

Une sorte de fureur a fini par me prendre devant ce drame ironique qui se jouait en face de moi. Ces personnages étranges, ces scènes rapides et incompréhensibles me raillaient ; j'aurais voulu pouvoir faire cesser cette farce lugubre. Je me sentais brisé d'émotion, dévoré de doute.

Je suis doucement sorti de la chambre de

Marie, j'ai ôté mes souliers que j'ai posés sur le palier ; puis, oppressé, anxieux, je me suis mis à descendre l'escalier, m'arrêtant à chaque marche, écoutant le silence, épouvanté des légers bruits qui montaient. Arrivé devant la porte de Jacques, après cinq longues minutes de peur et d'hésitation, je me suis courbé lentement, péniblement, et j'ai entendu craquer les os de mon cou. J'ai appliqué mon œil droit au trou de la serrure : je n'ai vu que les ténèbres. Alors, j'ai collé mon oreille contre le bois de la porte : le silence bourdonnait, et il y avait dans ma tête un grand murmure qui m'empêchait d'entendre. Des flammes passaient devant mes regards, un grondement sourd et grandissant emplissait le corridor. Le bois de la porte brûlait mon oreille ; il me semblait tout vibrant. Derrière cette porte, je pensais saisir par instants des soupirs étouffés, puis la mort me paraissait avoir passé dans cette chambre silencieuse. Et je ne savais plus. Je ne pouvais rien arracher de précis à ce silence tumultueux, à cette nuit pleine d'éclairs. J'ignore combien de temps je suis resté courbé contre la porte ; je me souviens seulement que le froid du

carreau me glaçait les pieds, et qu'un grand tremblement secouait mon corps couvert de sueur. L'angoisse et l'épouvante me tenaient cloué, ramassé sur moi-même, n'osant bouger, tordu par la jalousie, aussi frissonnant que si je venais de commettre un crime.

Je suis remonté en chancelant, me heurtant aux murs. J'ai ouvert de nouveau la fenêtre de Marie, ayant encore besoin de souffrance, ne pouvant me soustraire à la cuisante volupté de mes déchirements. La muraille, en face, était noire ; la toile venait de tomber sur le drame, la nuit régnait. En sortant, j'ai contemplé Marie qui dormait, les mains jointes. Je crois que je me suis agenouillé devant la couche, adressant à je ne sais quelle divinité une prière dont les paroles me montaient aux lèvres.

Je me suis couché, grelottant, et j'ai fermé les yeux. Je voyais, au travers de mes paupières, la lueur de la chandelle, posée sur une petite table en face de moi, et j'avais ainsi un large horizon rose que je peuplais de figures lamentables. J'ai la triste puissance du rêve, la faculté de créer de

toutes pièces des personnages qui vivent presque de la vie réelle ; je les vois, je les touche, ils jouent comme des acteurs vivants les scènes qui se passent dans ma pensée. Je souffre et je jouis d'autant plus puissamment que mes idées se matérialisent et que je les perçois, les yeux fermés, par tous mes sens, par toute ma chair.

Dans la lueur rose, je voyais Laurence deminue entre les bras de Jacques. Je voyais la chambre qui m'avait paru noire, silencieuse, et maintenant elle était pleine de rires, de clartés. Les deux amants, dans un flot de lumière éclatante, se serraient étroitement ; ils étaient là, sous mes yeux, prenant toutes les attitudes que rêvait mon esprit éperdu. Ce n'étaient plus de simples pensées, une jalousie de cœur, c'étaient des tableaux horribles, vivants, d'une netteté effrayante. Mon corps se révoltait et criait ; je sentais que le drame se passait en moi, que je pouvais voiler ces images ; je les découvrais, je les étalais, je les évoquais plus nues, plus vigoureuses, je m'enfonçais à plaisir dans ces spectacles que je me donnais largement pour souffrir davantage. Mes doutes se faisaient chair,

je savais et je voyais enfin, je trouvais dans mon imagination des certitudes pleines de douloureuses délices.

Laurence est entrée et a refermé la porte brutalement. Elle apportait du dehors un parfum indéfinissable de tabac et de liqueur. Je n'ai pas ouvert les paupières, écoutant ses pas et le froissement des étoffes, tandis qu'elle se déshabillait. Je regardais la lueur rose ; et, au-delà, il me semblait voir cette femme, lorsqu'elle passait devant moi, rire de pitié, se moquer du geste, croyant que je dormais.

Elle s'est couchée, poussant un soupir léger, et a pris ses aises pour s'endormir. Alors toute la douleur de la soirée m'a monté à la gorge ; une rage indicible m'a pris, à la sensation de cette chair froide qui touchait la mienne. J'ai pensé que Laurence me revenait lasse de volupté, molle et humide de trahison et de débauche. Je me suis dressé sur mon séant, serrant les poings.

— D'où viens-tu ? ai-je demandé à Laurence d'une voix sourde et tremblante.

Elle a ouvert lentement les yeux qu'elle avait

déjà fermés, et elle m'a regardé un instant, étonnée, sans répondre. Puis, avec un mouvement d'épaules :

– Je viens, m'a-t-elle répondu, de chez la fruitière du haut de la rue, qui m'avait invitée à prendre le café.

Je voyais sa face de bas en haut : les paupières closes retombaient d'elles-mêmes, les traits exprimaient la satiété et l'assouvissement. J'ai senti le sang m'aveugler à la voir si pleine des baisers d'un autre. Son cou, large et gonflé, se tendait à moi, me sollicitant au crime ; il était gros et court, impudent et lubrique ; il blanchissait insolemment, se moquant et me défiant. Tout ce qui m'entourait a disparu ; je n'ai plus aperçu que ce cou.

– Tu mens ! ai-je crié.

Et j'ai pris le cou entre mes doigts crispés, voyant rouge. J'ai secoué violemment Laurence, serrant de toutes mes forces. Elle se laissait aller, obéissant aux secousses, sans une plainte, molle et abruti. Je ne sais quel plaisir j'avais à sentir ce corps tiède et souple se plier, se fondre au gré de

ma rage. Puis, un frisson glacial m'a pénétré d'épouvante, j'ai cru voir du sang ruisseler le long de mes doigts, je me suis rejeté sur l'oreiller, sanglotant, ivre de douleur.

Laurence a porté la main à son cou. Elle a respiré fortement, à trois reprises, et elle s'est recouchée, me tournant le dos, sans une parole, sans une larme.

Je l'avais échevelée. Sur sa nuque, j'apercevais une trace bleuâtre rendue plus sombre par l'ombre des cheveux qui cachaient à demi les épaules. Mes pleurs m'aveuglaient, mon cœur était plein d'une compassion immense et douloureuse. Je pleurais sur moi qui venais de maltraiter une femme, je pleurais sur Laurence dont j'avais entendu crier les os sous mes doigts. Tout mon être s'anéantissait dans un remords poignant, mon âme navrée cherchait avec désespoir à réparer ce qui ne pouvait être oublié. Je reculais, plein de dégoût et de frayeur, devant la bête fauve que j'avais sentie s'éveiller et mourir en moi ; je souffrais de terreur, de honte, de pitié.



Je me suis approché de Laurence, je l'ai prise dans mes bras, lui parlant bas, à l'oreille, d'une voix caressante et désolée. Je ne sais ce que je lui ai dit. Mon cœur était plein, je l'ai vidé. Mes paroles ont été une longue prière, ardente et humble, douce et violente, pleine d'orgueil et de bassesse. Je me suis livré entier, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir ; j'ai fait l'histoire de mon cœur, j'ai fouillé jusqu'au plus profond de mon être pour ne rien cacher. J'avais besoin de pardon, j'avais aussi besoin de pardonner. J'ai accusé Laurence, je lui ai demandé de la loyauté et de la franchise, je lui ai dit combien elle m'avait fait pleurer. Je ne lui adressais pas des reproches pour me mieux excuser ; mes lèvres s'ouvraient malgré moi, tout le présent m'emplissait, mes pensées de chaque jour s'unissaient en une seule plainte tendre et résignée, dégagée de toute colère, de toute rancune. Mes reproches, mes confidences ont été mêlés d'effusions d'amour, de tendresses soudaines ; j'ai parlé ce langage de la passion, puéril et ineffable, montant en plein ciel, me traînant à terre ; je me suis servi de cette poésie

adorable et ridicule des enfants et des amants ; j'ai été fou, passionné, ivre. Et j'allais ainsi, comme dans un rêve, interrogeant, répondant, parlant d'une voix profonde et régulière, pressant Laurence contre ma poitrine. Pendant une grande heure, j'ai entendu les paroles qui, d'elles-mêmes, sortaient de ma bouche, douces, navrées ; je me soulageais à écouter cette musique pénétrante, il me semblait que mon pauvre cœur endolori se berçait et s'endormait.

Laurence, les yeux ouverts, regardait le mur, impassible. Ma voix ne semblait pas arriver jusqu'à elle. Elle était là aussi muette, aussi morte que si elle s'était trouvée dans une grande nuit, dans un grand silence. Son front dur, sa bouche froide et crispée annonçaient la résolution implacable de ne pas écouter, de ne pas répondre.

Alors j'ai éprouvé un âpre désir d'obtenir une parole de cette femme. J'aurais donné mon sang pour entendre la voix de Laurence ; tout mon être se portait vers elle, la conjurait, la priait à mains jointes de parler, de prononcer un seul mot. Je pleurais de son silence, une sorte de vague

malaise grandissait en moi à mesure qu'elle devenait plus morne et plus impénétrable. Je me sentais glisser à la folie, à l'idée fixe ; j'avais l'impérieux besoin d'une réponse ; je faisais des efforts surhumains de prières et de menaces pour contenter ce besoin qui me dévorait. J'ai multiplié mes questions, appuyé sur mes demandes, changé la forme de mes interrogations, les rendant plus pressantes ; je me suis servi de toute ma douceur, de toute ma violence, implorant, ordonnant, parlant d'un ton caressant et soumis, puis me laissant emporter par la colère, et me faisant ensuite plus humble, plus insinuant encore. Laurence, sans un frisson, sans un regard, paraissait ignorer ma présence. Toute ma volonté, tout mon désir furieux se brisaient contre l'impitoyable surdité de cet être qui se refusait à moi.

Cette femme m'échappait. Je devinais une barrière infranchissable entre elle et moi. Je tenais son corps étroitement serré, je sentais ce corps s'abandonner avec dédain à mon embrassement. Mais je ne pouvais ouvrir cette âme, entrer dedans ; le cœur et la pensée se

dérobaient ; je ne pressais qu'un lambeau sans vie, si las, si usé qu'il ne disait rien à mes bras. Et j'aimais, et je voulais posséder. Je retenais avec désespoir la seule créature qui me restât, j'exigeais qu'elle m'appartînt, j'avais des fureurs d'avare lorsque je croyais qu'on allait me la prendre et qu'elle mettait quelque complaisance à se laisser voler. Je me révoltais, j'appelais toutes mes forces pour défendre mon bien. Et voilà que je ne pressais qu'un cadavre sur ma poitrine, qu'une chose inconnue qui m'était étrangère, dont je ne pouvais pénétrer le sens. Oh ! frères, vous ignorez cette souffrance, ces élans d'amour qui se heurtent à un corps inanimé, cette résistance froide d'une chair dans laquelle on voudrait se fondre, ce silence en réponse à tant de sanglots, cette mort volontaire qui pourrait aimer, qu'on supplie de toute sa puissance, et qui n'aime pas.

Lorsque la voix m'a manqué, lorsque j'ai désespéré d'animer jamais Laurence, j'ai posé la tête sur son sein, l'oreille contre son cœur. Là, appuyé à cette femme, les yeux ouverts, regardant la mèche de la chandelle qui

charbonnait, j'ai passé ma nuit à songer. J'entendais le râle de Marie, coupé de hoquets, qui me venait au travers de la cloison, berçant mes pensées.

J'ai songé. J'écoutais les battements réguliers du cœur de Laurence. Je savais que ce n'était là qu'un flot de sang, je me disais que je suivais dans leur cadence les bruits d'une machine bien réglée, et que la voix qui parvenait jusqu'à moi n'était que celle d'un mouvement d'horloge inconscient, obéissant à un simple ressort. Et pourtant je m'inquiétais, j'aurais voulu démonter la machine, aller la chercher pour en étudier les plus minces pièces ; je songeais sérieusement, dans ma folie, à ouvrir ce sein, à prendre ce cœur et à voir pourquoi il battait d'une façon si douce et si profonde.

Marie râlait, le cœur de Laurence battait presque dans ma tête. À ce double bruit, qui parfois se confondait en un seul, j'ai songé à la vie.

Je ne sais pourquoi un désir insatiable de virginité me poursuit dans mon abaissement.

Toujours j'ai en moi la pensée d'une pureté immaculée, haute, inaccessible, et cette pensée s'éveille plus cuisante au fond de chacun de mes désespoirs.

Tandis que j'appuyais ma tête sur le sein flétri de Laurence, je me suis dit que la femme était née pour un seul amour.

Là est la vérité, l'unique mariage possible. Mon âme est si exigeante qu'elle veut toute la créature qu'elle aime, dans son enfance, dans son sommeil, dans sa vie entière. Elle va jusqu'à accuser les rêves, jusqu'à déclarer que l'amante est souillée si elle a reçu en songe les embrassements d'une vision.

Toutes les jeunes filles, les plus pures, les plus candides nous arrivent ainsi déflorées par le démon de leurs nuits : ce démon les a pressées dans ses bras, a fait frémir leur chair innocente, leur a donné, avant l'époux, les premières caresses. Elles ne sont plus vierges, elles n'ont plus la sainte ignorance.

Moi, je voudrais que l'épouse me vînt au sortir des mains de Dieu ; je la voudrais blanche,

épurée, morte encore, et je l'éveillerais. Elle vivrait de moi, ne connaîtrait que moi, n'aurait de souvenirs que ceux qui lui viendraient de moi. Elle réaliserait ce rêve divin d'un mariage de l'âme et du corps, éternel, tirant tout de lui-même. Mais lorsque les lèvres de la femme connaissent d'autres lèvres, lorsque les seins ont frémi sous d'autres étreintes, l'amour ne peut être qu'une angoisse de chaque jour, une jalousie de chaque heure. Cette femme ne m'appartient pas, elle appartient à ses souvenirs ; elle se tord dans mes bras songeant peut-être à d'anciennes tendresses ; elle m'échappe sans cesse, elle a toute une vie qui n'a pas été la mienne, elle n'est pas moi. J'aime et je me déchire ; je sanglote devant cette créature que je ne possède pas, que je ne peux plus posséder en entier.

La chandelle fumait, la chambre s'emplissait d'un air épais, jaunâtre. J'entendais le râle de Marie, plus saccadé. J'écoutais le cœur de Laurence et je ne savais en comprendre le langage. Ce cœur parlait sans doute une langue inconnue ; je retenais mon souffle, je tendais mon intelligence ; le sens m'échappait toujours. Peut-

être me racontait-il le passé de la misérable, son histoire de honte et de misère. Il battait, lent, ironique, laissant tomber les syllabes avec effort, il ne se hâtait pas de finir, il paraissait se complaire dans le récit de l'horrible aventure. Je devinais par instants ce qu'il pouvait dire. J'ignorais le passé, j'avais refusé de le connaître, tâché de l'oublier ; mais, de lui-même, il s'évoquait, il apparaissait à ma pensée tel qu'il avait dû être. Je savais quelles infamies il me fallait imaginer ; même dans l'ignorance où je m'étais enfermé, je dépassais sans doute le réel, je tombais dans le cauchemar, exagérant le mal. À cette heure, j'aurais voulu tout savoir, dans la vérité des faits. Je prêtais l'oreille à ce cœur cynique et lourd qui me contait à voix basse la longue histoire, en une langue inconnue, et je ne pouvais suivre le discours, ne sachant que penser des quelques mots que je croyais saisir au passage.

Puis, soudain, le cœur de Laurence a changé de langue. Il a parlé de l'avenir, et je l'ai compris. Il battait nettement, causant plus vite, avec plus d'âpreté, plus d'ironie. Il disait qu'il allait au



ruisseau et qu'il avait hâte d'y arriver. Laurence me quitterait le lendemain, elle reprendrait sa vie de hasards ; elle appartiendrait à la foule, elle descendrait les quelques degrés qui la séparaient encore du fond de l'égout. Alors elle serait brute, elle ne sentirait plus rien, et se déclarerait heureuse. Elle mourrait une nuit, sur le trottoir, soûle et éreintée. Le cœur me disait que le corps irait à l'amphithéâtre, et que là on le couperait en quatre pour savoir ce qu'il contenait d'amer et de nauséabond. Moi, à ces paroles du maudit, je voyais Laurence bleue, traînée dans la boue, marbrée de caresses infâmes, étendue toute raide sur la pierre blanche. On fouillait avec des couteaux minces les entrailles de celle que j'aimais à en mourir et que je pressais désespérément entre mes bras.

La vision grandissait, la chambre se peuplait de fantômes. Un monde de débauche passait en longue procession désolée. La vie, avec ce qu'elle a d'horrible et de souillé se déroulait à mes yeux, en tableaux effrayants. Toute la saleté humaine se dressait devant moi, drapée de soie, couverte de haillons, jeune et belle, vieille et

décharnée. Le défilé de ces hommes et de ces femmes, allant à la pourriture, a duré longtemps et m'a épouvanté.

Le cœur battait, battait. Il disait maintenant avec colère : « Ta maîtresse vient de la nuit et va à la fange. Tu m'aimes, moi je ne t'aimerai jamais, parce que je suis un cœur manqué qui ne saurait servir à rien. Tu es infâme vainement ; tu veux descendre à la boue, la boue ne peut monter à toi. Tu interrogues le silence, tu t'éclaires avec la nuit ; tu secoues un cadavre inconnu que tu ferais mieux de porter tout de suite sur la dalle de l'amphithéâtre. »

Je ne sais plus. Le cœur a cessé de battre, la mèche de la chandelle s'est éteinte dans un flot de suif. Je suis resté sur le sein de Laurence, me croyant au fond d'un grand trou noir, humide et désert.

Marie râlait.

## XXV

Ce matin, en m'éveillant, j'ai eu un élan de douloureux espoir.

La fenêtre était restée ouverte, et je me trouvais glacé.

Je me suis pressé le front entre les mains, je me suis dit que toute cette fange ne pouvait être, que je rêvais à plaisir l'infamie. Je sortais d'un songe horrible ; tout secoué encore par la vision, j'ai souri en pensant que ce n'était qu'un songe et que j'allais reprendre ma vie calme au soleil. Je me refusais au souvenir, je me révoltais, je niais. J'avais l'indignation de l'honneur.

Non, il était impossible que je souffrisse à ce point, que la vie fût si mauvaise, si honteuse ; il était impossible qu'il existât de pareilles hontes et de pareilles douleurs.

Je me suis levé doucement, je suis allé à la

fenêtre aspirer de toutes mes forces l'air du matin. J'ai vu Jacques au-dessous de moi, qui sifflait tranquillement en regardant dans la cour. Alors, il m'est venu la pensée de descendre, de l'interroger ; c'était un esprit froid et juste qui calmerait ma fièvre, un honnête homme qui répondrait avec franchise à mes questions, qui me dirait s'il aimait Laurence et quels étaient ses rapports avec elle. Là serait peut-être la guérison. Je n'aurais plus cette terrible chaleur qui me dévorait la poitrine, je me reposerais en Laurence, j'adopterais une sage ligne de conduite qui nous tirerait, elle et moi, de cet amour désespéré et sanglant où nous étions plongés.

Vous le voyez, frères, près du terrible dénouement, j'en étais encore à l'espérance. Oh ! mon pauvre cœur, grand enfant que chaque plaie rend plus jeune et plus chaud ! En passant devant Laurence, pour aller chez Jacques, j'ai regardé un instant cette fille endormie, et, après tant de larmes, j'ai de nouveau espéré la rédemption.

J'ai trouvé Jacques au travail. Il m'a tendu la main loyalement, avec un sourire clair et franc. Je

L'ai regardé au visage, en face ; je n'ai pas vu dans ses traits paisibles la trahison que j'y cherchais. Si ce garçon me trompe, il ne sait pas qu'il fait saigner mon cœur.

– Eh quoi ! m'a-t-il dit en riant, n'es-tu plus paresseux ? C'est bon pour moi, homme sérieux, de me lever à six heures.

– Écoute, Jacques, ai-je répondu, je suis malade, je viens me guérir. J'ai perdu conscience de ce qui m'entoure, je m'ignore moi-même. Ce matin, au réveil, j'ai compris que le sens de la vie m'échappait, je me suis senti perdu dans le vertige et l'aveuglement. C'est pourquoi je suis descendu te serrer la main et te demander aide et conseil.

Je suivais sur la face de Jacques l'effet de mes paroles. Il est devenu grave et a baissé les yeux. Il n'avait pas l'attitude d'un coupable, il avait presque celle d'un juge.

J'ai ajouté d'une voix vibrante :

– Tu vis à mon côté, tu sais quelle est ma vie. J'ai eu ce malheur, au début, de rencontrer une

femme qui a pesé sur moi et qui m'a écrasé. J'ai gardé longtemps cette femme par pitié et par justice. Aujourd'hui, j'aime Laurence, je la garde par rage d'amour. Je ne viens pas te demander d'employer ta sagesse à me séparer d'elle ; je veux, s'il est possible, que tu me donnes de derniers espoirs, en apaisant ma fièvre, en me faisant voir que tout n'est pas honte en moi. Je te l'ai dit, je ne me connais plus moi-même. Rends-moi le service de fouiller mon être, de l'étaler saignant devant mes yeux. Si je n'ai plus rien de bon, si je suis souillé de cœur et de chair, je suis bien décidé à m'enfoncer, à me noyer dans la boue. Si, au contraire, tu parviens à me donner une espérance de rachat, je ferai de nouveaux efforts pour revenir à la lumière.

Jacques m'écoutait, hochant la tête tristement. J'ai continué après un silence :

— Je ne sais si tu m'entends bien. J'aime Laurence avec emportement, j'exige qu'elle me suive dans la lumière ou dans la boue. Je mourrais de peur, si elle me laissait seul au fond de la honte ; mon cœur éclatera lorsque

j'apprendrai qu'elle a, dans son écrasement, trouvé d'autres baisers que les miens. Elle est à moi de toute sa misère, de toute sa laideur. Personne ne voudrait de cette pauvre créature. Cette pensée me la rend plus chère, plus précieuse ; elle est indigne de tous, moi seul l'accepte ; si je savais qu'un autre eût mon triste courage, ma rage jalouse serait d'autant plus grande qu'il faudrait plus d'amour, plus de dévouement à celui qui me volerait Laurence. Ne raisonne donc pas avec moi, Jacques ; je n'ai que faire de tes idées sur la vie, de tes volontés et de tes devoirs. Je suis trop haut ou trop bas pour te suivre dans ta voie. Toi qui as l'esprit sain, tâche seulement de m'assurer que Laurence m'aime, que j'aime Laurence, que je dois l'aimer.

Je m'étais animé en parlant, je frémissais, j'entendais la folie monter. Jacques, de plus en plus grave, de plus en plus triste, me regardait, et, à voix basse :

– L'enfant ! disait-il, le pauvre enfant !

Puis, il m'a pris les mains et les a tenues dans les siennes, se recueillant, gardant le silence. Ma

chair brûlait, la sienne était fraîche ; je sentais mon visage se contracter, et je me cherchais vainement dans le sien qui restait grave et fort.

– Claude, m’a-t-il dit enfin, tu rêves, mon ami tu es hors de la vie, dans le cauchemar et le mensonge. Tu as la fièvre, le délire ; ton cœur et ton corps sont malades. Dans ta souffrance, tu ne vois plus les choses telles qu’elles sont. Tu donnes des dimensions monstrueuses aux graviers, tu rapetisses les montagnes ; ton horizon est l’horizon du vertige, peuplé de visions terrifiantes qui ne sont qu’ombres et reflets. Je te jure que tes sens et ton âme se trompent, que tu perçois, que tu aimes ce qui n’existe pas. Va, je comprends ta maladie, même j’en connais les causes. Tu étais né pour un monde de pureté, d’honneur ; tu venais à nous, sans défense, sans règle, le cœur ouvert, l’esprit libre ; tu avais l’immense orgueil de croire à la puissance de tes tendresses, à la justice, à la vérité de ta raison. Ailleurs, dans un milieu digne, tu aurais grandi en dignité. Parmi nous, tes vertus ont hâté ta chute. Tu as aimé, lorsqu’il fallait haïr ; tu as été doux, lorsqu’il fallait être cruel ; tu as écouté ta



conscience et ton cœur, lorsqu'il ne fallait écouter que ton plaisir et ton intérêt. Et voilà pourquoi tu es infâme. L'histoire est navrante ; tu dois te trouver bien puni dans tes fiertés qui te poussaient à vivre en dehors des jugements de la foule. Aujourd'hui la plaie est saignante, avivée, irritée par tes propres mains qui la déchirent. Tu as porté dans ta chute la fougue de ton caractère, tu as voulu être perdu tout entier, dès que tu as senti le bout de ton pied entrer dans le mal. Maintenant, tu te vautres avec une sainte horreur, avec un emportement de joie amère, sur le lit ignoble où tu t'es couché. Je te connais, Claude : tu as la défaite mauvaise, tu ne veux pas être vaincu à demi. Me permets-tu, à moi, l'homme pratique, l'homme sans cœur, d'essayer de te guérir en portant le fer rouge sur la plaie ?

J'ai fait un geste d'impatience, ouvrant les lèvres.

— Je sais ce que tu vas me dire, a repris Jacques avec plus de vivacité. Tu vas me dire que tu ne veux pas guérir, et que mon fer rouge ne fera pas même crier ta chair déjà trop meurtrie. Je

sais encore ce que tu penses, car je vois ta colère et ton dédain. Tu penses que nous valons moins que toi, nous qui n'aimons, qui ne pleurons pas ; tu penses que nous avons fait ce monde, cette femme dont tu souffres, que nous sommes des lâches, des cruels, et que notre façon d'être jeune est plus honteuse que ton amour et ton abaissement. Tu viens me crier, à moi qui vis tranquille dans la même boue que toi, que tu te meurs de honte, que je manque d'âme, si je ne meurs pas avec toi. Tu as peut-être raison : je devrais sangloter, me tordre les bras. Seulement je ne me sens pas des besoins de pleurer ; je n'ai pas tes nerfs de femme, ton âpreté ni ta délicatesse de sensation. Je comprends que tu souffres par moi, par les autres, par tous ceux qui aiment sans amour, et j'ai pitié de toi, pauvre grand enfant, qui me parais tant souffrir d'une souffrance que j'ignore. Si je ne puis monter à toi, m'exposer à tes douleurs par trop d'âme et trop de justice, je veux au moins, pour te guérir, te donner notre lâcheté et notre cruauté, t'arracher ton cœur, te laisser la poitrine vide. Alors, tu marcheras droit dans le chemin de jeunesse.

Il avait élevé la voix, il me serrait les mains, fortement, presque avec colère. Ce devait être là toute la passion de Jacques : une passion blanche, faite de raisonnement et de devoir. Moi, pâle devant lui, la tête à demi détournée, je souriais de mépris et d'angoisse.

– Ta Laurence, a-t-il continué avec énergie, ta Laurence est une catin ! Elle est laide, elle est vieille, elle est infâme. Tu vas monter chez toi et me la jeter à la rue ; elle est mûre pour le ruisseau. Voici plus d'un an que cette fille te ronge et te souille ; il est temps que tu ôtes la vermine de ton corps, que tu te blanchisses, que tu te laves les mains. Je comprends les surprises de la chair ; j'aimerai Laurence une nuit, si elle veut et si je viens à avoir quelque passion mauvaise ; le lendemain, je rendrai au trottoir ce qui appartient au trottoir, et je brûlerai du sucre dans ma chambre. Monte, jette-la par la fenêtre, si elle ne sort pas assez vite par la porte. Sois cruel, sois lâche, sois injuste, commets un crime. Mais, pour l'amour de Dieu ! ne garde pas une Laurence chez toi. Ces femmes-là sont un pavé sur lequel on marche ; elles appartiennent aux

passants comme les dalles de la rue. Tu prives la foule, en gardant pour toi seul une propriété publique. La justice ici est de ne voler personne. Ne te sers pas en avare du bien de tous. Vois-tu, je cherche quelque insulte pour t'exaspérer ; je voudrais te rendre digne de ton âge, en t'apprenant à injurier la femme, à t'en servir pratiquement. Depuis un an, qu'as-tu fait, si ce n'est pleurer ; te voilà mort au travail, tu vis déclassé, en dehors de tout avenir. Laurence est le mauvais ange qui a tué ton intelligence et tes espoirs. Il faut tuer Laurence. Attends, j'ai une dernière infamie à te jeter à la face. Tu n'as pas le droit de vivre pauvre, en vivant avec cette femme ; si tu travaillais, si tu luttais seul, tu pourrais mourir de faim, et tu en mourrais plus grand. Les quelques amis que tu avais se sont éloignés ; tu les as vus s'écarter avec froideur, un à un. Tu ne sais pas ce qu'ils disent ? Ils disent qu'ils ne s'expliquent pas tes moyens d'existence, qu'ils ne comprennent pas que tu gardes une maîtresse dans ta misère ; les riches, lorsqu'ils font l'aumône, disent cela des pauvres qui ont un chien. Ils disent, ces amis, qu'il y a

calcul et que tu manges le pain que Laurence gagne ailleurs.

Je me suis dressé d'un mouvement brusque, les bras étroitement serrés contre la poitrine. L'insulte m'avait atteint en plein visage, j'en sentais le froid qui me couvrait la face ; j'étais raidi et glacé ; je ne savais plus si je souffrais. Je ne croyais pas en être arrivé déjà à ce degré d'abaissement dans les opinions de la foule ; j'avais désiré une honte volontaire, mais je n'avais pas voulu l'injure. J'ai reculé pas à pas vers la porte, regardant Jacques qui s'était levé, lui aussi, et qui me contemplait avec une violence superbe. Quand j'ai été sur le seuil :

– Écoutez, m'a-t-il dit, vous vous en allez sans me serrer la main, je vois que vous ne me pardonnerez pas la blessure que je viens de vous faire. Pendant que je suis lâche et cruel, j'ai une dernière infamie à vous proposer. Je ne vous aurai pas torturé, je n'aurai pas soulevé votre dégoût sans vous guérir. Envoyez-moi Laurence. Je me sens le courage de la garder une nuit ; demain, vos tendresses seront mortes, vous

chasserez cette femme qui ne sera plus à vous. S'il vous faut d'autres amours pour hâter la consolation, montez vous agenouiller devant le lit de Marie, et aimez-la. Elle ne vous sera pas longtemps à charge.

Il parlait avec une colère froide, une conviction haute et dédaigneuse ; il semblait fouler au pied tout amour, marcher sur ces femmes dont il se servait par caprice et par mode ; il regardait droit devant lui, comme voyant son âge mûr le féliciter des hontes raisonnées de sa jeunesse.

Ainsi, Jacques, l'homme pratique, se rencontrait avec Pâquerette ; tous deux me conseillaient un échange ignoble, un remède plus écœurant, plus amer que le mal. J'ai fermé la porte violemment, et je suis remonté, presque calme, stupide de douleur.

Il y a dans le désespoir un instant où l'intelligence échappe, où les événements qui se succèdent se mêlent et n'ont plus aucun sens. Lorsque je me suis retrouvé devant Laurence endormie, j'ai oublié que je venais de voir

Jacques, je n'ai plus eu conscience de ses conseils ni de ses insultes ; le cœur et la raison de cet homme me semblaient des abîmes obscurs dans lesquels je ne pouvais descendre. J'étais seul, face à face avec mon amour, comme hier, comme toujours ; je n'avais plus qu'une pensée, celle d'éveiller Laurence, de l'étreindre, de la forcer à la vie et aux baisers.

Je l'ai éveillée, je l'ai prise avec emportement dans mes bras, je l'ai serrée à la faire crier. J'avais une rage muette, une volonté implacable. J'étais las d'être en dehors de Laurence, d'ignorer ce qui se passait en elle ; je trouvais plus simple d'être elle-même. Je me disais que là je n'aurai plus de soupçons, que je la forcerais bien à m'aimer, en échauffant son cœur sous mes caresses.

Laurence ne m'avait pas parlé depuis deux jours. La douleur a desserré ses lèvres. Elle s'est débattue et m'a crié d'une voix mauvaise :

— Laisse-moi, Claude, tu me fais mal ! La singulière idée d'éveiller les gens en les étouffant !

Je me suis agenouillé sur le carreau, au bord de la couche, et j'ai tendu les mains vers mon bourreau.

— Laurence, ai-je murmuré d'une voix douce, parle-moi, aime-moi. Pourquoi es-tu si cruelle, que t'ai-je donc fait pour que tes lèvres et ton cœur gardent le silence ? Sois loyale, fais-moi souffrir toutes mes souffrances en une heure, ou jette-toi dans mes bras, et vivons heureux. Dis-moi tout, ouvre larges tes pensées et tes affections. Si tu ne m'aimes pas, frappe un grand coup, brise-moi, et va-t'en. Si tu m'aimes, reste, reste, mais reste sur mon cœur, tout près, et parle-moi, parle-moi toujours, car j'ai peur lorsque je te vois muette et morne pendant des journées entières, me regardant avec tes yeux de morte. Je sens la démence me venir dans ce désert où tu me traînes ; j'ai le vertige en me penchant sur toi si profonde d'obscurité, de silencieuse horreur. Non, je ne puis vivre un jour de plus dans l'ignorance de ton amour ou de ton indifférence, je veux que tu t'expliques sur l'heure, que tu te fasses enfin connaître. Mon esprit est las de chercher, il est plein des tristes solutions qu'il a



voulu se donner de ton être. Si tu ne veux pas que mon cœur et ma tête éclatent, nomme-toi, dis qui tu es, assure-moi que tu n'es pas morte, que tu as encore assez de sang pour m'aimer ou pour me haïr. J'en suis à la folie. Écoute, nous partirons demain pour la Provence. Te souviens-tu des grands arbres de Fontenay ? Là-bas, sous le large soleil, les arbres sont plus fiers, plus puissants. Nous vivrons une vie d'amour sur cette terre ardente qui te rendra ta jeunesse et te donnera une beauté sombre, passionnée. Tu verras. Je sais, dans un trou semé d'herbe fine, une petite maison noire, toute verte d'un côté de lierres et de chèvrefeuilles ; il y a une haie, haute comme un enfant, qui cache les dix lieues de la vallée, et on n'aperçoit que les rideaux bleus du ciel et le tapis vert du sentier. C'est dans ce trou, dans ce nid, que nous nous aimerons ; il sera notre univers, nous y oublierons la vie que nous avons menée au fond de cette chambre. Le passé ne sera plus ; le présent seul, avec son grand soleil, sa nature féconde, ses amours fortes et douces, existera pour nos cœurs. Oh ! Laurence, par pitié, parle-

moi, aime-moi, dis-moi que tu veux bien me suivre.

Elle était restée sur son séant, essuyant avec tranquillité ses yeux gros de sommeil, démêlant ses cheveux, étirant ses membres. Elle bâillait. Mes paroles semblaient ne produire sur elle que l'effet d'une musique désagréable. J'avais prononcé les derniers mots avec des larmes, avec tant de déchirement, qu'elle a cessé de bâiller et m'a regardé d'un air contrarié et amical à la fois. Elle a ramené sa chemise sur ses pieds nus, puis elle a joint les mains.

– Mon pauvre Claude, m'a-t-elle dit, sûrement tu es souffrant. Tu fais l'enfant, tu me demandes des choses qui ne sont vraiment pas drôles. Si tu savais combien tu me fatigues avec tes embrassements continuels, avec tes questions bizarres ! Tu m'as étranglée l'autre jour, aujourd'hui tu pleures, tu t'agenouilles devant moi, comme si j'étais une sainte vierge. Je ne comprends rien à tout cela. Je n'ai jamais connu d'homme bâti de cette façon. Tu es toujours là à m'étouffer, à me demander si je t'aime : je

t'aime, puisque je reste avec toi sans que tu me donnes un sou. Tu ferais mieux, au lieu de te rendre malade ici, de chercher quelque travail qui nous permît de manger un peu plus souvent. Voilà mon avis.

Elle s'est étendue paresseusement et m'a tourné le dos, pour ne pas avoir dans les yeux la lumière de la fenêtre qui l'empêchait de se rendormir. Je suis demeuré à genoux, le front contre le matelas, rompu par le nouvel élan qui venait de m'emporter ; il me semblait que je m'étais élevé très haut et qu'une main dure et froide m'ayant poussé, j'étais tombé à plat ventre des profondeurs du ciel. Alors, je me suis souvenu de Jacques ; mais le souvenir me paraissait lointain et vague, j'aurais juré qu'il y avait des années que j'avais entendu les paroles terribles de l'homme pratique. Mon cœur s'est avoué tout bas que cet homme avait peut-être raison dans son égoïsme : j'ai eu la rapide tentation de prendre Laurence à bras le corps, et d'aller la porter au prochain carrefour.

Je ne pouvais rester ainsi entre Jacques et Laurence, entre mon amour et mes souffrances. Il me fallait un apaisement, une résolution ; j'avais le besoin de me plaindre et d'interroger, d'entendre une voix me répondre et me donner une certitude.

Je suis monté chez Pâquerette.

Je n'étais jamais entré dans la chambre de cette femme. Cette chambre se trouve au septième étage, sous les toits ; elle est petite, mansardée, et reçoit le jour par une fenêtre oblique dont le carreau se lève à l'aide d'une tige en fer. Le papier des murs pend en lambeaux noirâtres ; les meubles, une commode, une table et un lit de sangle, s'appuient les uns contre les autres, pour ne pas tomber. Dans un coin, il y a une étagère en palissandre, avec des filets d'or le long des baguettes, chargée de verreries et de porcelaines. Le bouge est sale, encombré de vases de cuisine ébréchés, pleins d'eaux grasses ; il exhale une forte odeur de graillon et de musc, mêlée à cette senteur âcre et nauséabonde des vieilles gens.

Pâquerette était gravement enfoncée dans un fauteuil rouge, dont l'étoffe, usée par endroits, montrait la laine du dossier et des bras. Elle lisait un petit livre jaune, maculé, qu'elle a fermé et posé sur la commode.

Je lui ai pris les mains, j'ai pleuré. Je me suis assis sur un tabouret, à ses pieds. Dans mon désespoir, j'étais tenté de l'appeler ma mère. J'ai conté ma matinée, les paroles de Jacques, celles de Laurence ; j'ai vidé mon cœur, avoué mon amour et ma jalousie, demandé un conseil. Les mains jointes, sanglotant, suppliant, je me suis adressé à Pâquerette comme à une bonne âme qui connaissait la vie, qui pouvait me sauver de cette fange où je m'étais aventuré en aveugle.

Elle a souri en m'écoutant, me tapant sur les joues de ses doigts secs et jaunes.

– Allons, allons, m'a-t-elle dit, lorsque l'émotion a étranglé la voix dans ma gorge, allons, voilà bien des larmes ! Je savais qu'un jour ou l'autre vous monteriez ici pour me demander aide et secours. Je vous attendais. Vous preniez tout cela bien trop au sérieux, vous

deviez en arriver à ces sanglots. Voulez-vous que je vous parle franchement ?

– Oui, oui, me suis-je écrié, franchement, brutalement.

– Eh bien ! vous faites peur à Laurence. Autrefois, je vous aurais mis à la porte dès le second baiser : vous embrassez trop fort, mon fils. Laurence reste avec vous, parce qu'elle ne peut aller ailleurs. Si vous voulez vous en débarrasser, donnez-lui une robe.

Pâquerette s'est arrêtée avec complaisance sur cette phrase. Elle a toussé, puis a écarté de son front une boucle de cheveux qui venait de glisser.

– Vous me demandez un conseil, mon fils, a-t-elle ajouté. Je vous donnerai par amitié le conseil que Jacques vous a donné par intérêt. Il vous délivrera volontiers de Laurence.

Elle a ri méchamment, et ma douleur a été plus vive.

– Écoutez, lui ai-je dit avec violence, je suis venu ici pour être calmé. Ne bouleversez pas ma raison. Il est impossible que Jacques aime

Laurence après les paroles qu'il m'a dites ce matin.

– Eh ! mon fils, m'a répondu la vieille, vous êtes bien naïf, bien jeune. Je ne sais ce que vous entendez par amour et j'ignore si Jacques aime Laurence. Ce que je n'ignore pas, c'est qu'ils s'embrassent tous deux dans les petits coins. Jadis, que de baisers j'ai donnés sans savoir pourquoi, que de baisers on m'a rendus qui venaient je ne sais d'où. Vous êtes un étrange garçon, qui ne fait rien comme les autres. Vous ne devriez pas vous mêler d'avoir une maîtresse. Si vous êtes bien sage, voilà ce que vous allez faire : vous vous prêterez à la circonstance, et tout doucement Laurence s'en ira. Elle n'est plus jeune, elle pourrait vous rester sur les bras. Songez-y. Plus tard, vous vous repentiriez. Il vaut mieux la laisser partir, puisqu'elle veut bien partir d'elle-même.

J'écoutais avec stupeur.

– Mais j'aime Laurence, ai-je crié.

– Vous aimez Laurence, mon fils, eh bien ! vous ne l'aimerez plus. Voilà tout. On se prend et

on se quitte. C'est l'histoire. Mais bon Dieu ! d'où venez-vous donc ? Quelle idée avez-vous eue, ainsi bâti, de vous mettre à aimer quelqu'un ? Dans mon temps, on aimait autrement ; il était plus facile alors de se tourner le dos que de s'embrasser. Vous sentez vous-même qu'il vous est impossible désormais de vivre avec Laurence. Séparez-vous gentiment. Je ne vous parle pas de prendre Marie avec vous : cette fillette vous déplaît, et je crois que vous ferez mieux de coucher seul.

Je n'entendais plus la voix de Pâquerette. La pensée que Jacques avait pu me tromper le matin, ne m'était pas venue ; maintenant, je m'y enfonçais, ne parvenant pas à y croire, mais trouvant une sorte de consolation à me dire qu'il m'avait menti peut-être. C'était une nouvelle ombre dans mon intelligence, un nouveau tourment ajouté à mes tourments. J'allais pouvoir devenir fou.

Pâquerette continuait en nasillant :

— Je voudrais vous former, Claude, vous communiquer mon expérience. Vous ne savez



pas aimer. Il faut être bon avec les femmes, ne pas les battre, leur donner des douceurs. Surtout, pas de jalousie ; si on vous trompe, laissez-vous tromper : on vous en aimera davantage les jours suivants. Quand je songe à mes amants, je me rappelle un petit blond qui se vantait d'avoir eu pour maîtresses toutes les filles des bals publics. Voyez-vous cette étagère, le dernier souvenir qui me reste : elle me vient de lui. Un soir, il s'est approché de moi et m'a dit en riant : « Tu es la seule que je n'ai pas aimée. Veux-tu m'embrasser après toutes les autres ? » Je l'ai embrassé sur les deux joues, et nous avons soupé ensemble. Voilà comment il faut aimer.

Je suis sorti de mon accablement, j'ai regardé le lieu où je me trouvais. Alors seulement, j'ai vu la saleté du bouge, j'ai senti l'odeur de musc et de graillon. Toute ma fièvre était tombée, j'ai compris la honte de ma présence aux pieds de la vieille impure. Les paroles qu'elle m'avait dites et que ma mémoire gardait, se sont précisées, effrayantes, dans ma pensée qui les tournait auparavant sans les comprendre.

Je n'ai pas eu la force de descendre jusqu'à ma chambre. Je me suis assis sur une marche, et j'ai pleuré tout le sang de mon cœur.

## XXVI

Je suis lâche, je souffre et je n'ose cautériser la plaie. Je sens que Pâquerette et Jacques ont raison, que je ne puis vivre dans cet effroyable tourment qui me secoue. Je n'ai plus, si je ne veux en mourir, qu'à arracher l'amour de ma poitrine. Mais je suis comme les moribonds qu'effraient l'inconnu et le néant. Je sais quelles sont les angoisses de mon cœur plein de Laurence ; je ne sais quelles seraient ses douleurs, s'il devenait vide de cette femme. Je préfère les sanglots de mon agonie à la mort de mon amour ; je recule devant les mystérieuses horreurs d'une âme veuve d'affection.

C'est avec désespoir que je sens Laurence m'échapper. Je la presse entre mes bras comme un calice qui me met en sang, qui me donne une volupté amère. Elle me déchire ; et je l'aime. Je l'aime pour toutes les pointes qu'elle fait entrer

dans ma chair ; j'éprouve l'extase douloureuse de ces moines qui mouraient sous les verges dont ils se frappaient eux-mêmes. J'aime et je sanglote ; je ne veux pas refuser les sanglots, si je dois refuser l'amour.

Et cependant je comprends que ce cauchemar âpre et violent doit finir. La crise approche. Je ne sais lequel de nous va mourir. J'ai comme une angoisse qui me tient éveillé, qui m'avertit d'un malheur prochain. Le ciel aura pitié : il guérira mon esprit et me laissera mon cœur ; il me choisira pour la mort plutôt que de choisir mes tendresses.

Ce matin, j'ai rencontré un jeune homme et une jeune femme qui marchaient dans le soleil clair. Tous deux, étroitement pressés, s'avançaient à petits pas, oublieux de la foule. La jeune femme s'appuyait à l'épaule du jeune homme, elle le contemplait, émue et souriante, et lui, dans un regard, il lui rendait son émotion, son sourire. Le couple rayonnait.

Il y a donc des amours jeunes. Tandis que je vis misérable, à l'ombre, déchiré par une passion

horrible, il y a donc, dans les rayons de mai, des amants qui vivent de douceur. Je ne savais pas qu'on pouvait s'aimer ainsi, je croyais que les baisers devaient être âcres et poignants.

Maintenant, je me rappelle. Les amants s'en vont deux à deux, dans les clairs de lune, dans les aurores. Ils sont vêtus d'étoffes légères. Ils s'embrassent à chaque pas d'une façon tendre, recueillie, ils vivent au milieu des herbes, au milieu des foules et ils sont toujours seuls. Le ciel sourit, la terre se fait discrète, l'univers est complice. Les amants échangent leurs cœurs, ils vivent l'un de la vie de l'autre.

Moi, je me suis enfermé ici. Je ne puis tout avoir. J'ai les larmes, le désespoir d'aimer seul ; j'ai le silence, les yeux morts de Laurence. Qu'ai-je besoin de printemps et de jeunes amours ? J'ai ma douleur, si les autres ont leur joie.

Ô mon Dieu, pitié ! ne me prenez pas ma souffrance. Empêchez cette femme de me guérir en me tuant mon amour. Qu'elle reste là, à mon côté ; qu'elle y reste, froide et indifférente, pour prolonger mon tourment. Je ne sais plus pourquoi

je l'aime ; je l'aime en dehors du juste et du vrai ;  
je l'aime pour l'aimer, et je ne veux pas qu'on me  
dérange dans la folie de ma passion. Tout mon  
être s'écrase à l'idée qu'elle peut me quitter : j'ai  
peur du néant. En la perdant, je perdrais ma  
famille, toutes mes affections, tout ce qui me  
rattache encore à la terre. Mon Dieu, ne lui  
permettez pas de me laisser orphelin.

## XXVII

Je me plais dans la chambre de Marie. Dès le matin, je vais m'asseoir au bord du lit de la mourante, je vis là le plus possible, me retirant avec regret. Partout ailleurs, j'appartiens à Laurence, j'ai la fièvre. J'ai hâte de me trouver dans ce lieu d'apaisement, j'y entre avec la sensation de confiance et de bien-être d'un malade qui va respirer un air plus doux dont il attend la guérison.

J'aime la mort. La chambre est tiède, moite ; la lumière y est grise et attendrie, faite d'ombre et de clarté blanche ; tout y flotte dans une langueur dernière, dans une demi-transparence molle et recueillie. On ne sait combien est doux à un cœur saignant le silence qui règne dans la pièce où se meurt une jeune fille. Ce silence est un silence étrange, particulier, d'une douceur exquise, plein de larmes contenues. Les bruits, un choc de verre,

le craquement d'un meuble, s'adouciennent, se traînent comme des plaintes étouffées ; les cris du dehors entrent en murmures de pitié, de miséricordieux encouragements. Tout se tait, le son et la lumière ; tout est pénétré de douleur et d'espérance. Et, dans l'ombre, dans le silence, on entend un vague désespoir qui vient on ne sait d'où, et qu'accompagne le souffle déchiré de la moribonde.

Je regarde Marie. Je me sens peu à peu pénétré par cette invisible haleine de pitié consolante qui emplit la chambre. Mes yeux se reposent de leurs larmes dans cette clarté pâle ; mes oreilles, dans ce silence frissonnant, oublient pour une heure le bruit de mes sanglots. Toute la douceur, toutes les attentions délicates, toutes les paroles basses et caressantes que l'on a pour Marie, me sont comme adressées ; on retient le bruit des voix et des pas, on interroge, on répond avec affection, on évite les sensations aiguës et douloureuses, et moi, je crois, par instants, que toutes ces bonnes précautions sont prises pour ne pas faire éclater mon pauvre être plein de souffrance. Je m'imagine que je me meurs, que l'on me soigne ;



je prends ma part des soins, des consolations ; je vole à Marie une moitié de son agonie et des pitiés qu'elle fait naître ; je viens là, au côté d'une enfant mourante, profiter des regrets et des tendresses que les hommes accordent aux heures dernières d'une âme. Je guéris mon amour dans la mort.

Je le sens, c'est le besoin d'être plaint, d'être caressé qui me pousse dans cette chambre. J'y trouve l'air qu'il me faut, la pitié qui m'est nécessaire. La vie est trop aiguë pour ma chair endolorie et mon cœur blessé ; le grand jour m'irrite, je ne suis à l'aise que dans l'effacement réparateur de la tombe. Si, un jour, je sors de mes désespoirs, je devrai remercier le ciel de m'avoir permis de vivre assis au pied d'un lit de mort, de m'avoir fait ainsi partager les apaisements d'une agonie. J'aurai vécu parce qu'une enfant sera morte à mon côté.

Je regarde Marie. La fièvre épure sa chair de jour en jour. Elle rajeunit, elle devient petite fille, dans l'épuisement de son sang. Son visage, profondément creusé, exprime un désir ardent,

celui du néant, du repos ; les yeux ont grandi, les lèvres pâles restent entrouvertes, comme pour faciliter le passage au souffle suprême. Elle attend, résignée, presque souriante, ignorante de la mort de même qu'elle a été ignorante de la vie.

Parfois, nous nous contemplons l'un l'autre, en face, pendant de longues heures. Je ne sais quelle pensée arrête la toux sur ses lèvres ; elle paraît emplie d'une idée unique qui suffit à la tenir éveillée, plus vivante et plus calme. La face s'apaise, il y a des lueurs roses sur les joues ; les membres sous le drap ont moins de raideur ; Marie, devant mon regard, se détend, sort de l'agonie. Moi, je m'absorbe en elle, je prends ses souffrances ; peu à peu, il me semble que je passe par ses lèvres entrouvertes et que je fais partie de cette créature malade ; j'éprouve une sensation douce et amère à languir avec elle, à défaillir lentement ; je sens l'inexorable mal prendre possession de chacun de mes membres, me secouer avec une violence croissante, à mesure que mes regards pénètrent plus avant dans ceux de Marie ; je me dis que je vais mourir à la même minute qu'elle, et j'ai une grande joie.

Oh ! quel étrange attrait et quel apaisement ! La mort est puissante, elle a des tentations âpres, d'irrésistibles appels. Il ne faut pas se pencher sur les yeux d'un mourant, car ils sont pleins de lumière et si profonds que leurs abîmes donnent le vertige. On voudrait voir ce que voient ces yeux agrandis, on est pris de l'effrayante curiosité de l'inconnu. Toutes les fois que Marie me regarde, je désire mourir, m'en aller avec elle pour savoir ce qu'elle saura ; je crois deviner qu'elle me sollicite, qu'elle me prie de ne pas l'abandonner, qu'elle fait le rêve de nous en aller de compagnie, risquant le même néant ou la même splendeur.

J'oublie alors, j'oublie Laurence. Moi qui vois Laurence dans toutes choses, dans la veille et dans le rêve, dans les objets qui m'entourent, dans ce que je mange et dans ce que je bois, je ne vois pas Laurence au fond des yeux de Marie. Je n'y vois que cette lueur bleue, plus pâle aujourd'hui, que j'ai aperçue une nuit, tandis que mes lèvres touchaient les lèvres de l'enfant. Cette lueur bleue est vide de mon amour, elle est vide de douleur pour moi, elle est la seule chose que je

puisse regarder sans pleurer. C'est pourquoi j'aime cette chambre, cette moribonde, ces larges regards qui ont plus de pureté, plus de douceur que le ciel, car le ciel, lui, me parle de Laurence, lorsque je lève la tête. Je viens me perdre dans cet oubli, dans cette lumière claire et sereine, toute pure, qui peut-être guérira mon cœur.

Lorsque la nuit tombe et que je ne vois plus la lueur bleue des yeux de Marie, j'ouvre la fenêtre, je regarde la muraille noire. Le carré de lumière jaune est là, vide ou peuplé, morne ou empli de mouvements silencieux. J'ai une sensation âcre, après plusieurs heures d'oubli, à me retrouver face à face avec la réalité, face à face avec ma jalousie et mes angoisses. Chaque soir, je recommence ce labeur pénible et gigantesque de donner un sens à ces taches sombres qui grandissent et roulent bizarrement sur le mur. Je me suis fait une récréation douloureuse de cette recherche, je m'y applique avec une patience anxieuse, un entêtement plein de fièvre, qui, tous les jours, me ramènent à la fenêtre, bien que je me promette, tous les jours, de ne plus y risquer ma raison.

## XXVIII

J'en suis à cette plénitude de désespoir qui est presque du repos. Je ne saurais souffrir davantage ; cette certitude que rien n'augmentera mes larmes est un soulagement. Mon être s'est déchiré lui-même à ce point qu'il s'est arrêté de pitié. Aujourd'hui, je ne puis qu'essuyer mes larmes.

Et cependant, je sens que j'ai besoin du ciel pour être guéri. J'ai l'abrutissement de la douleur, je n'ai pas la tranquille joie de la santé. Si mes blessures ne peuvent s'agrandir, elles peuvent rester ouvertes, saignant goutte à goutte, avec une souffrance sourde.

Frères, la main qui les a fermées est une main terrible, la main de la mort et de la vérité.

Hier, la nuit venait, la chambre de Marie s'emplissait d'ombre et de silence. Une bougie, cachée à demi derrière un vase de la cheminée,

éclairait un coin du plafond ; les murs et le sol étaient sombres ; le lit blanchissait au milieu de ténèbres transparentes. Marie, plus pâle, plus brisée, avait fermé les yeux. Je savais qu'elle ne passerait pas la nuit. Pâquerette dormait dans son fauteuil, les mains jointes sur la taille, souriant en rêve à quelque gourmandise imaginaire ; le menton au corsage, elle ronflait doucement et le bruit de son souffle se mêlait au râle affaibli de Marie. Je me suis senti étouffer entre cette jeune fille moribonde et cette vieille femme gorgée de nourriture. J'ai gagné la fenêtre, je l'ai ouverte. Le temps était beau.

Je me suis accoudé à la barre de bois, et j'ai regardé le carré jaune, en face. Les taches allaient et venaient avec rapidité, s'effaçant pour grandir encore. Jamais les ombres n'avaient été aussi lestes, aussi ironiques ; elles paraissaient se plaire à une danse railleuse, à une débauche de formes inexplicables voulant achever ma raison. C'était un pêle-mêle inexprimable, un amas de têtes, de cous, d'épaules, qui roulait sur lui-même, comme haché, secoué à coups de fléau. Puis, soudain, à l'instant où je souriais amèrement, ne cherchant

plus à comprendre, il s'est fait une paix suprême dans ces masses sombres et agiles ; les taches ont eu un dernier saut, deux profils se sont dessinés, énormes, énergiques, se détachant avec netteté et vigueur. On eût dit que, lassés de me tourmenter, les ombres avaient voulu se révéler enfin ; elles étaient là, noires, puissantes, d'une vérité et d'une insolence superbes. J'ai reconnu Laurence et Jacques, démesurés, dédaigneux. Les deux profils se sont approchés l'un de l'autre avec lenteur, et ils se sont unis en un baiser.

Je n'avais pas quitté mon sourire. J'ai senti en moi une sorte d'arrachement suivi d'un bien-être subit. Mon cœur, dans une pulsation énorme, a chassé tout l'amour qui l'étouffait, et l'amour s'en est allé par mes veines, me causant une dernière brûlure. J'ai eu cette sensation d'angoisse que le patient éprouve entre les mains de l'opérateur : j'ai souffert pour ne plus souffrir.

Enfin, les ombres parlaient, elles me donnaient une certitude. J'avais la vérité écrite là, devant moi, sur la muraille ; je savais ce que je cherchais à deviner depuis bien des jours, je regardais

fixement ces deux têtes noires qui s'embrassaient dans le carré de lumière jaune.

Je me suis étonné de souffrir si peu. J'aurais cru en mourir, et je ne sentais plus qu'une lassitude extrême, qu'un engourdissement de tout mon être. Longtemps, je suis demeuré accoudé, regardant les deux ombres qui s'agitaient d'une façon caressante, et j'ai songé à cette terrible aventure qui se dénouait par l'embrassement de deux taches sombres sur une muraille éclairée. La conversation que j'avais eue avec Jacques s'est alors représentée avec force à ma mémoire ; dans le vide qui se faisait en moi, j'entendais s'élever une à une, graves et lentes, les paroles de l'homme pratique, et ces paroles, que je croyais écouter pour la première fois, m'étonnaient étrangement, prononcées en face de ce baiser que l'ombre de Jacques donnait à l'ombre de Laurence. Qui trompait-on dans tout ceci ? Pâquerette avait-elle raison, étais-je en face d'un de ces caprices inexplicables qui poussent les gens à se mentir à eux-mêmes ? Ou bien Jacques se dévouait-il pour me sauver, allant jusqu'à des caresses mensongères ? Singulier dévouement



qui pouvait me frapper dans ma chair, dans mon cœur, et me guérir d'un mal par un mal plus terrible encore !

Peu à peu mes pensées se sont troublées, je n'ai plus eu le calme du premier moment.

Je ne comprenais pas ce baiser, et je finissais par craindre que ce ne fût là une misérable comédie.

La lutte entre le doute et la certitude s'est, pendant un instant, établie en moi, plus âpre, plus cuisante. Je ne pouvais m'imaginer que Jacques aimât Laurence, je croyais plus en lui que je ne croyais en Pâquerette. Puis je me disais que les baisers ont leur ivresse, et qu'il allait aimer cette femme, s'il ne l'aimait déjà, à appuyer de la sorte ses lèvres sur les siennes.

C'est ainsi que j'ai souffert de nouveau. Ma jalousie s'est réveillée, mon angoisse m'a repris à la gorge.

J'aurais dû me retirer de cette fenêtre, ne pas m'abandonner à la vue des deux ombres. Ce que j'ai souffert en quelques minutes est indicible ; il

me semblait que l'on m'arrachait les entrailles, et je ne pouvais pleurer.

La vérité se faisait claire, inexorable : peu importait que Jacques aimât ou n'aimât pas Laurence. Laurence se pendait à son cou, se donnait à lui, et elle était désormais morte pour moi. Là était la seule réalité, le dénouement appelé et redouté à la fois.

Dans le sourd grondement qui agitait mon être, j'ai senti tout s'écrouler en moi, j'ai compris que je restais sans croyance, sans amour, et je suis allé m'agenouiller devant le lit de Marie, en sanglotant.

Marie s'est éveillée, elle a vu mes larmes. Elle a fait un effort surhumain et, frissonnante de fièvre, s'est mise sur son séant. Je l'ai vue se pencher, appuyant sa tête à mon épaule, j'ai senti son bras maigri et brûlant entourer mon cou. Ses yeux, lumineux dans l'ombre, tout pleins des clartés de la mort, m'interrogeaient avec effroi et compassion.

Moi, j'aurais voulu prier. J'avais le besoin de joindre les mains, d'implorer une divinité douce

et miséricordieuse. Je me sentais faible et nu ; dans ma peur d'enfant, je cherchais à me donner à un Dieu bon qui eût pitié de moi. Tandis que Jacques m'arrachait Laurence, et que tous deux, en bas, s'unissaient étroitement en un baiser, j'avais l'immense désir de faire mes actes de foi et d'amour, de protester à genoux, d'aimer ailleurs, dans la lumière, dans l'absolu. Mais ma bouche ignorait la prière, je tendais les bras avec désespoir, dans le vide, vers le ciel muet.

J'ai rencontré la main de Marie, et je l'ai serrée doucement. Ses yeux agrandis m'interrogeaient toujours.

– Oh ! prions, mon enfant, lui ai-je dit, prions ensemble.

Elle a paru ne pas m'entendre.

– Qu'as-tu ? a-t-elle murmuré d'une voix éteinte et caressante.

Et sa main faible cherchait à essuyer mes larmes. Alors, je l'ai regardée, mon cœur navré s'est fondu de pitié. Elle se mourait. Elle était déjà en dehors de la vie, plus blanche, plus

grande ; ses regards qui se voilaient s'emplissaient d'une extase attendrie et sereine ; son visage apaisé dormait, ses lèvres amincies n'avaient plus de rôle. J'ai compris qu'elle allait mourir entre mes bras, à cette heure solennelle où mes tendresses mouraient, elles aussi, et cette mort d'une enfant, mêlée à la mort de mon amour, a mis en mon âme une compassion si profonde que j'ai tendu de nouveau les mains dans le vide avec une anxiété plus âpre, cherchant quelqu'un.

Je me suis soulevé, et, d'une voix basse, déchirée :

– Prions, mon enfant, ai-je répété, prions ensemble.

Marie a souri.

– Prier, Claude ! m'a-t-elle dit, pourquoi veux-tu que je prie ?

– Pour nous consoler, Marie, pour nous faire pardonner.

– Je n'ai pas de pardon à demander, je n'ai pas de tristesse à adoucir. Tiens, vois, je souris, je

suis heureuse ; mon cœur ne me reproche rien.

Elle a gardé le silence, écartant ses cheveux de son front, puis a repris d'un ton plus affaibli :

– Je ne sais pas prier, parce que je n'ai jamais eu à demander pardon. La femme qui m'a élevée m'assurait que les méchants seuls allaient dans les églises pour se faire absoudre de leur crime. Moi, je suis une enfant qui n'a pas fait le mal, jamais je n'ai eu besoin de Dieu. Toutes les fois que j'ai pleuré, mes larmes ont coulé largement sur mes joues et le vent les a séchées.

– Veux-tu que je prie pour toi, Claude ? a-t-elle ajouté après un nouveau silence, tu me joindras les mains et tu me feras répéter les mots qu'on apprend aux enfants, dans les villages. Je demanderai à Dieu qu'il ne te fasse plus pleurer.

Moi, frémissant, navré, je priais pour Marie, je priais pour moi. Je trouvais au fond de mon être des paroles de plainte et d'adoration, et je les disais une à une sans remuer les lèvres. Je suppliais le ciel d'être miséricordieux, de nous faciliter la mort, d'endormir cette enfant dans son extase, dans son ignorance. Et, tandis que je

priais, Marie, sans voir que je cherchais un Dieu, me serrait le cou avec plus de force, se penchant sur mon visage.

– Écoute, Claude, me disait-elle, je me lèverai demain, je mettrai une robe blanche, et nous nous en irons de cette maison. Tu chercheras une petite chambre où nous nous enfermerons tout seuls. Jacques ne veut plus de moi, je le vois bien, parce que je suis trop faible, trop blanche. Toi, tu as le cœur bon ; tu me soigneras bien, et je vivrai avec toi comme j'ai vécu avec Jacques, plus douce, plus gaie. Je suis un peu lasse, j'ai besoin d'un bon frère. Veux-tu ?

Ces paroles étaient horribles dans la bouche de la mourante, prononcées avec une tendresse alanguie. Elle gardait sa naïve impudeur jusque dans la mort, elle s'offrait sur sa dernière couche en sœur et en amante de dix ans. Je soutenais son pauvre corps comme une chair sacrée, j'écoutais sa voix ardente et basse avec une sainte compassion.

Je songeais, ne pouvant plus prier. Qu'est-ce donc que le mal ? N'étais-je pas en face d'un bien

absolu ? Certes, Dieu a fait une œuvre toute bonne, toute parfaite. Le mal est une de nos inventions, une des plaies dont nous nous sommes couverts. Cette enfant qui mourait ne s'était pas plus inquiétée, dans la vie, des baisers qu'elle avait donnés à ses amants, qu'une petite fille ne s'inquiète des caresses qu'elle adresse à sa poupée. Et cette Laurence, cette Laurence morne et désolée, accusait un tel affaissement que son impudeur n'était plus que l'acceptation tacite d'un acte purement matériel. Où trouver le mal dans tout ceci, et qui aurait osé punir Laurence et Marie, l'une de son ignorance, l'autre de son abrutissement. Le cœur s'était rendormi ou ne s'était pas encore éveillé. Il ne pouvait être complice de la chair qui, elle-même, restait innocente dans son silence. Si j'avais eu à condamner ces deux femmes, j'aurais eu plus de larmes que de sévérité, j'aurais souhaité pour elles la mort, la paix suprême.

Elles doivent dormir d'un sommeil bien profond dans leurs tombes, ces pauvres créatures qui ont vécu de tumulte, de gaieté fiévreuse. Peut-être, toutefois, leurs cœurs aiment-ils enfin

dans la mort, souffrant effroyablement à la pensée d'une vie passée à aimer sans amour ; ils voudraient battre maintenant, et ils sont cloués dans leur cercueil. Marie s'en allait, blanche et vierge, étonnée, frissonnante, comprenant peut-être qu'elle mourait avant d'avoir connu la vie. J'aurais voulu qu'elle emportât avec elle Laurence qui n'avait plus rien à apprendre, ayant usé toutes les voluptés. Elles seraient descendues toutes deux dans l'inconnu, du même pas, également souillées, également innocentes, filles de Dieu meurtries par les hommes.

J'ai soutenu le front de Marie que l'agonie courbait.

– Où est Jacques ? m'a-t-elle demandé.

– Jacques, ai-je répondu, est dans sa chambre avec Laurence. Ils s'embrassent. Nous sommes seuls.

– Seuls ! Laurence ne vit plus avec toi, Claude ?

– Non. Elle m'a quitté pour Jacques. Nous sommes seuls.



Elle a frotté doucement ses mains l'une contre l'autre.

– Oh ! que c'est bon, oh ! que c'est bon d'être seuls, murmurait-elle ; nous allons pouvoir vivre ensemble. Ils ont bien fait d'arranger cela de cette façon. Il faudra les remercier. Qu'ils soient heureux de leur côté, nous serons heureux du nôtre.

Puis, elle a pris un ton de confiance, une voix basse et joyeuse.

– Tu ne sais pas, disait-elle, je n'aimais point Laurence. Cette femme était mauvaise, elle te faisait pleurer des larmes que j'aurais bien voulu essuyer. La nuit, lorsque je te savais à son côté, je ne pouvais dormir ; je m'éloignais de Jacques, j'aurais voulu monter dans ta chambre pour veiller sur toi, afin qu'elle ne te fit pas de mal. Tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas, Claude ? Va, je serai une bonne petite femme qui se fera la plus petite possible.

Marie a gardé un court silence, souriant à ses pensées. Elle s'affaissait de plus en plus et devenait inerte. Je tenais son corps, je sentais la

vie s'en aller de sa chair avec chacune des paroles qu'elle prononçait. Elle avait encore quelques minutes à vivre. Le sourire s'est effacé, elle a eu comme un mouvement d'effroi.

– Tu me trompes, Claude, a-t-elle repris brusquement : Jacques n'embrasse pas Laurence. Tu cherches à me faire plaisir. Où les vois-tu s'embrasser ?

– Là, en face, ai-je répondu, sur la muraille.

Marie a joint les mains.

– Je veux voir, a-t-elle dit, en se pressant contre moi.

Elle avait une voix sourde et suppliante, elle me caressait, humble et douce.

Je l'ai prise entre mes bras et je l'ai soulevée. Elle était légère, toute palpitante ; elle s'abandonnait. Je la portais avec précaution, la sentant à peine, craignant de la briser. Mes mains touchaient avec un saint respect à cette créature demi-nue, échevelée, qui se tenait à mon cou, appartenant déjà à la mort.

Lorsque, les bras étendus, je l'ai présentée à la

fenêtre, Marie, dont la tête était renversée, a regardé le ciel. La nuit se creusait, d'un bleu profond, semée d'étoiles ; l'air calme avait des frissons chauds et lents. Les yeux de la moribonde regardaient les étoiles, ses lèvres aspiraient l'air tiède. Son visage, jusqu'alors résigné, a eu une contraction douloureuse, comme une révolte de la chair mourante en présence des souffles de la vie. Elle s'absorbait dans sa contemplation, elle égarait ses regards dans les espaces sombres, et semblait rêver son dernier rêve.

J'ai entendu un murmure, et je me suis penché. Elle répétait :

– Je ne les vois pas, ils ne s'embrassent pas.

Et elle agitait doucement dans le vide ses pauvres mains comme pour écarter le voile qui s'étendait sur sa vue.

Alors, j'ai haussé sa tête. Les ombres, dans le carré de lumière jaune, s'embrassaient encore. Elles étaient plus noires, plus énergiques, et leur netteté les rendait effrayantes. Marie les a aperçues.

Un sourire suprême s'est montré sur ses lèvres. Avec une joie d'enfant, une voix jeune, elle s'est approché de mon oreille, me caressant de la main.

– Oh ! je les vois, je les vois, a-t-elle dit. Ils s'embrassent. Ils ont des têtes énormes, toutes noires. J'ai peur. Dis-leur bien que nous sommes ensemble, qu'ils ne viennent plus nous tourmenter. Une nuit, ils se sont embrassés ainsi ; nous nous embrassions de notre côté, et c'est à partir de ce moment-là que je n'ai plus aimé Laurence. Te souviens-tu ? Viens, que je te donne un baiser. Ce sera le second, celui de nos fiançailles.

Marie a posé en balbutiant sa bouche sur la mienne. J'ai senti passer entre mes lèvres un souffle avec un léger cri. Le corps que je tenais entre mes bras a eu une convulsion, puis s'est abandonné.

J'ai regardé les yeux de Marie. Ils étaient grands ouverts, mais j'ai cherché vainement la lueur bleue qui y brûlait, la nuit dont elle venait de parler.

Marie était morte, morte dans mes bras.

J'ai reporté le cadavre sur le lit, couvrant chastement ce corps demi-nu que j'avais jusque-là caché contre ma poitrine. Je me suis assis au bord de la couche, j'ai appuyé la tête de l'enfant sur l'un de mes bras, lui tenant les mains, regardant son visage qui semblait vivre et sourire encore. Elle était plus grande dans la mort, plus sereine, plus pure.

De grosses larmes coulant sur mes joues tombaient dans les cheveux de la morte qui me couvraient les genoux.

Je ne sais combien de temps je suis resté ainsi au milieu du silence et de l'ombre. Brusquement, Pâquerette s'est éveillée, elle a vu le cadavre. Elle s'est levée en frissonnant, et a couru chercher la bougie derrière le vase, sur la cheminée. Puis, lorsqu'elle a eu promené la flamme sur la face de Marie, et qu'elle a vu que tout était bien fini, elle s'est désespérée bruyamment. Cette vieille femme reculait avec effroi devant la mort qu'elle sentait à son côté, elle criait de douleur en songeant qu'il lui faudrait bientôt mourir, elle

aussi. Elle n'avait jamais cru à la maladie de cet enfant qui lui semblait trop jeune pour s'en aller si vite ; devant le rapide et terrible dénouement, elle tremblait d'épouvante. Ses cris devaient s'entendre de la rue.

Un bruit de pas est venu de l'escalier. Quelque voisin montait, attiré par les exclamations de Pâquerette.

La porte s'est ouverte. Laurence et Jacques ont paru sur le seuil...

Oh ! frères, je ne puis continuer aujourd'hui l'effrayant récit. Ma main tremble, mes yeux s'emplissent d'ombre. Demain, vous saurez tout.

## XXIX

Laurence et Jacques ont paru sur le seuil de la porte, à moitié vêtus, effrayés.

Jacques, en apercevant le cadavre de Marie, a joint les mains avec terreur et étonnement. Il ne s'attendait pas à une mort si prompte. Il est venu s'agenouiller au pied du lit, il a caché sa tête dans le drap qui tombait à terre. Une angoisse profonde semblait l'écraser. Il n'a plus bougé. Je ne savais s'il pleurait.

Laurence, pâle, les yeux secs, s'est tenue sur le seuil n'osant avancer. Elle frissonnait et détournait les regards.

– Morte, morte ! a-t-elle répété à voix basse.

Et elle a fait deux ou trois pas, comme pour mieux voir. Elle se trouvait au milieu de la chambre, seule, debout.

Moi, je serrais toujours le cadavre entre mes

bras, je m'en couvrais, je me protégeais contre Laurence qui approchais.

– N'avancez pas, lui ai-je crié durement, ne venez pas souiller cette enfant qui dort. Restez où vous êtes. J'ai à vous juger et à vous condamner.

– Claude, m'a-t-elle répondu d'une voix douce, laisse-moi l'embrasser.

– Non, non, vos lèvres sont toutes meurtries des baisers de Jacques : vous profaneriez la mort.

Jacques paraissait dormir, la tête dans le drap. Laurence est tombée à genoux.

– Écoute, Claude, a-t-elle dit en me tendant les mains, je ne sais ce que tu vois sur mes lèvres, mais ne me parle pas avec une telle dureté. J'ai besoin de douceur.

J'ai regardé cette femme qui se plaignait humblement et je n'ai pas reconnu Laurence. J'ai pressé Marie plus étroitement, craignant quelque faiblesse.

– Levez-vous pour m'entendre, ai-je repris. Je veux en finir. Vous venez de chez Jacques, vous êtes encore toute échevelée de ses caresses. Vous



n'auriez pas dû monter. Vous vous trompez de porte.

Laurence s'est levée.

– Alors tu me chasses ? a-t-elle demandé.

– Je ne vous chasse pas. Vous vous êtes chassée vous-même, en acceptant une autre demeure. Restez où vous êtes allée.

– Je ne suis allée nulle part. Tu te trompes, Claude. Il n'y a pas de baisers étrangers sur mes lèvres. Je t'aime.

Elle avançait à petits pas, fascinante, les bras tendus.

– N'approchez pas, n'approchez pas, me suis-je écrié de nouveau avec un mouvement d'effroi. Je ne veux pas que vous me touchiez, je ne veux pas que vous touchiez Marie. Cette pauvre morte me protège contre vous ; elle est là, sur mon sein, endormie, elle y apaise mon cœur. Je me sens profondément déchiré. J'aurais eu peut-être la lâcheté de vous pardonner, si vous étiez venue, dans notre chambre, vous traîner à mes pieds, car vous y auriez été toute-puissante sur moi, par cet

amour infâme que la misère et l'abandon m'ont inspiré. Ici vous ne pouvez rien sur mon cœur, rien sur mon corps. J'ai encore aux lèvres l'âme de Marie, son dernier souffle et son dernier baiser. Je ne veux pas que votre bouche souillée me prenne cette âme.

Laurence s'était arrêtée, sanglotant, me contemplant à travers ses larmes.

– Claude, murmurait-elle, tu ne me comprends pas, tu ne m'as jamais comprise. Je t'aime. Je n'ai jamais su ce que tu désirais de moi, je me suis donnée comme je sais me donner. Pourquoi me chasses-tu ? Je n'ai pas fait le mal ; si j'ai fait le mal, tu me battras, et nous vivrons encore ensemble.

J'étais las, je sentais mon cœur saigner, j'avais hâte que cette femme sortît. Je l'ai implorée à mon tour.

– Laurence, par pitié, ai-je dit plus doucement, retirez-vous. Si vous avez eu quelque amour pour moi, épargnez-moi toute souffrance. Nos tendresses sont mortes, il faut nous séparer. Allez dans la vie, où vous voudrez, dans le bien, s'il est

possible. Laissez-moi retrouver mes espérances et mes gaietés.

Elle a croisé les bras avec désespoir, répétant plusieurs fois d'une voix égarée :

– Tout est fini, tout est fini.

– Oui, tout est fini, ai-je répondu avec force.

Alors, Laurence est tombée à terre, comme une masse, et elle a éclaté en sanglots.

Pâquerette, qui avait tranquillement repris possession de son fauteuil, l'a regardée avec curiosité. La vieille impure s'étonnait, croquant des pastilles qu'elle venait de trouvées et qu'elle achevait, Marie n'étant plus là pour finir la boîte.

– Eh ! ma fille, a-t-elle dit à Laurence, toi aussi, tu fais la folle. Bon Dieu ! comme les amoureux sont devenus bêtes ! Dans mon temps on se quittait gaiement. Songe donc que tu as tout profit à te séparer de Claude. Il consent. Prends vite la porte, et remercie-le.

Laurence n'entendait pas, Laurence frappait le plancher de ses pieds et de ses poings, en proie à une sorte de crise nerveuse. Demi-nue, elle se

tordait, pantelante, pleine de frissons qui la secouaient tout entière. Elle mordait ses cheveux qui retombaient sur son visage ; elle avait des cris étouffés, des paroles confuses qui se perdaient dans ses sanglots.

Je la voyais de haut en bas, écrasée et frémissante ; je ne sentais ni pitié ni colère.

Puis, elle s'est dressée à demi, et, la face convulsée, la chair rougie et bleuie de larmes, se traînant vers moi dans ses jupes tordues et pendantes, elle m'a crié :

– Tu as raison, Claude, je suis mauvaise. J'aime mieux tout dire. Peut-être me pardonneras-tu ensuite. Tes yeux ont bien vu : mes lèvres doivent être rouges des baisers de Jacques. C'est moi qui suis allée à lui ; je l'ai forcé à la trahison. Je suis mauvaise.

Les sanglots arrachaient sa poitrine. Ils montaient du fond de ses entrailles, en souffles énormes et pénibles, gonflaient sa gorge horriblement, faisaient onduler tout son être, éclataient sur ses lèvres en cris secs et déchirants.

– Je ne sais plus, moi, disait-elle. J’ignorais que les baisers de Jacques pouvaient nous séparer. J’ai fait cela sans réfléchir, sans songer à toi. Je m’ennuyais parfois, le soir, lorsque tu venais dans cette chambre. Alors, j’ai cherché à me distraire. Je ne m’explique pas ce qui s’est passé. Je ne veux point te quitter. Pardonne-moi, pardonne-moi.

À la dernière heure, cette femme était plus impénétrable encore. Je n’avais pas le sens de cette créature froide et affaissée, nerveuse et suppliante. Depuis un an, je vivais à son côté, et elle m’était étrangère, comme au premier jour. Je l’avais vue tour à tour vieille et jeune, active et endormie, sèche et aimante, ironique et humble ; je ne pouvais reconstruire une âme avec ses éléments divers, je restais muet devant ce visage épais, grimaçant, qui me cachait un cœur inconnu. Elle m’aimait peut-être, elle obéissait à ce besoin d’amour et d’estime qui se trouve au fond des plus honteuses natures. D’ailleurs, je ne cherchais plus à comprendre, je devinais que Laurence serait à jamais un mystère pour moi, une femme faite d’ombre et de vertige ; je savais

qu'elle resterait dans ma vie comme un cauchemar inexplicable, une nuit fiévreuse pleine de visions monstrueuses et incompréhensibles. Je ne voulais pas l'écouter, je me sentais encore dans le rêve, j'avais peur de céder à la folie des ténèbres, je tendais de toutes mes forces à la lumière.

J'ai fait un mouvement d'impatience, refusant du geste, serrant les lèvres. Laurence, lasse, a écarté ses cheveux ; elle m'a regardé en face, muette, profonde ; elle n'avait plus de supplications, les paroles lui manquaient. Elle me priait par son attitude, par son regard, par son visage bouleversé.

J'ai détourné la tête.

Laurence s'est alors levée péniblement et a gagné la porte sans me quitter des yeux. Elle est restée un instant toute droite sur le seuil. Elle m'a semblé grandie, et voilà que j'ai manqué faiblir, m'élancer dans ses bras, en voyant qu'elle portait, à cette heure dernière, les lambeaux de la robe de soie bleue. J'aimais cette robe, j'aurais voulu en déchirer un haillon, pour le garder en

souvenir de ma jeunesse.

Laurence, reculant toujours, est entrée dans l'ombre de l'escalier, m'adressant une dernière prière, et la robe n'a plus été qu'un flot noir qui a glissé sur les marches en frissonnant.

J'étais libre.

J'ai mis une main sur mon cœur : il battait à coups faibles et calmes. J'avais froid. Un grand silence se faisait en mon être, il me semblait que je m'éveillais d'un songe.

J'avais oublié Marie dont la tête paisible reposait toujours sur ma poitrine. Pâquerette, qui sommeillait, s'est dressée brusquement et a couché le cadavre sur le lit, tout de son long, en me disant :

– Voyez donc, la pauvre enfant ! Vous ne lui avez pas même fermé les yeux. Elle semble vous regarder et sourire.

Marie me regardait. Elle avait un sommeil d'enfant, une paix suprême, un front pur de vierge et de martyre. Elle était heureuse de ce qu'elle venait d'entendre, elle se disait que nous

étions seuls, que nous allions pouvoir nous aimer. J'ai fermé ses yeux, pour qu'elle s'endormît dans cette pensée d'amour, et j'ai baisé ses paupières.

Pâquerette a posé deux bougies sur une petite table, à côté du cadavre, puis elle a repris son sommeil, se pelotonnant au fond du fauteuil. Jacques n'avait pas remué ; toutes mes paroles, toutes celles de Laurence avaient passé sur lui sans le faire tressaillir. À genoux, le visage dans le drap, il s'abîmait en quelque pensée austère et terrible qui le tenait muet, accablé.

La chambre était silencieuse maintenant. Les deux bougies jetaient une clarté pâle qui blanchissait les draps du lit et la face découverte de Marie. Hors de ce cercle étroit de lumière, tout n'était qu'ombre indécise. Dans cette ombre j'apercevais vaguement Pâquerette endormie et Jacques agenouillé. Je suis allé à la fenêtre.

J'ai passé la nuit là, debout, en face du ciel étoilé. Je regardais Marie et je regardais en moi ; je dominais Jacques, je distinguais Laurence loin, bien loin dans mon souvenir. Ma pensée était saine, je m'expliquais toutes choses, j'avais



conscience de mon être et des créatures qui m'entouraient. C'est ainsi que j'ai pu voir la vérité.

Oui, Jacques ne s'était pas trompé. J'ai été malade. J'ai eu la fièvre, le délire. Je sens aujourd'hui, à la fatigue de mon cœur, quelle a dû être la violence de mon mal. Je suis fier de ma souffrance, je comprends que je n'ai pas été infâme, que mes désespoirs n'étaient que les révoltes de mon cœur, indigné du monde où je l'avais égaré. Je suis maladroit devant la honte, je ne sais point accepter les amours vulgaires ; je n'ai pas la tranquille indifférence nécessaire pour vivre dans ce coin de Paris où la belle jeunesse se vautre en pleine boue. Il m'aurait fallu les purs sommets, la campagne large. Si j'avais rencontré une vierge, je me serais agenouillé pour me donner entier ; j'aurais été pur comme elle, et, sans lutte, sans effort, nous nous serions unis, nous aurions contenté nos tendresses. La vie a ses fatalités. Un soir, j'ai trouvé Laurence, la gorge découverte. J'ai eu l'imprudente confiance de vivre auprès de cette femme, et voilà que je l'ai aimée, aimée comme une vierge, avec tout mon

cœur, toute ma pureté. Elle m'a rendu mes affections en souffrances et en désespoirs ; elle a eu la lâcheté de se laisser aimer, sans jamais aimer elle-même. Je me suis déchiré, devant cette âme morte, à vouloir me faire entendre. J'ai pleuré comme un enfant qui veut embrasser sa mère, se haussant sur ses petits pieds, ne pouvant atteindre le visage de celle qui est toute son espérance.

Je me disais ces choses dans cette nuit suprême, et je me disais encore qu'un jour je parlerais et que je ferais voir la vérité à mes frères, les cœurs de vingt ans. Je trouvais une grande leçon dans ma jeunesse perdue, dans mes amours brisées. Mon être entier répétait : Que n'es-tu resté là-bas, en Provence, dans les herbes hautes, sous les larges soleils ? Tu aurais grandi en honneur, en force. Et, lorsque tu es venu ici chercher la vie et la gloire, que ne t'es-tu gardé contre la boue de la ville ? Ne savais-tu pas que l'homme n'a pas deux jeunesse, ni deux amours ? Il te fallait vivre jeune, dans le travail, et aimer, dans la virginité.

Ceux qui acceptent sans larmes la vie que j'ai menée pendant un an, n'ont pas de cœur ; ceux qui pleurent comme j'ai pleuré, sortent de cette vie le corps brisé et l'âme mourante. Il faut donc tuer les Laurences, comme disait Jacques, puisqu'elles nous tuent notre chair et nos amours. Je ne suis qu'un enfant qui a souffert, je ne veux point prêcher ici. Mais je montre ma poitrine vide, mon être endolori et sanglant, je désire que mes plaies fassent frémir les garçons de mon âge et les arrêtent au seuil du gouffre. À ceux qui sont affolés de lumière et de pureté, je dirai : Prenez garde, vous entrez dans la nuit, dans la souillure. À ceux dont le cœur dort et qui ont l'indifférence du mal, je dirai : Puisque vous ne pouvez aimer, tâchez au moins de rester dignes et honnêtes.

La nuit était claire, je voyais jusqu'à Dieu. Marie, raide maintenant, dormait avec pesanteur ; le drap avait de longs plis secs et durs. Je songeais au néant, je pensais que nous aurions grand besoin d'une croyance, nous qui vivons dans l'espérance de demain et qui ne savons ce que sera demain. Si j'avais eu, au ciel ou ailleurs, un Dieu ami dont j'aie senti la main protectrice,

je ne me serais peut-être pas laissé aller au vertige d'une passion mauvaise. J'aurais toujours eu des consolations, au milieu de mes larmes ; j'aurais usé mon trop d'amour dans la prière, au lieu de ne pouvoir le donner et de le sentir m'étouffer. Je m'étais abandonné, parce que je ne croyais qu'en moi et que j'avais perdu toute ma force. Je ne regrette pas d'obéir à ma raison, de vivre libre, n'ayant que le respect du vrai et du juste. Seulement, lorsque la fièvre me prend, lorsque je frissonne de faiblesse, j'ai peur, je deviens enfant ; je voudrais être sous le coup d'une fatalité divine, m'effacer, laisser Dieu agir en moi et pour moi.

Et je songeais à Marie, me demandant où était son être à cette heure. Dans la grande nature, sans doute. Je faisais ce rêve que chaque âme va au grand tout, que l'humanité morte n'est qu'un souffle immense, un seul esprit. Sur la terre, nous sommes séparés, nous nous ignorons, nous pleurons de ne pouvoir nous réunir ; au-delà de la vie, il y a pénétration complète, mariage de tous avec tous, amour unique et universel. Je regardais le ciel. Il me semblait voir, dans l'étendue calme

et reposée, l'âme du monde, l'être éternel fait de tous les êtres. Alors, j'ai goûté une grande douceur ; je venais de dépasser la guérison, j'en étais au pardon et à la foi. Frères, ma jeunesse me souriait encore. J'ai songé qu'un jour nous nous trouverons unis tous quatre, Marie et Jacques, Laurence et moi ; nous nous comprendrons, nous nous pardonnerons ; nous nous aimerons sans avoir à entendre les sanglots de nos corps, et aurons une suprême paix à échanger ces tendresses que nous ne pouvions nous donner, lorsque nous vivions dans des chairs différentes.

La pensée qu'il y a malentendu sur la terre, et que tout s'explique ailleurs, m'a consolé. Je me suis dit que j'attendrais la mort pour aimer. Je me tenais debout, auprès de la fenêtre, en face du ciel, en face du cadavre de Marie, et, peu à peu, une fraîcheur douce, une espérance sans bornes me venaient de cette jeune fille morte et de ces espaces rêveurs.

Les bougies s'achevaient. La chambre avait un silence de plus en plus lourd, et les ombres grandissaient. Pâquerette dormait. Jacques n'avait

pas bougé.

Il s'est levé brusquement, il a regardé autour de lui avec peur. Je l'ai vu se pencher sur le cadavre pour le baiser au front. La chair froide lui a donné un frisson. Alors il m'a aperçu. Il est venu à moi, hésitant, puis m'a tendu la main.

Je regardais cet homme que je ne pouvais comprendre, qui me paraissait aussi obscur que Laurence. J'ignorais s'il m'avait menti ou s'il avait voulu me sauver. Cet homme était venu me briser le cœur. Mais j'avais espéré, j'avais pardonné. J'ai pris sa main et la lui ai serrée.

Alors il s'en est allé, me remerciant du regard.

Le matin, je me suis trouvé au bord du lit de Marie, à genoux, pleurant encore, mais des larmes douces, attendries. Je pleurais sur cette pauvre fille que la mort avait emportée au printemps, ignorante des baisers d'amour.

## XXX

Frères, je vais à vous. Je pars demain pour nos campagnes. Je veux puiser une nouvelle jeunesse dans nos larges horizons, dans notre soleil ardent et pur.

J'ai eu un orgueil trop haut. Je me suis cru mûr pour la lutte, tandis que je n'étais qu'un enfant faible et nu. Je resterai peut-être toujours enfant.

J'espère en votre amitié, en mes souvenirs. Près de vous, je me rappellerai les jours d'autrefois, je m'apaiserai, j'achèverai de guérir mon cœur. Nous irons dans les plaines, au bord de la rivière ombreuse ; nous reprendrons la vie de nos seize ans, et j'oublierai ainsi l'année terrible que je viens de vivre. J'en serai encore à ces jours d'ignorance et d'espoir, lorsque je ne savais rien de la réalité et que je rêvais une terre meilleure. Je redeviendrai jeune, croyant, je pourrai recommencer la vie sur de nouveaux

songes.

Oh ! je sens toutes les pensées de ma jeunesse me revenir en foule, m'emplir de force et d'espérance. Tout avait disparu dans la nuit où j'étais entré, vous et le monde, mon travail de chaque jour et ma gloire future. Je ne vivais plus que pour une idée unique, aimer et souffrir. Aujourd'hui, dans mon apaisement, j'entends s'éveiller une à une ces pensées que je reconnais et auxquelles je souhaite la bienvenue, l'âme attendrie. J'étais aveugle, de nouveau, je vois clair en moi, le voile s'est déchiré, je retrouve le monde tel que je l'avais laissé, large pour les jeunes courages, lumineux, plein d'applaudissements. Je vais reprendre mon labeur, me refaire des forces, lutter au nom de mes croyances, au nom de mes tendresses. Faites-moi place à vos côtés, frères. Trempons-nous dans l'air pur, dans les champs éclatants de soleil, dans nos amours vierges. Préparons-nous à la vie en nous aimant tous trois, en courant, la main dans la main, libres sous le ciel. Attendez-moi, et faites que la Provence soit plus douce, plus encourageante pour me recevoir et me rendre



mon enfance.

Hier, lorsque devant la fenêtre, en face du cadavre de Marie, je m'épurais dans la foi, j'ai vu le ciel, plein d'ombre, blanchir à l'horizon. Toute la nuit, j'avais eu devant les yeux les espaces noirs, troués par les rayons jaunes des étoiles ; j'avais sondé vainement l'infini du gouffre sombre, m'effrayant de ce calme immense, de ce néant insondable. Ce calme, ce néant se sont éclairés ; les ténèbres ont frémi et se sont repliées lentement, laissant voir leurs mystères ; l'effroi de l'ombre a fait place à l'espérance de la clarté naissante. Tout le ciel s'est enflammé peu à peu ; il a eu des teintes roses, douces comme des sourires ; il s'est creusé dans la lumière pâle, laissant voir Dieu à cette heure matinale et transparente. Et moi, seul, en face de ce déchirement de la nuit, de cette naissance lente et majestueuse du jour, je me suis senti au cœur une force jeune, invincible, un espoir immense.

Frères, c'était l'aurore.



Cet ouvrage est le 101<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.